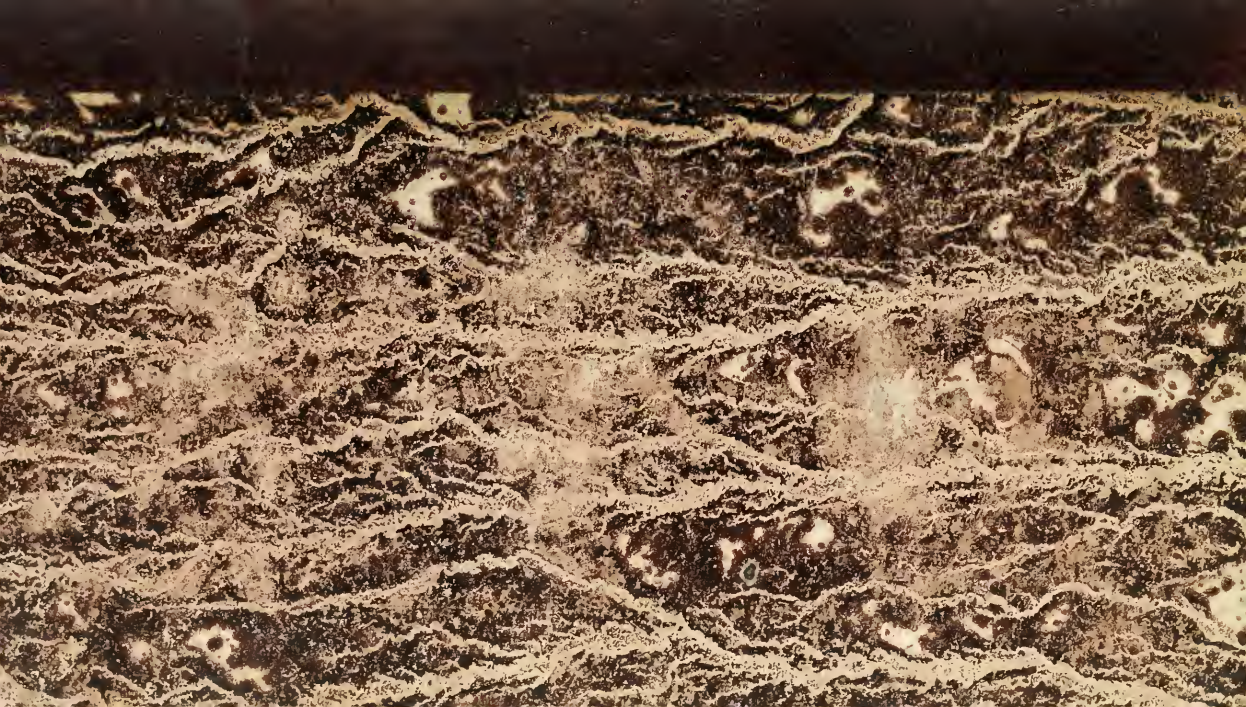

BX
1756
.F43
C6
1843
#1
SMRS

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS INÉDITS.

I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

DÉFENSE DU CHRISTIANISME ou CONFÉRENCES SUR LA RELIGION, prononcées dans l'église de Saint-Sulpice. Nouvelle édition; 3 vol. in-8°. 15 fr.

Le même Ouvrage, 3 vol. in-12; nouvelle édition. 7 fr.

CONFÉRENCES ET DISCOURS INÉDITS, 1 gros vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

LES VRAIS PRINCIPES DE L'ÉGLISE GALLICANE, 3e édition; 1 vol. in-8°. 2 fr. 50 c.

On trouve à la même Librairie.

VIE DE M. FRAYSSINOUS, évêque d'Hermopolis, par M. le Baron Henrion; 1 gros vol. in-8°, avec portrait. 7 fr. 50 c.

Propriété des Éditeurs.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS INÉDITS

PAR

M. D. FRAYSSINOUS

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

PARIS.
LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE.
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1843.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/confrencesetdi01fray

PRÉFACE.

On n'a point encore oublié, et on se rappellera long-temps avec intérêt la sensation profonde que produisit M. Frayssinous en montant dans la chaire chrétienne pour rappeler ses contemporains à l'étude, à la connoissance et à la pratique d'une religion dont l'oubli momentané avoit été suivi en France des plus effroyables calamités. C'étoit en présence de l'impiété triomphante, au milieu des joies sanglantes de toutes les passions déchaînées, au bruit des temples et des autels qui tomboient sous la hache et le marteau, que le nouvel apologiste se préparoit par des études graves et sérieuses à combattre les fausses doctrines, et à venger la foi de ses pères. Doué d'un esprit éminemment juste, profondément versé dans la science de la controverse, familiarisé avec les écrits de ses adversaires, toujours naturel, facile, nerveux,

clair, précis, élégant, il étoit merveilleusement propre au genre qu'il avoit créé, et dans lequel il n'a pas été encore surpassé. A peine fit-il entendre sa voix, que l'élite de la jeunesse française accourut pour recueillir un enseignement si nouveau pour elle, et si conforme à ses besoins. Quelques vieux débris de la philosophie du dix-huitième siècle se mêloient aussi à la génération nouvelle, et quand ils ne quittoient pas l'assemblée désabusés de leurs fausses théories, leur douleur étoit grande de voir qu'une jeunesse nombreuse désertoit leur camp pour se rallier autour de la bannière sacrée qu'avoient suivie leurs ancêtres.

Tout aidoit merveilleusement aux triomphes de l'orateur. En déplorant les profonds ravages de l'impiété, il pouvoit montrer à ses auditeurs attendris les ruines dont elle avoit couvert le sol de la France. Fort de la bonté de sa cause, jamais il ne la trahit par une molle indulgence ou par de coupables ménagemens; mais toujours modéré, parce qu'il

étoit toujours vrai, il avoit soin de s'abstenir de toutes personnalités offensantes, et il ne lui falloit qu'emprunter à ses adversaires leurs propres paroles pour les réfuter sans réplique. Si de temps en temps il quittoit les armes de la dialectique pour descendre dans la conscience de ses auditeurs, il éclatoit en accens sublimes ou pathétiques; alors le frémissement et les larmes de l'assemblée l'avertissoient que tous les cœurs étoient ébranlés. Cette loyauté dans le combat devoit enchanter une jeunesse naturellement amie de la franchise et de tous les sentimens généreux. Plus d'une fois elle s'honora de sa défaite, et l'orateur qui lui avoit signalé les écueils et les précipices, fut le guide qu'elle choisit pour se conduire dans le chemin de la vérité et dans la voie du salut.

Quand revêtu de nouvelles dignités qui ne lui permettoient plus d'instruire la jeunesse du haut de la chaire évangélique, l'évêque d'Hermopolis se décida à faire jouir le public de ses travaux et de son éloquence, tout

le monde s'empressa de lire des *Conférences* qui avoient été si universellement applaudies. En vain, la critique qui se pique de devancer et de dicter le jugement de ses contemporains, et même de la postérité, fut sobre d'éloges, ou y mêla des restrictions malveillantes, des éditions tirées à grand nombre, qui se succédoient coup sur coup, protestèrent contre un silence affecté, ou contre la parcimonie des louanges. En même temps, il est vrai, la plupart des lecteurs proclamoient que la réputation de l'orateur avoit un peu souffert de l'impression des *Conférences*. Certes, ce reproche, répété jusqu'à l'ennui, n'est point particulier à M. Frayssinous; il retombe également sur Bossuet, sur Bourdaloue, sur Massillon, sur tous les plus grands orateurs de la chaire chrétienne. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont le chef-d'œuvre de la langue française, et feront l'éternelle admiration de tous les gens de goût; il est cependant permis de croire qu'ils furent plus heureux que nous, ceux qui versèrent des

larmes à la mort de Madame, ou qui virent l'Orateur agiter ses *cheveux blancs* sur le cercueil du grand Condé. Le pathétique de Massillon nous émeut encore délicieusement: nous nous arrêtons avec complaisance sur les tableaux frappans qu'il nous trace de nos misères et de nos besoins; la mélodie de son langage, si pur et si suave, retentit à nos oreilles avec un charme toujours nouveau. Mais si nous avions entendu l'éloquent orateur devant le grand Roi ou dans un des temples de la capitale, nous nous serions levés d'effroi avec l'auditoire entier, ou nous nous serions retirés mécontens de nous-mêmes. Et Bourdaloue, qu'on prétend avoir été gêné par une mémoire ingrate qui l'obligeoit d'avoir les yeux sans cesse fermés; Bourdaloue, dont on peut saisir à la lecture la vigueur, l'enchaînement et la déduction logique, devoit lui-même gagner à être entendu. C'est en chaire que Madame de Sévigné le trouvoit d'une force à faire trembler les courtisans, et qu'elle s'écrioit dans son

admiration, que jamais prédicateur évangélique n'avoit prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes. Qui ne sait que le mot d'Eschine en parlant de Démosthènes, s'applique à tous les orateurs ?

Ainsi, si l'on veut, les discours de M. Frayssinous ont perdu à l'impression; mais, quoique dépouillés du prestige de l'action oratoire, ils n'en forment pas moins un cours complet d'instructions solides sur les fondemens du christianisme. La sagesse des plans, la judicieuse distribution des preuves, la beauté des pensées, l'élégante simplicité du style leur assurent les suffrages du public éclairé, et les défendront contre les assertions tranchantes de la légèreté. Plus nous nous éloignons de ce goût exquis si cher aux écrivains du grand siècle, de ce bon sens dont ils ne se sont jamais départis, plus nous devons applaudir à l'orateur sacré, qui, suivant leurs glorieuses traces, a su obtenir après eux de beaux succès, et ce qui vaut mieux, d'utiles et édifians résultats. Il n'a pas tou-

jours choisi les raisons les plus fortes, mais les meilleures; et en cela il a fait preuve de sagesse et de génie.

On ne manquera pas non plus de reprocher à M. Frayssinous, et sûrement le reproche lui sera adressé par ceux qui n'ont jamais lu ses sermons, d'avoir été au-dessous de lui-même quand il a traité des sujets de morale. Il est difficile de convaincre certains critiques, qui tiennent d'autant plus à leurs idées qu'elles ne sont jamais le fruit de la réflexion. Les sermons de M. Frayssinous paroissent aujourd'hui pour la première fois; nous les avons imprimés sur le manuscrit autographe de l'auteur, et nous pensons que leur lecture sera propre à dissiper les préventions, et à réformer des jugemens trop généralement répandus. Le sermon sur *la Foi pratique* est digne de l'auteur des *Conférences*. C'est partout une vigueur entraînante de logique, relevée par de beaux mouvemens oratoires. Le discours pour le jour de Noël, *sur l'Imitation de Jésus-Christ,* ren-

ferme un brillant exorde; il présente aussi une foule de considérations élevées, un riche fonds de doctrine, des pensées sublimes et une élocution savamment variée. Le sermon *sur l'excellence des fonctions du saint Ministère* se fera lire avec plaisir, même à côté de la célèbre conférence *sur le Sacerdoce*. Mais où l'orateur nous paroît au niveau de ses plus parfaites productions, c'est dans ses discours *sur l'esprit de Piété* et *sur la Persévérance après la première Communion*. Justesse des divisions, grandeur dans les idées, noblesse d'expression, élans de piété tendre, affectueuse et insinuante, énergique peinture des dangers du monde, sagesse exquise des conseils, tout s'y trouve réuni au plus haut degré; et l'admiration redouble quand on songe que ces discours sont l'ouvrage de la jeunesse de M. Frayssinous. Certes, si déjà il montroit toutes les richesses de l'art oratoire dans un âge où le talent n'a pas d'ordinaire acquis toute sa maturité, quels triomphes n'eût-il pas obtenus plus tard dans la chaire

chrétienne, en traitant, comme il en a eu quelquefois la pensée, des sujets qui ont fait la gloire des Bossuet, des Bourdaloue et des Massillon! mais il crut devoir se renfermer dans un genre où l'appeloit la nature de son talent, et où la Providence se plaisoit à bénir sa parole.

Les panégyriques de saint Louis et de saint Vincent de Paul ont été prêchés plusieurs fois dans la capitale. Le premier discours peut soutenir le parallèle avec les meilleures compositions de nos grands orateurs sur le même sujet. Le second, plus historique, retrace avec une élégante simplicité les vertus et les travaux du saint prêtre. L'éloge de Jeanne d'Arc est écrit de verve; il obtint le plus grand succès à Orléans où il fut prononcé : c'est l'ouvrage d'un Français ami de sa patrie, et on partage la vertueuse indignation de l'orateur contre le poète qui, au dix-huitième siècle, traîna dans la fange la libératrice de la France.

Les *Oraisons funèbres* ont déjà été im-

primées, et elles sont connues du public. En peignant la valeur d'un guerrier, les vertus modestes d'un saint pontife, et la sagesse d'un roi législateur, l'orateur a varié heureusement ses couleurs, et il a fait preuve de goût.

Nous n'avons pas à expliquer ici pourquoi les quatre *Conférences* qui ouvrent ce volume n'ont jamais été imprimées du vivant de l'auteur. Les raisons qui pouvoient l'arrêter ne subsistent plus; et nous avons pensé que le temps étoit venu de rappeler ces vérités, que les rois et les peuples n'oublient jamais que pour leur malheur. La plus belle *Conférence* de M. Frayssinous est peut-être son apologie des missions. Avec quelle plénitude de raison et quelle verve d'entraînement il confond les calomnies de leurs détracteurs! comme il fait justice de toutes ces imputations dictées par l'impiété et la mauvaise foi! quelle sublime péroraison!

On ne doit pas être étonné des répétitions que présentent quelques discours de ce volume. Il étoit bien permis à M. Frayssinous

de faire usage des pensées et des morceaux employés ailleurs; nos plus grands orateurs l'avoient fait avant lui. M. de Boulogne a un sermon sur la *Nativité* qui offre bien des traits de ressemblance avec sa *Passion;* son discours *sur la Religion* a été reproduit à peu près pour l'ouverture du concile de 1811. Massillon a transporté dans son discours *sur la bénédiction des drapeaux de Catinat* un magnifique passage sur l'instabilité des choses humaines, extrait de son sermon *sur la Mort,* et que son goût pur et difficile a encore embelli. On seroit porté à croire, dit un critique distingué (1), qu'avec l'impétuosité et l'abandon de son beau génie, Bossuet n'attachoit pas la même valeur que nous à ces traits de familiarité sublime qui lui échappoient en foule, qu'il en gardoit à peine le souvenir, et que, dans l'occasion, il en devoit moins coûter à son imagination d'en enfanter de semblables, qu'à sa mémoire de lui repré-

(1) M. Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

senter les mêmes. Mais je me suis convaincu que, tout riche qu'il étoit, il sentoit le prix de sa richesse, et savoit l'administrer avec économie. Il avoit assez bien calculé l'effet de ces beaux mouvemens, de ces expressions audacieuses qui nous frappent comme l'effet d'une inspiration soudaine et involontaire, pour ne pas dédaigner de les reproduire textuellement, lorsqu'ils étoient appelés par l'identité du sujet et de la circonstance. Je pourrois ici citer dix exemples de traits justement admirés dans les *Oraisons funèbres*, qui se trouvent dans les *Sermons* et dans d'autres ouvrages.

Ces réflexions justifient parfaitement M. Frayssinous. Nous ajouterons que, s'il eût lui-même présidé à la publication de ses œuvres, peut-être il auroit fait disparoître quelques répétitions, et qu'il les eût remplacées par d'autres morceaux frappans d'éloquence et de vérité.

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS INÉDITS.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES.

Enfin, Messieurs, après plus de vingt années de divisions religieuses et politiques, de discordes intestines et de guerres étrangères, d'événemens et de catastrophes qui ont renversé tant de trônes, bouleversé tant de nations, fait couler tant de sang et de larmes, la France respire, l'Europe est en paix, et le monde social repose de nouveau sur sa base éternelle, celle de la religion et de la morale.

Enfin la terre a cessé d'être un vaste champ

de carnage, de ruines et de désolation ; la majesté des rois n'est plus indignement foulée aux pieds d'un orgueil insensé, et les peuples ne sont plus la proie d'une ambition dévorante. Voyez ces antiques dynasties, qui sembloient abattues pour toujours, se relever sous nos yeux, entourées de glorieux souvenirs et des hommages des siècles. Et, pour parler ici de ce qui touche si particulièrement notre patrie, le ciel nous l'a donc rendue cette famille, objet de tant de regrets et de tant de vœux, si chère à tout ce qui porte un cœur français, rappelée par notre amour comme par la loi fondamentale du royaume; et nous l'avons vue reparoître au milieu de nous avec les douces et magnanimes vertus de ses ancêtres, avec les lumières et la maturité de l'expérience, avec ce je ne sais quoi de plus auguste, et en quelque sorte de divin, que les grandes infortunes donnent toujours aux grandes maisons. Et, lorsque nous sommes témoins de toutes ces merveilles, ne seroit-il pas naturel d'emprunter les expressions du législateur des Hébreux, après la longue et dure servitude de l'Égypte, et de nous écrier avec lui : Chantons des hymnes au Seigneur, car il a fait éclater en notre faveur sa

force et sa gloire; *Cantemus Domino*, *gloriosè enim magnificatus est.*

Quel spectacle nouveau vient nous frapper de toutes parts! La religion est donc affranchie d'une protection qui n'étoit qu'un joug déguisé, tant elle étoit avilissante et redoutable! Désormais le trône et l'autel, loin de se heurter, vont s'appuyer et se soutenir mutuellement : si le Pontife se fait un devoir sacré de rendre à César ce qui est à César, le prince à son tour mettra sa gloire à rendre sincèrement à Dieu ce qui est à Dieu. La vérité ne sera plus enchaînée, et le ministre de l'Évangile, sans oublier qu'il ne doit jamais sortir des bornes de la modération et de l'indulgence chrétienne, pourra faire entendre sa voix avec cette liberté qui, dans la bouche des Bossuet et des Massillon, donnoit à la parole sainte un si grand empire sur le cœur des peuples et des rois. Elles vont donc croître sous nos yeux les générations, espoir de la patrie, sans être exposées à tomber régulièrement à un âge fixe sous le fer des combats. Nos maisons d'instruction publique ne seront pas toutes des camps militaires; et il faut espérer que l'on y verra la jeunesse, sous l'heureux empire de la reli-

gion et des mœurs, non-seulement cultiver à loisir tous les talents de l'esprit, mais se former aux douces et nobles habitudes de la vie domestique et sociale. La paix est donc rentrée dans les familles ; aux angoisses, aux agitations violentes ont succédé le calme et la sérénité ; le présent est sans trouble, comme l'avenir est sans inquiétude.

Partout aujourd'hui la justice va s'allier à la force, la bonté à la puissance, et la véritable liberté à la soumission. Réjouissons-nous de ce que la France n'est plus un assemblage de vingt peuples divers, rapprochés par la violence, et désunis par le langage comme par les mœurs et les intérêts : assemblage monstrueux, qui ne pouvoit que corrompre notre caractère national. Telle qu'elle est, la France offre encore, sous l'influence du même ciel, des mêmes lois, des mêmes habitudes, de la même religion, de la même langue, la plus belle réunion d'hommes libres et civilisés que le soleil ait jamais éclairée. Sous un roi français nous sommes redevenus Français. Et certes, Messieurs, quand on compare ce qui a été avec ce qui est maintenant, et ce que nous avions à craindre avec ce que nous avons sous

les yeux; quand on se rappelle que ces torrens de haine et de vengeance, partis du fond du Nord, et grossis dans leur marche, après avoir inondé nos provinces et menacé d'engloutir cette capitale, sont venus expirer mollement au pied de ses foibles murailles, comme la fureur des mers irritées expire sur les sables du rivage; quand on voit de quelle manière est tombé ce colosse, dont le poids immense écrasoit l'univers, et que l'on rapproche de cet excès de puissance cet abîme d'humiliation, et de cette élévation prodigieuse cette chute plus prodigieuse encore : alors toutes les pensées humaines demeurent confondues, et volontiers l'on répète encore avec Moïse le chant de l'admiration et de la reconnoissance : Célébrons le Très-Haut, car c'est lui qui a fait éclater pour nous sa force et sa bonté avec une grande magnificence. *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est.*

Oui, Messieurs, dans tous ces événemens qui ont si bien trompé la prévoyance humaine, on sent qu'il se trouve quelque chose qui est au-dessus de l'homme. Frappés de ce qu'ils ont d'étrange et d'inattendu, nous avons compris que nos biens comme nos maux étoient

partis d'une main divine, et que la France avoit été miraculeusement sauvée par la même puissance qui l'avoit justement punie; des sentimens religieux, plutôt assoupis qu'éteints, se sont ranimés, ce semble, de toutes parts; et les cœurs, comme par un mouvement secret dont ils n'ont pu se défendre, se sont tournés naturellement vers la Providence. Sans doute que bien souvent elle nous confond par les ténèbres dont elle s'enveloppe; mais quelquefois aussi elle se dévoile à nos yeux, comme pour justifier ses desseins, et elle daigne nous en découvrir toute la profondeur. Le moment n'est-il pas venu de considérer les opérations divines dans cette suite d'événemens inouïs qui ont fait l'étonnement du monde, et dont la France surtout a été le théâtre? Il semble que nous avons maintenant assez de lumières pour les expliquer, pour en voir les causes et le but, pour bien comprendre les grandes leçons que le ciel a voulu nous donner. Nous croyons donc faire une chose appropriée aux circonstances actuelles, et utile à tous, que de présenter ici quelques considérations générales sur les causes, les effets, les suites et la fin de la révolution française, en vous faisant remar-

quer dans les événemens la marche de cette Providence qui a tout disposé, tout dirigé dans sa bonté ou dans sa justice, pour des fins dignes de sa haute sagesse, et qui a su faire tourner les projets de ses ennemis à leur confusion et au triomphe de la vérité.

Tranquilles dans le port, après avoir erré long-temps sur des mers orageuses, nous allons repasser dans notre esprit les imprudences que nous avons commises, les dangers que nous avons courus, les écueils contre lesquels nous pouvions nous briser pour toujours, et nous ne serons que plus pénétrés de reconnoissance pour la main puissante qui nous a sauvés du naufrage.

Pour embrasser notre sujet dans toute son étendue, trois discours vont être consacrés à considérer successivement la révolution française, premièrement dans ses causes, secondement dans ses effets, troisièmement dans ses suites et sa fin. Aujourd'hui la révolution française, considérée dans ses causes, sera la matière de ce premier discours.

Tout se lie, Messieurs, tout s'enchaine dans le monde social : les générations entières, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sont mêlées

et confondues ensemble, recevant, communiquant, transmettant des usages, des habitudes, des opinions et des doctrines ou saines ou perverses; toujours le présent a des liaisons réelles, quoique bien souvent inaperçues, avec le passé comme avec l'avenir. Aussi les dernières années du dix-huitième siècle, qui ont vu éclater la révolution française, ne doivent pas plus être détachées de celles qui ont précédé que de celles qui ont suivi; et lorsqu'on veut connoître les véritables causes de cet événement prodigieux, unique dans nos annales, si l'on ne doit pas rétrograder d'âge en âge sans fin comme sans raison, on ne doit pas non plus s'arrêter au temps même où il s'est opéré, mais il faut remonter jusqu'à une époque où les causes qui le préparoient, et devoient naturellement le produire, se sont manifestées d'une manière singulièrement remarquable. Or on a dit bien souvent, et nous croyons que c'est à la régence que se rattache le premier anneau de cette chaîne de calamités morales et politiques dont le dernier devoit aboutir à la révolution; et si l'on nous disoit, comme on l'a fait quelquefois, que les repas scandaleux, que les discours licencieux du régent et de ses familiers, n'étoient

pas capables de bouleverser la France, nous nous permettrions de trouver cette manière d'envisager les choses bien superficielle et bien légère. La régence, en effet, est l'époque du mépris de toute bienséance, de l'impudence dans l'irréligion comme dans le vice, de la manifestation audacieuse des idées perverses, de l'indifférence marquée pour le culte et pour les institutions de la patrie : c'est donc là qu'il faut placer le berceau du monstre révolutionnaire.

Pour développer ma pensée dans toute son étendue, j'établirai trois choses : la première, que, depuis la régence surtout, un grand nombre de coupables écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils décoroient eux-mêmes du beau nom de philosophie; la seconde, que cette fausse et funeste philosophie avoit plus ou moins infecté dans le dernier siècle toutes les classes de la société; la troisième, que c'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause réelle, efficace, du phénomène épouvantable connu sous le nom de révolution.

Tous les siècles ont vu des hommes impies

et remuans, ennemis de la religion et de l'autorité. L'orgueil se trouve partout, il est de tous les temps : or, l'orgueil est un germe de révolte contre Dieu et contre les hommes; seulement il arrive des époques où, par l'influence de certaines causes particulières, le levain de la corruption native fermente avec plus d'activité et fait de plus grands ravages. Je reconnois qu'à la fin du règne de Louis-le-Grand, les esprits avoient plus de penchant qu'auparavant vers les nouveautés hardies et funestes; déjà Fénelon avoit eu l'oreille frappée d'un bruit sourd d'incrédulité, comme il nous l'apprend lui-même dans un de ses discours; et Leibniz, qui voyoit de si haut et si loin, étoit alarmé de je ne sais quel esprit pervers qui commençoit à se répandre, et qui, s'il n'étoit arrêté, devoit, suivant lui, amener des catastrophes. Mais, outre que l'usage des écrivains fut toujours de plaindre le présent et de vanter le passé, il est bien certain qu'à l'époque dont nous parlons, les mauvais principes étoient bien loin de former l'opinion dominante des classes supérieures et éclairées de la société. En général tout ce qu'il y eut, sous le règne de Louis XIV, de savans, de philoso-

phes, de moralistes, de poëtes, d'orateurs illustres, portoit aux principes religieux le respect le plus profond; partout leurs ouvrages, goûtés du public, entretenoient, fortifioient l'union de l'honnête et du beau; même les plus solides productions de l'esprit n'étoient pas étrangères au sexe le plus frivole; et l'on sait avec quelle avidité cette femme, que ses lettres ont rendue immortelle, alloit écouter le grave Bourdaloue.

Sans doute, avant la régence, des plumes licencieuses avoient trop souvent outragé les mœurs; même l'athéisme avoit osé paroître; mais ces productions monstrueuses ne s'étoient point accréditées; mais les maximes conservatrices de la morale et de l'ordre public étoient universellement honorées. On sait que les idées et les sentimens d'une nation et d'un siècle se retracent dans les auteurs contemporains : en ce sens il est très-vrai que la littérature est l'expression de la société; et s'il en est ainsi, qu'on juge, d'après les écrivains du dix-septième siècle, combien, même à la mort de Louis XIV, la France devoit être encore saine et forte de principes et de croyances. Lorsque ceux qui sont faits pour dominer l'opinion,

pour régler les esprits dans une nation, sont bien sincèrement religieux, il est impossible que cette nation soit impie; alors les sources publiques sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fécondité.

Autres temps, autres mœurs. Louis XIV meurt, et il semble emporter avec lui dans la tombe le génie de son siècle. Après lui les esprits ne gardent plus cette sage retenue qu'inspire une religion éclairée ; ce qui n'est fait que pour prêter des armes à la vérité et des charmes à la vertu, le talent, va flatter l'esprit du siècle au lieu de le combattre. Ici quel spectacle affligeant vont donner des écrivains qui devoient exercer sur leur siècle un si grand empire !

Dans les écarts d'une jeunesse inconsidérée, Montesquieu publie des lettres, empreintes, si l'on veut, du sceau d'un talent original, mais souillées aussi d'un libertinage qui dépasse les bornes, qui fronde ce que le sage respecte, et fait couler dans l'ame du lecteur, à l'aide d'une diction neuve et piquante, le poison des doctrines téméraires et funestes.

Né avec un esprit prodigieux, Voltaire

verse le ridicule à pleines mains sur ce qu'il y a de plus sacré, assaisonne l'obscénité par le blasphème, et le blasphème par l'obscénité; travestit avec une malice réfléchie le christianisme, ses livres saints et son histoire; répand dans la nation entière cet esprit de scepticisme, de frivolité, de moquerie, qui ne croit rien, qui se joue de tout, s'amuse des vices comme des travers des hommes, affoiblit l'horreur des crimes, relâche les liens de la société, et dispose tout gaiement pour la dissolution universelle des mœurs et des lois.

Jean-Jacques paroît : malheureusement pour ses contemporains, c'est un des hommes les plus éloquens de son siècle. Pour quelques vérités qu'il défend avec force, et dont on ne profite guère, il répand avec profusion de brillans mensonges qui séduisent; avec l'audace de ses paradoxes et le feu de son imagination, il subjugue les esprits; et le siècle qui s'est appelé lui-même le siècle des lumières, se prosterne devant le sophiste étranger, qui sur les sciences et les lettres, sur l'éducation, sur la société, débite gravement les théories les plus sauvages.

Je pourrois bien citer ici un grand nombre

d'écrivains d'un ordre inférieur, qui, sous les bannières de leurs chefs, formèrent une ligue puissante contre ce qu'ils appeloient les préjugés, c'est-à-dire contre la religion et l'autorité; mais encore qu'ils aient cessé de vivre depuis bien des années, je crois devoir par une sorte de bienséance ne pas les nommer dans ce discours. Ils crurent de bonne foi, ce semble, être de grands hommes, parce qu'ils s'appelèrent eux-mêmes philosophes; mais le temps, cet ennemi mortel de tout ce qui est médiocre, les a mis à leur place. Nous n'aurons pas l'injustice de méconnoître ce que les écrits de plusieurs d'entre eux peuvent avoir de mérite littéraire. Au reste, on sait bien que dans aucun genre le génie n'est chose commune, et nous n'aurons pas la simplicité d'être transportés d'admiration pour des auteurs qui eurent plus d'esprit que de sens, qui furent moins philosophes que sophistes, moins éloquens que déclamateurs.

On vit donc, dans le cours du dix-huitième siècle, s'élever une foule d'écrivains athées, matérialistes, fatalistes, déistes, indifférens, novateurs : par eux les idées sont dénaturées; souvent, pour mieux déguiser leurs attaques,

les objets de la vénération publique reçoivent des dénominations qui leur sont étrangères : ainsi, dans leur langage, la religion se nommoit fanatisme ; la piété, superstition ; l'autorité, tyrannie ; la dépendance, servitude ; les traditions les plus respectables, des préjugés. Plus souvent encore ils parloient à découvert, et leur audace égaloit leur impiété. Voulez-vous savoir quelles étoient alors les doctrines hautement professées par eux? les voici, Messieurs. On enseignoit sans détour que les vices et les vertus de l'homme, ses hommages ou son oubli, sont indifférens à la Divinité, qu'il n'est pas bien prouvé que Dieu existe, et que dans tous les cas, pour ne pas donner de fausses idées, on ne doit parler de lui à la jeunesse que lorsque la raison est déjà très-développée. On enseignoit qu'après bien des transformations, l'homme étoit enfin arrivé à la forme qu'il a maintenant ; qu'il n'est qu'une masse organisée recevant de l'esprit des objets qui l'environnent, que les affections de son cœur ne sont qu'un jeu mécanique, que tout meurt avec le corps, et même que la doctrine de l'immortalité de l'ame est aussi funeste qu'elle est absurde. On prêchoit que la vertu est dans le

tempérament, que le bien et le mal sont une invention humaine, que la morale vient de la politique comme les lois et les bourreaux, que celui qui trouve son bonheur dans le vice doit être vicieux, que la probité d'un particulier intéresse peu la société, et que celle-ci est bien mieux servie par des déréglemens utiles. On publioit que la nature avoit fait l'homme libre, et que pourtant il étoit partout dans les fers, que l'homme qui médite et qui vit en société est un animal dépravé; que, dans l'ordre politique, le peuple est tout, et que les rois sont des agens révocables à sa volonté. On proclamoit que les monarchies étoient établies pour asservir les peuples et les condamner à l'abrutissement, que les nations, comme de vils troupeaux, étoient courbées servilement sous la verge sacerdotale et royale, et que le genre humain ne seroit heureux que lorsqu'il n'y auroit plus sur la terre ni prêtres ni rois. On s'efforçoit de prouver que les mystères du christianisme étoient des absurdités, ses préceptes un rigorisme insensé, son culte un amas de superstitions, qu'on ne sauroit trop se hâter de le détruire, et qu'il n'avoit jamais été qu'une source de calamités pour l'espèce humaine. Je

m'arrête, Messieurs, je ne veux souiller ni ma langue ni vos oreilles de l'exposition de certaines maximes qu'on ne rougissoit pas de débiter sur la pudeur, sur la fidélité conjugale, sur les devoirs de la piété filiale. Que si quelqu'un étoit tenté de nous accuser d'exagération, il nous seroit trop facile de le confondre, même de faire voir que nous avons adouci les expressions; et nous le féliciterions de l'heureuse ignorance qui le rend étranger à toutes les productions où sont consignées ces détestables doctrines.

Et voilà pourtant ce qu'on osoit appeler de la philosophie. Oui, c'est à l'abri de ce beau nom, que les prédicans de mauvaises doctrines les répandoient de toutes parts. Sans doute, leur manière de philosopher n'étoit pas la même; chacun avoit ses opinions chéries qu'il cherchoit à faire prévaloir. On pourroit en quelque sorte compter autant d'écoles que de docteurs, et l'on n'ignore pas que la plus étrange confusion régnoit dans leurs systèmes; mais ils s'accordoient tous en un point capital: c'étoit à combattre ou à rendre ridicule toute religion en général et le christianisme en particulier, à insulter avec un dédain superbe au

culte, aux institutions de leur patrie; c'est en cela précisément qu'ils se regardoient comme des esprits non vulgaires, comme des hommes libres de tout préjugé, comme des philosophes. Ils vouloient bien faire au dix-septième siècle la grâce de l'appeler le siècle de l'imagination, des lettres et des arts; mais pour le dix-huitième, c'étoit celui de la raison, des lumières, en un mot, de la philosophie. Je sais bien que c'étoit profaner un si beau nom, employé jusque-là pour exprimer ce qu'il y a de plus sage dans la conduite, comme de plus élevé dans la pensée, ce titre étoit une usurpation; mais enfin l'usage, ce grand arbitre du langage, l'avoit consacré. Il faudroit ignorer complètement l'histoire littéraire du dernier siècle, pour ne pas savoir que le mot philosophie étoit sans cesse dans la bouche ou sous la plume des écrivains ennemis du christianisme, que chez eux philosophie étoit presque toujours synonyme d'incrédulité; et il y a bien de l'irréflexion dans les uns, et quelque ridicule dans les autres, à demander sérieusement aux défenseurs de la religion, ce qu'ils entendent par la philosophie et les philosophes du dix-huitième siècle.

Qu'ils étoient imprudens, qu'ils étoient coupables, puisqu'il faut le dire, les propagateurs de ces pernicieuses nouveautés! Je le demande à tout homme de bonne foi : quelle pouvoit être l'attente de tous ces écrivains sophistes? Espéroient-ils que le bonheur du genre humain naîtroit de leur théorie d'athéisme, de matérialisme, de déisme, d'indifférence, de mépris raisonné pour toutes les choses établies? Mais si telles étoient leurs prétentions, quelle n'étoit donc pas la pauvreté de leur esprit et leur ignorance du cœur humain! Falloit-il tant de lumières pour comprendre que la religion garde la morale, que la morale garde les lois, et que les lois gardent la société; que la révolte contre Dieu dispose à la révolte contre l'autorité publique; que détruire la religion, c'est faire tomber devant les passions humaines la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer, et qu'ainsi les doctrines impies et licencieuses ne sont pas moins ennemies des hommes que de Dieu? En vérité, pour absoudre les intentions de tous ces écrivains, il faudroit les supposer dénués d'esprit et de talent, et certes ils ne l'étoient pas.

On se plaint quelquefois de ce qu'on cherche à les flétrir, et l'on aime à rappeler à ce sujet leurs connoissances, leur bienfaisance, leurs qualités domestiques. Mais depuis quand, Messieurs, lorsque les opinions d'un écrivain sont perverses, la postérité est-elle obligée de respecter sa mémoire? Ici loin de nous toute injustice, même ce qui en auroit seulement l'apparence; mais faudra-t-il sacrifier les intérêts de la société en nous piquant d'une molle indulgence? Eh quoi! on flétrit, avec raison, le malheureux qui, poussé par le besoin et l'infortune, dérobe le bien d'autrui, au lieu de solliciter les largesses de ses semblables; le reste de sa vie eût-il été sans reproche, la loi est inexorable : et pour de la prose et des vers où brillent l'esprit et le talent, pour quelques pages éloquentes, pour quelques actes d'une vertu facile, pour quelques qualités aimables dans le commerce de la vie, on exige que nous honorions des hommes dont les systèmes ne sont bons qu'à justifier tous les vices, qu'à faire naître mille désordres dans les familles et dans la société! Ne serons-nous donc jamais assez raisonnables pour n'estimer le talent que par son bon usage? Tous ces prédi-

cans de nouveautés étoient d'autant plus coupables qu'ils devoient être naturellement plus éclairés. Autrefois on vit des philosophes célèbres, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Marc-Aurèle, du milieu des erreurs du paganisme, faire de nobles efforts vers la vérité, tandis que les nôtres, du milieu des lumières du christianisme, se sont tourmentés pour appeler les ténèbres. Hélas! ils n'ont que trop réussi à nous précipiter dans l'abîme.

Pour excuser tous ces faux philosophes, dira-t-on qu'avant eux les doctrines hardies étoient déjà répandues dans la nation, qu'ils ont été dominés, entraînés par l'esprit de leur siècle, plutôt qu'ils n'en ont été les créateurs? Vaine justification! n'allons pas regarder comme irrésistible une influence qui n'est que dangereuse, et introduire pour les écrivains une sorte de fatalisme aussi funeste que déraisonnable. Le devoir de tout écrivain honnête homme, c'est de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines; s'y laisser entraîner, c'est un rôle aussi facile que honteux, qui ne suppose ni talent ni vertu. L'écrivain qui a reçu de la nature tous les dons de l'esprit, mécon-

noit la dignité de sa vocation, trahit lâchement sa destinée, si, au lieu de travailler à ramener ses contemporains qui s'égarent, il marche sur leurs traces. Que s'il a le malheur d'être né au milieu d'une génération perverse, je conçois qu'il lui faudra plus de courage pour résister à l'esprit général; alors, s'il a la foiblesse d'y céder, il pourra bien être moins criminel, mais il le sera toujours. Il doit sentir qu'il est le défenseur né de la vérité et de la vertu. Le talent, comme l'autorité, est donné à l'homme pour le bien de ses semblables : il n'est pas plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre, que du pouvoir pour opprimer. Si les apôtres des mauvaises doctrines étoient reçus à les rejeter sur une influence étrangère, bientôt aussi les malfaiteurs prétendroient s'excuser par la force du tempérament, par la nécessité, par l'empire inévitable des circonstances.

Qu'un homme soit impie dans ses pensées, libertin dans sa conduite, sans l'approuver, je pourrois me contenter de le plaindre; mais, s'il érige en système son impiété et son libertinage, s'il fait circuler dans le public ses maximes empoisonnées, et se montre hautement jaloux de

faire des prosélytes, puis-je m'empêcher de voir là un délit véritable? De tous les métiers, le plus vil et le plus funeste n'est-ce pas celui de l'écrivain corrupteur, qui appelle bien ce qui est mal, qui affoiblit toutes les idées morales et religieuses, et apprend froidement aux hommes à être méchans par système, ce qui est le dernier degré possible de la perversité? Rien ne peut donc sauver les écrivains philosophes du dernier siècle du reproche accablant pour leur mémoire, d'avoir répandu, accrédité des doctrines qui ébranloient les fondemens de la morale et de la société, et qui, par la révolution totale des idées, préparoient la révolution totale des choses. J'ajoute que cette fausse et funeste philosophie avoit réellement infecté plus ou moins toutes les classes de la société.

Si les mauvaises doctrines professées dans le dernier siècle avoient été reléguées dans des ouvrages effrayans par leur volume, repoussans par leur obscurité, ou bien écrits dans une langue étrangère aux lecteurs ordinaires, sans doute que le mal eût été bien plus borné dans ses ravages; mais les choses alloient tout

autrement. Il ne s'agit point ici de savans hérissés d'argumens, et d'une érudition fatigante; ce sont, au contraire, de beaux esprits qui savent prendre, pour plaire, les formes les plus agréables, et qui sont même jaloux d'occuper les loisirs de ce qu'il y a de plus léger et de plus frivole. Non-seulement ce que le raisonnement a de plus subtil, mais ce que l'éloquence et la poésie ont de charmes, l'histoire des hommes et de la nature d'intéressant et de curieux, l'épigramme et la satire de plaisant et d'amer, le conte et le roman d'ingénieux et de séduisant, la conversation de piquant et d'enjoué, tout est mis en œuvre pour combattre la religion, pour la rendre odieuse et ridicule, pour appeler sur ses ministres la haine ou le mépris. Combien d'ouvrages rédigés dans cet esprit ont été et sont encore répandus sur la France entière!

A la tête de cette espèce de conjuration qui cherchoit à faire prévaloir l'impiété, étoit l'homme célèbre qui est regardé comme le patriarche des beaux esprits philosophes du dix-huitième siècle. Elle existe cette correspondance si volumineuse, qui atteste, il est vrai, la prodigieuse fécondité de son esprit; mais

aussi son opiniâtre fureur à combattre le christianisme. C'est là qu'on apprend avec quel art il savoit diriger et varier ses attaques, acheter quelquefois, par un respect affecté, le droit de parler avec audace ; comme il encourageoit ses nombreux disciples, se réjouissoit de voir l'Europe (1) s'éclairer chaque jour, et la philosophie pénétrer chez le peuple tout ignorant qu'il étoit ; comme il s'applaudissoit enfin de ce qu'on verroit avant peu éclater une étonnante révolution.

Et que nous apprend à son sujet l'historien de sa vie, lui qui étoit si bien initié dans les mystères de cette moderne philosophie? Il nous apprend que Voltaire avoit formé dans l'Europe entière, une ligue dont il étoit l'ame; que son zèle contre la religion, qu'il regardoit comme la cause du fanatisme qui avoit désolé l'Europe depuis sa naissance, de la superstition qui l'avoit abrutie, et comme la source des maux que les ennemis de l'humanité continuoient de faire encore, sembloit doubler son activité et

(1) Au roi de Prusse, 3 août 1775. — A Helvétius, mars et 25 août 1763. — Au marquis de Villevieille, le 20 décembre 1768.

ses forces. Je suis las, disoit-il un jour, d'entendre dire que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. Messieurs, je ne fais que répéter textuellement ce que rapporte l'auteur de la Vie de Voltaire (1).

Oui, c'est dans cet esprit de haine que furent composés tant d'écrits sortis de sa plume féconde ; et il n'est que trop vrai que les productions de cet écrivain fameux, et celles de ses sectateurs, dirigées d'une manière plus ou moins voilée, plus ou moins ouverte, contre ce qu'il y a de plus sacré, étoient dans les mains de toutes les classes de Français. Ici, Messieurs, il faut savoir dire et entendre la vérité tout entière. Le moment est venu, non pas de nous faire mutuellement des reproches, mais d'avouer tous ensemble nos erreurs et nos égaremens, de reconnoître que tous les ordres de l'Etat avoient bu dans la coupe empoisonnée, que le venin de l'impiété, s'il n'avoit pas tout détruit, avoit tout flétri, et que, si toutes les classes de la société ont été frappées, toutes

(1) Vie de Voltaire, par Condorcet.

étoient grandement coupables. Outre que cet aveu est la vérité, il aura l'avantage, en nous humiliant, de nous disposer à une indulgence réciproque.

Je sais tout ce qu'il y avoit encore de sentimens nobles et généreux, de talens et de vertus dans l'épiscopat, de régularité et de zèle dans les pasteurs du second ordre, de science et de piété dans les corporations religieuses; mais ayons la franchise de reconnoître que plus d'une fois l'irréligion souilla le sanctuaire, que beaucoup de membres de l'ordre ecclésiastique se ressentoient, les uns de la mollesse, les autres de la hardiesse des opinions nouvelles, et montroient dans les habitudes de leur vie quelque chose de trop profane, de trop peu sacerdotal, de trop indifférent pour les vrais intérêts de la religion.

Je sais aussi que dans les grands corps de la magistrature, il se trouvoit des hommes qui retraçoient les mœurs antiques, qui par leurs connoissances, leurs vertus, la noblesse de leur caractère, étoient les dignes organes de la justice; mais disons aussi que l'habitude qu'avoient les magistrats, depuis une certaine époque, de s'occuper de matières religieuses

dont ils se constituoient les arbitres suprêmes, avoit affoibli en eux le respect pour la religion et pour l'autorité qui en est la dépositaire, que l'esprit d'incrédulité s'étoit glissé dans le sanctuaire des lois, et avec l'incrédulité l'esprit d'indépendance, le goût des nouveautés, et le mépris des anciennes maximes.

Je sais encore que dans cette classe de Français, que la naissance, que l'honneur, que la gloire de leur famille appeloient plus particulièrement à être les soutiens de la monarchie, il s'en trouvoit beaucoup qui, fidèles à la foi de leurs pères, marchoient loyalement sur leurs traces; mais combien aussi qui se laissoient entraîner aux nouvelles doctrines! Ne voyoit-on pas les grands et les puissans accueillir, encourager ce qu'ils auroient dû repousser comme non moins funeste à l'Etat qu'à la religion; applaudir impudemment à des écrivains qui ne voyoient dans leur rang et leurs titres, comme dans le christianisme, qu'un préjugé ridicule, et, par une étrange popularité, aspirer, en quelque sorte, à devenir les égaux de ces gens de lettres impies et perturbateurs? Certes, Messieurs, lorsque les colonnes de

l'Etat sont fortement ébranlées, est-il étonnant qu'il s'affaisse et s'écroule?

Enfin, s'il est vrai que dans toutes les classes de la société il se trouvoit encore des amis zélés de l'autorité et du trône, il est vrai aussi que, dans toutes, le mépris des institutions et des usages de nos pères, le dégoût des choses établies, le désir inquiet et vague d'un changement, la haine de la religion et de la dépendance, agitoient les esprits, et que de toutes parts se manifestoient, au sein de la France, les symptômes d'un dépérissement mortel et d'une entière dissolution. Aussi, les vrais sages, les amis de la religion et de la monarchie, ne portoient qu'avec effroi leurs regards dans l'avenir, et ne présageoient que des malheurs. Plus d'une fois l'Eglise de France, par l'organe de ses orateurs, dans la tribune sacrée, fit entendre ses alarmes. Ecoutez comme l'un d'entre eux (1) s'exprimoit vers le milieu du dernier siècle. « O religion sainte de Jésus-Christ! ô trône de nos rois! ô France! ô patrie! ô pudeur! ô bienséance!

(1) Le P. de Neuville, Panég. de saint Augustin, 2e part. t. VI, p. 274.

Ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirois comme citoyen ; je ne cesserois point de pleurer les outrages par lesquels on ose vous insulter, et la triste destinée qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes ; leur poison dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'Etat.. Dès lors dans le plus florissant empire, il faudra que tout croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse. Pour le détruire, il ne sera point besoin que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre ; le ciel pourra se reposer sur la terre du soin de le venger et de la punir. Entraîné par le délire et le vertige de la nation, l'Etat se précipitera dans un abime d'anarchie et de confusion. »

Ce n'étoit pas la religion seule qui faisoit entendre les paroles prophétiques de ses plaintes et de ses douleurs ; des hommes, organes des lois, élevoient aussi, au milieu de cette capitale, une voix éloquente et courageuse ; et l'un d'eux, héritier d'un nom illustre dans la magistrature française, en voyant le mal croître tous les jours sous ses yeux, disoit, vingt ans avant le commencement de nos troubles politi-

ques, ces propres paroles : « La religion compte aujourd'hui presque autant d'ennemis déclarés que la littérature se glorifie d'avoir produit de prétendus philosophes, et le gouvernement doit trembler de tolérer une secte ardente d'incrédules qui semblent ne chercher qu'à soulever les peuples sous le prétexte de les éclairer (1). »

Même parmi les chefs de l'incrédulité, il s'en trouva quelques-uns qui, plus clairvoyans que la foule de leurs disciples, s'effrayèrent de leur audace, et en signalèrent les circonstances désastreuses. On connoît ce roi littérateur et philosophe, grand capitaine comme grand politique, que nos sophistes appeloient le Salomon du Nord, par une complaisance aussi impolitique que criminelle. Il avoit bien pu applaudir à leurs blasphèmes et y mêler les siens; mais il s'aperçut que les ennemis de Dieu l'étoient aussi des rois, et, les caractérisant par des qualifications méprisantes, il les représenta dans quelques-uns de ses écrits comme des perturbateurs qui vouloient apprendre aux sujets mécontens à déposer leurs

(1) Séguier. Réquisitoire du 10 août 1770.

souverains, et il souhaitoit qu'on leur donnât à gouverner une province qui eût mérité d'être châtiée (1). Hélas ! et ce fut la France qui étoit destinée à faire cette fatale expérience.

Mais personne n'a mieux prévu et n'a peint avec plus d'énergie les désastres préparés par les mauvaises doctrines, que Jean-Jacques lui-même. Cet homme avoit rapporté de la lecture de nos livres saints je ne sais quel goût de vertu qui ne l'abandonna jamais entièrement au milieu des égaremens de son orgueil et du cynisme de ses opinions. Alarmé de toutes ces doctrines de matérialisme qui ne peuvent que corrompre et avilir les ames, détruire les sentimens honnêtes, il annonçoit dans un de ses dialogues que l'Europe en proie à des hommes instruits à n'avoir d'autre guide que l'intérêt, et d'autre Dieu que leurs passions, sentiroit tôt ou tard, dans d'affreuses calamités, le fruit de ces nouvelles doctrines qui rendent le siècle où elles règnent aussi méprisable que malheureux (2).

(1) OEuvr. du roi de Prusse; Dialogue des morts, t. x, pag. 86.

(2) J. J. Rousseau. OEuvres posthumes, Dialogue III.

Au milieu de ce délire presque universel de la raison, que faisoient les premiers dépositaires de la confiance du prince, ceux qu'il avoit placés à la tête de l'administration publique? Messieurs, l'histoire les jugera ; mais elle ne pourra s'empêcher de dire que plusieurs d'entre eux, s'ils n'étoient pas perfides, furent imprévoyans ; que, par principes ou par insouciance, ils semblèrent favoriser plutôt qu'arrêter la propagation des doctrines subversives de toute morale et de l'ordre social. Aussi, dans une de ses lettres au monarque célèbre qui fit long-temps gloire de le protéger et de l'admirer, Voltaire écrivoit, quinze ans avant la révolution, les paroles suivantes : « Je ne sais si notre » roi marchera sur vos traces ; mais je sais qu'il » a pris pour ministres des philosophes, à un » seul près, qui a le malheur d'être dévot... » Les prêtres sont au désespoir : voilà le com- » mencement d'une grande révolution (1). »

Il faut donc le reconnoître, Messieurs, au commencement du dernier règne, la cour, la capitale, les provinces, les dépositaires du pouvoir, les divers ordres de l'État, les corps lit-

(1) 3 août 1775.

téraires, toutes les classes d'hommes instruits, tous étoient comme enivrés du vin empoisonné des erreurs funestes. C'est surtout au sein de cette capitale que se manifestoient les symptômes sinistres de la maladie qui travailloit le corps social, de cet esprit d'impiété si étroitement lié avec l'esprit de révolte.

Que vois-je en effet dans cette capitale, et quel est donc ce personnage extraordinaire qui, en paroissant dans ses murs, fixe sur lui seul tous les hommages? A son arrivée tout s'ébranle, les grands, les puissans, les beaux esprits, comme le peuple : quels cris d'allégresse! quels transports! quel enthousiasme! La foule se presse sur ses pas, chacun veut le contempler, on baise respectueusement ses habits, on le couronne enfin, et cela, ce semble, au nom de la France entière ; on l'accompagne au bruit des acclamations les plus bruyantes (1). Encore une fois, quel est le personnage qui reçoit dans la capitale de la France ces honneurs inouïs? Est-ce un législateur, qui, dans sa profonde sagesse, ait policé quelque nation barbare? Est-ce un grand roi, qui, durant

(1) Eloge de Voltaire, par La Harpe.

une longue suite d'années, ait mis son bonheur à faire celui de ses peuples? Ou bien est-ce le sauveur, le libérateur de sa patrie, qui revient au milieu de ses concitoyens, après des triomphes légitimes, fruit de son héroïsme et de ses vertus? Non, Messieurs, c'est un homme qui a levé au sein de la France l'étendard de l'incrédulité, et qui, depuis trente années surtout, a fait des efforts incroyables pour couvrir le christianisme d'opprobre et de mépris, et, s'il étoit possible, pour l'anéantir; c'est le plus impie comme le plus licencieux des écrivains, c'est Voltaire. Messieurs, je ne suis point assez barbare, assez étranger aux lettres humaines, pour ne pas savoir que Voltaire fut un prodige d'esprit et de talent : qu'on le vante tant qu'on voudra comme poète, qu'on le présente comme continuant la chaîne de ces hommes immortels qui ont illustré le siècle de Louis XIV, je ne suis point dans cette chaire pour discuter ses éloges; mais avant tout nous sommes chrétiens et Français, et quand je pense que cet homme a été l'ennemi le plus acharné du christianisme, et qu'il a, autant qu'il étoit en lui, préparé la ruine de la monarchie dans la ruine de la religion;

alors je ne vois plus, dans les honneurs qu'il reçoit, le triomphe de l'écrivain, mais le triomphe même de l'impie. Les hommages qu'on lui rend ne sont plus à mes yeux qu'une vile prostitution, qu'un outrage solennel fait à la vertu. Loin de grossir les adorateurs de l'idole, je détourne mes regards avec un sentiment d'indignation et d'épouvante ; je gémis, je tremble sur la destinée que se prépare un peuple insensé. France ! voilà donc comme tu couronnes l'impiété, et comme, en la couronnant, tu mérites qu'elle règne sur toi pour être ta désolation et ta honte éternelle.

Cependant le mal ne fait que s'accroître. Il suffit de parcourir certains mémoires, certains recueils de lettres, certaines correspondances littéraires publiés de nos jours, pour savoir quels étoient le déréglement des esprits, l'audace des opinions, et combien la raison étoit outragée au nom de la raison même. Ceux qui ont vécu à l'époque que je rappelle savent avec quelle légèreté et quelle indécence on traitoit ce qu'il y a de plus grave et de plus sacré, n'épargnant ni l'autel ni le trône. Les bienfaits d'un règne plein de modération et de justice étoient reçus avec ingratitude, les vertus les

plus pures étoient méconnues; on osoit faire des têtes les plus augustes un objet de dérision et de censure cruelle. La calomnie distilla ses poisons dans les entretiens comme dans les écrits; on commença par avilir en attendant qu'on pût détruire; et trop souvent le langage du libelliste étoit sur les lèvres de ceux qui, par leur rang et leur naissance, auroient dû en frémir davantage. On se souvient avec quelle fureur, quelques années plus tard, les classes les plus élevées de la société couroient au théâtre (1) applaudir la satire de tout ce qu'il falloit respecter, et la profession des maximes insolentes, dont bientôt ceux qui en faisoient le divertissement de leur oisiveté et de leur opulence alloient être les premières victimes. Oui, tout annonçoit que la France étoit mûre pour une révolution; ainsi dans les cratères qui avoisinent les volcans, un sourd mugissement annonce quelquefois une effrayante explosion. Mais établissons, par de nouvelles considérations, qu'il faut placer la cause véritable de la révolution dans les mauvaises doctrines devenues en quelque sorte populaires.

(1) Au *Mariage de Figaro*, drame de Beaumarchais

Parmi les écrivains du dernier siècle, les uns redoutoient une révolution fatale, et cherchoient à la prévenir, s'il étoit possible, en rappelant sans cesse les esprits aux anciennes maximes. Les autres l'appeloient de tous leurs vœux, et félicitoient d'avance ceux qui en seroient les témoins. Les premiers la regardoient comme le résultat monstrueux de la raison en délire; les autres, comme le plus beau triomphe de la raison éclairée. Ainsi, en dissertant sur les caractères de la révolution qu'ils prévoyoient, tous s'accordoient à la regarder comme le fruit des nouvelles doctrines : quelques réflexions vont nous en convaincre de plus en plus.

Il ne s'agit pas ici de considérer certains effets particuliers de la révolution, ni de s'arrêter à diverses circonstances qui peuvent en avoir été l'occasion, le prétexte ou l'instrument; mais nous devons la considérer tout entière telle qu'elle s'est opérée, et rechercher la cause efficace, prédominante, de cet ensemble d'événemens et de désastres qui en a rempli la durée.

L'histoire de tous les siècles et de tous les peuples nous apprend ce que peuvent, pour

troubler ou renverser un État, la foiblesse de ceux qui gouvernent, la tyrannie de leurs agens, l'audace d'un ambitieux habile, le désordre dans l'administration des deniers publics, l'esprit de conquêtes, l'excès de la population, les querelles religieuses. On sait aussi ce que l'instruction, les connoissances, les richesses, devenues plus communes dans les classes moins élevées de la société, pouvoient leur inspirer parmi nous de hautes prétentions. On sait encore comment des idées d'indépendance pouvoient agiter les esprits, après l'exemple qu'avoit donné depuis peu un peuple du Nouveau-Monde, de secouer le joug de la métropole, et après la part que la France elle-même avoit eue au succès de cette entreprise. Mais toutes ces causes ne suffisent pas pour expliquer la révolution. Avec ces causes ordinaires on auroit pu voir les effets ordinaires des séditions, des guerres civiles, un changement de dynastie, quelques variations dans la forme du gouvernement, une répartition plus égale des charges publiques, peut-être quelques atteintes à la religion. Les annales de tous les peuples présentent de temps en temps des événemens semblables causés par

des circonstances malheureuses dont savoient profiter habilement l'orgueil et l'ambition, ces passions fougueuses qu'on ne repousse jamais; mais il y a loin de ces révolutions partielles à la révolution totale qui s'est opérée en France. Par celle-ci, l'arbre social avoit été arraché jusque dans ses dernières racines; oui, religion, morale, habitudes, usages, législation, institutions de tout genre, éducation, littérature, langage, tout étoit changé, bouleversé, détruit de fond en comble; la nation française n'offroit plus aucun vestige de ce qu'elle avoit été, et la monarchie n'étoit plus qu'un immense cadavre en dissolution. Or, ce phénomène unique, incomparable, vous ne l'expliquerez point par les causes ordinaires; vous serez forcés de recourir à une force plus désastreuse, plus puissante, et d'une activité plus dévorante; à une dépravation universelle, profonde, systématique des idées religieuses, morales et politiques, dans les classes diverses de la société.

La monarchie française duroit depuis quatorze siècles, et l'on sait bien que, dans le cours de sa longue durée, elle avoit vu trois dynasties différentes; elle avoit vu des rois

foibles, des rois captifs, des ministères despotiques, des régences orageuses, des grands dévorés d'ambition, des provinces soulevées, des guerres de religion, des guerres de politique ; mais pourquoi n'a-t-on rien vu de semblable à la révolution? C'est que si autrefois les passions étoient les mêmes, les opinions étoient plus saines ; c'est que les doctrines religieuses et morales étoient moins altérées, qu'elles conservoient plus d'empire sur l'esprit des peuples, et opposoient au torrent des passions débordées une digue plus forte. Si tous ces incrédules du dernier siècle, respectant la religion et la morale, s'étoient bornés à prêcher des réformes utiles, on auroit bien pu voir des commotions politiques ; mais elles n'auroient pas eu ce caractère infernal de destruction complète, universelle, propre à la révolution. A force de ne parler que de préjugés, de fanatisme, de superstition, de tyrannie, d'esclavage, de liberté ; à force de combattre ou de rendre ridicule dans la religion comme dans l'État, ce qu'on avoit coutume de respecter ; de remuer dans le cœur de la multitude tout ce qu'il y avoit de penchans funestes, il arriva qu'on vit tout s'altérer et se corrompre, et

l'ordre social se dissoudre dans les convulsions et les déchiremens de l'anarchie, tous les liens domestiques et civils se relâcher.

On a dit quelquefois que la révolution avoit dû s'opérer, parce que, par une suite du progrès des lumières, les idées ne furent plus d'accord avec les institutions, et que de là devoit résulter une lutte terrible. Mais ces lumières étoient-elles véritables en tout, et n'étoient-elles mêlées d'aucune erreur funeste? Mais le désordre étoit-il seulement dans les choses établies, ou n'étoit-il pas plus encore dans les idées nouvelles? Mais toutes les institutions de la patrie étoient-elles donc mauvaises, pour qu'il fallût les frapper toutes de la hache de la destruction, sans rien excepter? Que le temps, l'expérience, les écrits des hommes éclairés eussent indiqué des changemens à faire dans la jurisprudence civile ou criminelle, dans les rapports et les droits des divers ordres de l'État, dans les diverses branches de l'administration, je le veux; mais quoi donc! ni dans ces institutions religieuses qui ont civilisé l'Europe, ni dans ce régime politique qui avoit assuré à la monarchie quatorze cents ans d'existence, ni dans ces lois particulières, fruit de la haute

sagesse des plus doctes et des plus graves magistrats, ni dans ce système d'éducation qui avoit donné à la France, depuis trois siècles, tant de grands hommes; dans tout cela rien, absolument rien n'étoit digne d'être conservé? Loin de nous une telle extravagance : l'expérience a fait voir que la folie étoit de s'en être si étrangement écarté, et que la sagesse est de s'en rapprocher, autant que les circonstances et le bien public peuvent le permettre. Disons donc que le déréglement étoit principalement dans les esprits; or, il est impossible de ne pas en voir la cause principale dans les maximes si universellement répandues de ce qu'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle.

Et pourquoi voudroit-on aujourd'hui ne pas lui attribuer ce que ses partisans ont réclamé pour elle comme son plus beau titre de gloire? Oui, quand la révolution s'est opérée, les philosophes ne manquoient pas d'en faire honneur aux plus illustres de leurs devanciers; elle fut regardée par eux comme le triomphe de la philosophie, comme préparée en particulier par les écrits et les efforts de Voltaire. Voici ce que ses disciples et ses admirateurs écrivoient

quinze mois après que la révolution avoit commencé ses ravages : « Voltaire n'a point vu tout » ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous » voyons. Les observateurs éclairés, ceux qui » sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux » qui savent réfléchir, que le premier auteur de » cette grande révolution qui étonne l'Europe, » et répand de tout côté l'espérance chez les » peuples et l'inquiétude dans les cours, c'est » sans contredit Voltaire. C'est lui qui a fait » tomber la première et la plus formidable bar- » rière du despotisme, le pouvoir religieux et » sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des » prêtres, jamais on n'eût brisé celui des ty- » rans; l'un et l'autre pesoient ensemble sur » nos têtes, et se tenoient si étroitement que, » le premier une fois secoué, le second devoit » l'être bientôt après. L'esprit humain ne s'ar- » rête pas plus dans son indépendance que dans » sa servitude; et c'est Voltaire qui l'a affran- » chi en l'accoutumant à juger sous tous les » rapports ceux qui l'asservissoient. C'est lui » qui a rendu la raison populaire; et si le peu- » ple n'eût pas appris à penser, jamais il ne se » seroit servi de sa force. C'est la pensée des » sages qui prépare les révolutions politiques,

» mais c'est toujours le bras du peuple qui les » exécute (1). »

Ces paroles, Messieurs, n'ont pas besoin de commentaire. Disons donc que les circonstances particulières ont bien pu déterminer l'explosion, mais que la mine existoit déjà sous les fondemens du trône et de l'autel, et qu'elle étoit principalement l'ouvrage de la fausse philosophie du dernier siècle; et c'est là ce que je m'étois proposé d'établir.

Maintenant, Messieurs, sachons nous élever de ces causes secondes dont l'action se passe sur la terre, jusqu'à cette cause première qui les fait servir à ses desseins, jusqu'à cette Providence qui tient dans ses mains les rênes du monde, qui préside aux destinées humaines, abaisse ou élève à son gré, et sait quand il lui plaît punir les rois. La révolution est tout à la fois un châtiment et une leçon; un châtiment infligé à la révolte des esprits contre la religion et ses préceptes, une leçon donnée aux rois comme aux peuples, pour les tenir en garde contre les mauvaises doctrines. Les esprits

(1) Art. de La Harpe sur la *Vie de Voltaire*, par Condorcet; Mercure de France, 7 août 1790.

avoient tellement l'habitude d'appeler bien ce qui est mal, qu'en voulant les détromper on ne faisoit que les irriter : c'étoient des frénétiques toujours prêts à repousser la main secourable qui eût voulu présenter le remède. Pour les désabuser il falloit une expérience frappante ; le ciel a permis que la fausse sagesse régnât pendant quelque temps, et voyez comme elle a été confondue par elle-même.

Dédaignant, par un orgueil insensé, les lumières de l'expérience, l'autorité des siècles et des sages, on disoit que les institutions de la patrie étoient l'ouvrage des préjugés et de l'ignorance de nos pères ; hé bien, ces institutions furent détruites, et avec elles disparut tout ce qui assure le repos et la prospérité d'une nation.

Exagérant les avantages, d'ailleurs réels, des sciences, des lettres et des arts, on sembloit les regarder comme le plus puissant moyen de civiliser les peuples, de les rendre bons et heureux ; hé bien, jamais la littérature et les sciences n'avoient été plus communes, plus usuelles que sur la fin du dernier siècle ; et il se trouve que l'époque de leur plus grand éclat, et en quelque sorte de leur popularité,

a concouru avec l'époque d'une des plus grandes calamités qui aient affligé la terre.

Célébrant sans cesse les droits de l'homme et du citoyen, on disoit que dans l'ordre social le peuple étoit tout, ce peuple dont la presque totalité forme une masse aveugle, ignorante, incapable d'avoir une opinion éclairée sur les matières politiques ; hé bien, le ciel a permis que cette théorie flatteuse pour la multitude fût mise en œuvre, et la France ne fait que se rouler dans le chaos d'une démocratie extravagante et cruelle.

Ennemis de la religion, mais adorateurs de la raison, les philosophes disoient que celle-ci devoit seule avoir les hommages de l'homme éclairé ; la raison, en effet, eut des temples comme les divinités du paganisme, et l'on peut bien dire qu'elle eut aussi, comme elles, pour prêtresses des courtisanes, et pour offrande du sang humain.

Enfin, insultant aux doctrines religieuses, et méconnoissant leur nécessité, on a voulu bâtir sans elles, et l'édifice s'est écroulé ; on a voulu sans la religion fonder la liberté, et l'on a vu que, sans la religion sincèrement honorée comme le frein nécessaire des passions humai-

nes, on n'avoit jamais que la licence ou la tyrannie.

Ainsi le ciel nous a éclairés en nous punissant; du milieu des ténèbres de la révolution est sortie la lumière de la vérité; ainsi la terre est instruite, et la Providence est vengée.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SON COURS ET DANS SES RAVAGES.

DÉJA, Messieurs, dans un premier discours, nous avons recherché par quelles causes avoit été préparée et produite enfin cette révolution qui a bouleversé la France, porté chez les nations voisines l'épouvante et l'agitation, renversé ou ébranlé tous les trônes, et menacé d'une destruction totale en Europe le christianisme comme la civilisation; et sans dissimuler les causes accessoires, nous avons prouvé que la cause efficace, prédominante de cet épouvantable phénomène, tel qu'il s'est opéré, celle qui donna à toutes les autres une activité si dévorante, il falloit la placer dans les doctrines impies et séditieuses professées pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle par un grand nombre d'écrivains, répandues dans les classes éclairées de la société, et enfin devenues en quelque sorte populaires; tout cela, vous le savez, nous l'avons appuyé, non sur de va-

gues, sur d'insignifiantes déclamations, mais sur des faits positifs, et des témoignages irrécusables.

Quel fruit, en effet, pouvoit-on attendre de ces doctrines perverses? En soulevant l'homme contre Dieu, elles le disposoient à se révolter contre l'autorité publique; en brisant le frein religieux, elles l'abandonnoient comme sans défense à l'empire de ses passions; elles relâchoient les liens domestiques, faisoient trouver plus pesant et plus dur le joug des lois et des institutions sociales, énervoient les règles des mœurs, et mettoient ainsi l'anarchie dans le cœur de l'homme, dans la famille, dans la société.

Chose étrange, Messieurs! sur la fin du dernier siècle on déclamoit avec violence contre le fanatisme, et déjà tous les cœurs étoient glacés par l'indifférence pour la religion; c'étoit crier à l'incendie au milieu d'un déluge d'eau. S'il existoit alors un fanatisme, c'étoit bien celui de l'impiété rugissant contre l'autel et ses ministres, en attendant qu'elle pût les anéantir. On déclamoit contre la superstition, et jamais la religion n'avoit été plus dégagée de tout alliage étranger, et l'on ne s'apercevoit que trop

combien dans les familles, même chrétiennes, avoient disparu les signes, les usages, les pratiques de la piété. On déclamoit contre le despotisme, et l'on vivoit sous le prince le plus véritablement paternel qu'ait eu la France ; et il est bien reconnu qu'en général, partout des lois protectrices garantissoient le citoyen contre l'oppression et l'injustice. On appeloit à grands cris la liberté, on en faisoit retentir le nom à l'oreille du peuple ; et une fois qu'il l'a seulement entendu, dit Bossuet, il suit en aveugle. Ainsi les idées étoient dénaturées, les esprits déréglés, toutes les classes de Français tourmentées de je ne sais quelle fureur de détruire et d'innover ; tous les cœurs étoient enivrés de la coupe de l'assoupissement et du délire ; et la révolution déjà commencée dans les opinions n'attendoit, pour se réaliser, qu'une occasion favorable.

Surtout aux approches de la première de nos assemblées politiques, ce fut un débordement effroyable de systèmes, de plans de réforme, d'écrits impies, anarchiques, faits pour exalter les esprits, pour soulever le peuple, et le porter à tous les excès. Si, à cette époque, la France eût été gouvernée par un prince, qui,

à la tête de Charles-le-Sage, eût joint le bras du grand Henri, j'ignore ce qui seroit arrivé. Mais le ciel en avoit disposé autrement; le meilleur comme le plus confiant de tous les rois s'entoure de ses sujets comme un père de ses enfans, et à peine le conseil de la nation est assemblé, que la révolution commence. Aujourd'hui je me propose de la suivre dans sa marche et ses développemens, depuis son origine jusqu'à l'époque du consulat, ce qui comprend un espace de temps d'environ dix années. Bien que, durant ces années, les coups portés à la monarchie aient été constamment mêlés à ceux qui furent portés à la religion, et qu'il soit impossible de les séparer entièrement, toutefois, pour mettre plus de méthode dans ce discours, je vais, dans la première partie, considérer plus particulièrement la révolution par rapport à l'ordre civil et politique, et dans la seconde partie l'envisager spécialement par rapport à l'ordre moral et religieux. Tel est le plan et le partage de ce discours sur la révolution considérée dans son cours et dans ses ravages.

En venant retracer ici le tableau de nos égaremens et de nos malheurs, qui ont rem-

pli le cours de la révolution française, ne pensez pas, Messieurs, que nous réveillions imprudemment ce qui est assoupi, que nous nous permettions des personnalités d'autant plus offensantes qu'elles seroient plus déplacées dans la bouche d'un ministre de l'Evangile. Nous ne mettrons pas dans nos discours une amertume qui n'est pas dans notre cœur. Loin de nous le coupable dessein de fomenter des haines et des ressentimens; les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la charité comme de la science; et ce n'est pas de la chaire d'un ministère de paix, que descendront des paroles de discorde et de vengeance.

C'est à l'histoire qu'il appartient de nommer les personnages, de les peindre avec le crayon inflexible de la vérité, de les traduire devant le tribunal de l'avenir pour leur gloire ou leur confusion, lui recommandant les uns pour leur courage et leurs vertus, lui dévouant les autres pour leurs forfaits ou leur indigne lâcheté; tels sont ses droits, tels sont ses devoirs pour l'instruction de tous les âges. Nous ne faisons pas l'office d'historien, mais d'un moraliste religieux qui réfléchit sur le passé pour en tirer des leçons utiles, et admirer en tout

les desseins de cette Providence sévère, mais paternelle, qui nous a sauvés après nous avoir punis. Nous bornant dans ce discours à des généralités, nous accuserons bien plus les doctrines que les hommes, ne désignant, ne caractérisant aucun des auteurs de ces événemens malheureux que nous allons rappeler. Et qui donc pourroit blâmer un tel dessein? Sans doute, nous n'aurons pas la prétention de donner des leçons de politique, et de convertir la chaire chrétienne en une tribune aux harangues; mais il est bien permis d'imiter ici ceux qui sont nos modèles en tout. Combien de fois n'est-il pas arrivé à Bossuet et à Massillon, dans leurs discours, de déplorer les maux que font à la société les passions humaines, de remonter aux causes de ces dissensions funestes qui renversent les États, de combattre les maximes subversives de l'ordre public, et de rappeler celles qui en sont le fondement? Notre devoir, c'est de respecter l'ordre établi, et d'en donner l'exemple par notre conduite comme par nos discours. Et ici, nous prétendons bien ne le céder à personne; s'il est une réserve commandée, il est une liberté légitime. Aurions-nous l'orgueilleuse foiblesse

de ne vouloir jamais envisager le tableau de nos erreurs et de nos fautes? L'aveu que nous ferons de nos égaremens est le premier de nos titres à l'indulgence, le seul même qui, en indiquant le repentir, puisse nous faire trouver grâce devant Dieu et devant les hommes.

Quand on veut rappeler les grands événemens dont la France a été le théâtre, l'esprit se porte d'abord sur cette première assemblée politique, qui, convoquée par le monarque sous un nom antique et consacré dans nos annales, oublia bientôt son origine et sa destination, se désigna elle-même par une dénomination nouvelle : usurpation qui en présageoit tant d'autres si funestes à la monarchie. Que de lumières, toutefois, que de talens, même que de vertus réunies dans cette assemblée! Devoit-on penser qu'il se formeroit dans son sein des orages terribles, qui, après avoir grondé long-temps sur le trône et l'autel, finiroient par les écraser? Comment se peut-il que tant de maux soient sortis de la même source d'où pouvoient sortir tant de biens? Pourquoi tant de folles pensées avec tant de lumières, tant de désordres avec tant de vertus? C'est, Mes-

sieurs, que l'esprit de sagesse ne présidoit pas aux délibérations de cette trop célèbre assemblée; c'est que beaucoup de ses membres étoient imbus des nouvelles doctrines. Pénétrés des maximes irréligieuses et hardies des écrivains les plus vantés de leur siècle, possédés du démon des innovations, ils vouloient réaliser toutes les fausses théories dont ils étoient remplis, et ils ne craignoient pas d'essayer de refondre la France entière, et de tenter sur elle une expérience morale et politique, au risque de l'ébranler jusque dans ses fondemens.

Après avoir prêté si long-temps une oreille patiente à toutes ces doctrines du mensonge, voudrions-nous aujourd'hui nous montrer impatiens des instructions même modérées de la vérité, et refuser, par un lâche orgueil, de fixer un moment le tableau de nos fautes et de nos erreurs?

Messieurs, quand on ne consulte que le bon sens, on est bien tenté de croire qu'une nation qui a duré quatorze siècles avec autant de gloire et de prospérité qu'aucune autre, et qui même a vu briller pour elle un des plus beaux siècles, pour ne pas dire le plus beau

siècle dont puisse s'honorer l'esprit humain, n'avoit pas entièrement manqué d'un régime politique. Il est aussi naturel de penser que le tempérament des peuples se forme plutôt qu'il ne se donne, qu'il est moins l'ouvrage des hommes que du temps, que pour qu'un gouvernement soit cher à une nation et puisse être durable, il faut qu'il ait ses racines dans les mœurs, dans les habitudes, dans les traditions, dans les croyances religieuses; hé bien, toutes ces pensées sont rejetées comme vulgaires. Non-seulement on projette quelques-uns de ces changemens que la marche des temps et des idées semble rendre inévitables; mais on veut briser, en quelque sorte, avec violence, la chaîne des âges et des générations, et détacher entièrement le présent du passé. Elevant un mur d'airain entre les enfans et leurs pères, on ose dire et écrire sans détour, qu'il faut changer les lois, changer les mœurs, changer les hommes, changer les choses, changer les mots, tout détruire, oui, tout détruire, parce que tout étoit à recréer. Qu'attendre, Messieurs, d'une réunion d'hommes emportés par cet aveugle esprit de destruction universelle? Rien autre chose que le chaos : aussi

cette assemblée régénératrice enfanta-t-elle une constitution sauvage, qui ne pouvoit défendre ni le trône contre les caprices du peuple, ni le peuple de ses propres fureurs; qui, en établissant un roi sans autorité, devoit aboutir à un peuple sans frein, et nous apprendre, par une fatale expérience, que là où tout le monde est maître, tout le monde est esclave.

Je suis loin de vouloir accuser les intentions de tous ceux qui s'égarèrent dans de fausses routes; c'est ici surtout qu'il est permis, sinon d'excuser, du moins de pallier bien des écarts par je ne sais quel entrainement de circonstances. Dans les grandes assemblées, toutes les passions fermentent à la fois et se communiquent des uns aux autres avec la rapidité de l'éclair. Que ne peut pas l'éloquence sur des auditeurs passionnés, la crainte ou l'exemple sur les ames foibles ou timides, l'amour de la célébrité sur les talens ambitieux, l'apparence d'un bien qu'on désire et qu'on espère sur les ames droites? Au lieu de censurer avec amertume, remercions le ciel de nous avoir éloignés des écueils contre lesquels tant d'autres ont fait naufrage; combien sont sortis

coupables de cette assemblée, et qui certainement y étoient entrés innocens de tout dessein funeste! Qu'elle est belle cette parole d'un écrivain sacré : Que celui qui est debout n'insulte pas celui qui est tombé ; qu'il craigne de tomber à son tour! Mais oubliant les personnes pour ne voir que les choses, j'avoue que je ne puis partager l'admiration de ceux qui regardent l'époque de cette première assemblée comme très-glorieuse pour la nation. En effet, ce ne fut pas alors seulement la lutte de la force contre la foiblesse, mais quelque chose de plus hideux encore, le combat raisonné des systèmes contre l'expérience, des paradoxes contre les principes, de toutes les erreurs contre toutes les vérités. Je sais bien qu'on vit une minorité assez nombreuse lutter avec courage contre le torrent des mauvaises doctrines, et se dévouer noblement à la défense de la religion et de la monarchie, deux choses qui doivent être inséparables dans tout cœur français. Mais, lorsque, dans une assemblée, aux efforts héroïques du génie et de la vertu, viennent se mêler les folles opinions du plus grand nombre, et qu'on voit prévaloir des systèmes désastreux ; alors, s'il faut admirer, on

doit frémir encore davantage ; et si l'on doit trouver beau cet ensemble de choses, cela sera beau si l'on veut, mais autant que peut l'être un vaste incendie.

Cette première assemblée se retire, avec la honte d'avoir préparé tous les maux de la patrie. On va s'apercevoir de plus en plus que la royauté n'est qu'un fantôme, qu'il n'y a plus rien de sacré, que tout sentiment de justice et d'humanité est éteint dans les ames, et qu'à force de proclamer tous les droits, on avoit oublié tous les devoirs ; et depuis le commencement de la seconde de nos assemblées politiques jusqu'à l'époque du consulat, je ne vois la France qu'à travers les tempêtes de la démocratie la plus orageuse et la plus sanglante.

Les calamités de huit siècles furent donc accumulées sur la patrie dans l'espace de huit années. Durant ces jours que je rappelle, si, au dedans, des guerriers combattant sous la bannière de la croix et des lis n'avoient retracé l'antique vaillance des Tancrède et des Godefroi ; si l'éclat de nos victoires et de nos conquêtes au dehors, n'étoit venu se mêler aux ténèbres de cette longue et profonde nuit,

je ne sais ce qui seroit resté de l'honneur du nom français. On vit ce que peut, pour le malheur d'un empire, l'irréligion armée de toute la fureur des passions qu'elle a déchaînées; et c'est alors que s'accomplit cette parole du Sage : Lorsque les impies et les méchans règneront, le peuple sera dans les gémissemens et les larmes; *cùm impii sumpserint principatum, gemet populus* (1).

Je ne crois pas devoir retracer en détail cette longue suite de scènes de délire et de fureur, dégoûtantes par une triste et lugubre uniformité; mais pour satisfaire mon cœur et le vôtre, ne faut-il pas que je m'arrête quelques instans sur ce qu'il y a de plus horrible et de plus douloureux dans l'histoire de nos malheurs, sur le sort de ces royales victimes, immolées par la tyrannie populaire, sur cet incroyable forfait qu'on voudroit oublier, et auquel on est malgré soi ramené sans cesse? Ah! que ne pouvons-nous déchirer dans nos annales les pages sanglantes qui en perpétueront le souvenir, et en dérober ainsi la connoissance aux âges futurs! mais non, nous

(1) Prov. xxix, 2.

sommes condamnés à en porter éternellement la honte dans la postérité. Que dirai-je ici, Messieurs? je voudrois éviter le langage d'un panégyriste outré, et bien davantage encore l'amertume d'un censeur. Est-ce donc à moi, dans cette chaire, qu'il appartiendroit de juger impolitique la conduite du meilleur comme du plus infortuné des monarques? Je n'ignore pas ce que se permettent de faire observer quelquefois ceux même qui font profession d'honorer sa mémoire avec une tendre et religieuse vénération. On remarque que le prince n'est armé du glaive que pour rassurer les bons et faire trembler les méchans; que son premier devoir est de défendre les droits de son trône, qu'il le doit à la religion comme à l'honneur, moins encore pour sa sûreté personnelle que pour le bien de son peuple; que la bonté a ses abus, et qu'elle cesse de l'être quand elle épargne les perturbateurs audacieux du repos public. On aime à rappeler saint Louis, ce héros chrétien, qui, aussi terrible à la tête de ses armées qu'il était humble au pied des autels, sut bien comprimer ses sujets rebelles par la force des armes. On se plaît à citer ce Charles I^er^, qui ne succomba qu'après avoir

défendu par l'épée la couronne qu'il tenoit de ses ancêtres, et qui, forcé de comparoître devant un tribunal de sang, refusa de le reconnoître, et lui dit avec une fierté royale : Ma mauvaise fortune ne m'a pas fait oublier mon rang et ma dignité ; je suis votre roi, et vous n'avez pas de pouvoir sur moi. Vous le voyez, Messieurs, je ne dissimule rien ; je répète le langage que l'on entend tenir quelquefois, et je ne sais quel sera celui de l'inexorable postérité. Mais laissons ici toutes ces froides discussions, pour ne voir, pour n'admirer que les vertus d'une ame supérieure. Louis aime les Français, comme une mère abusée par son amour aime son fils unique ; il défend qu'on verse pour sa cause une goutte du sang de son peuple, et se dévouant lui-même, il aime mieux qu'on verse le sien que celui de ses sujets. O ciel ! quelle abnégation d'un genre tout nouveau ! Il y a dans cet excès de tendresse pour un peuple qui n'en est pas digne, je ne sais quoi de si pur, de si désintéressé, de tellement au-dessus de l'homme, qu'on en est ému au fond des entrailles, et que le cœur profondément attendri ne permet plus à la raison d'improuver dans le

discours ce que d'ailleurs en secret elle désavoue.

Venez, Messieurs, venez contempler Louis au milieu des dangers, et dites-moi si vous avez connu quelque chose de plus grand et de plus sublime. Oui, qu'une populace féroce, armée de tous les instrumens de mort, poussant des hurlemens et des cris sanguinaires, pénètre jusque dans l'intérieur de son palais; ne pensez pas que la crainte arrive jusqu'à lui. Louis va montrer le genre de courage le plus difficile, le plus rare de tous, celui du calme et d'une dignité sans affectation; il fera voir qu'il y a réellement loin du fer des assassins à son ame royale; seul il se présente à leur rage impie, et la sérénité de son front n'est qu'une foible image de celle qu'il éprouve au dedans.

Aurai-je maintenant le courage de vous faire pénétrer avec moi dans cette fatale tour où sont renfermées les augustes victimes? Là se trouvent associées toutes les misères et toutes les grandeurs, toutes les douleurs et toutes les vertus, ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, et ce que la perversité humaine a de plus hideux et de plus féroce. Voyez dans votre roi une douleur profonde qui ne s'abaisse pas, et qui

inspire la vénération et l'amour; dans votre reine, ce mélange d'affliction et de majesté qui commande le respect; dans une auguste princesse, sa résignation céleste et son dévouement héroïque; dans la jeune fille des rois, le sentiment tendre et douloureux des infortunes de ses parens comme des siennes; dans un royal enfant, les grâces, la candeur, l'innocence. Eloignez-vous de ce lieu de douleur, triste et aride philosophie! que pouvez-vous pour le malheur avec vos paroles sans espérance? Accourez, religion sainte; vous seule pouvez égaler les consolations aux douleurs, vos espérances sont pleines d'immortalité. Que j'aime à recueillir de la bouche du plus malheureux des rois les paroles qu'il adresse au vieillard magnanime qui s'est dévoué à sa défense! « Croyez-moi, lui disoit Louis, croyez-moi, si vous aviez eu à souffrir ce que j'ai souffert, et que vous fussiez, comme moi, à la veille de paroître devant Dieu, vous vous sauriez bon gré de n'avoir jamais eu d'autre philosophie que celle qui fait en ce moment mon unique soutien et ma consolation. »

Combien n'étoit-il pas affreux pour tous les vrais Français d'être obligés de trembler pour

les jours du meilleur des rois! Eh quoi donc! tant de vertus, tant de bonté, tant de courage, ne fléchiront pas le cœur de ses bourreaux, et cette capitale ne s'armera pas tout entière pour le défendre! et le ciel ne fera pas un miracle pour sauver l'innocence! Inutiles, impuissans désirs! La France est coupable, elle a comblé la mesure de ses iniquités; il faut qu'elle soit plongée dans un abime d'humiliation et d'opprobre. Messieurs, ce n'est ni vous ni moi qui avons versé le sang du juste; mais vous et moi et tous ceux qui vivoient à cette époque, mais toutes les classes de Français, ou par une impiété déclarée, ou par une insouciance sacrilége, nous outragions le ciel et nous provoquions sa vengeance : abandonnant ses lois, nous courions sous les étendards de l'irréligion : Dieu nous a livrés à son empire, et pour punir notre orgueil, il a permis qu'un opprobre ineffaçable fût imprimé au nom français.

Nous touchons au dénouement de cette épouvantable catastrophe. Louis est prêt à tout, et son ame est élevée si haut, que rien de ce qui se passe sur la terre n'est capable de le troubler. Vient-on lui annoncer sa dernière destinée; écoutez ce que rapporte un témoin ocu-

laire, connu d'ailleurs par l'atrocité de ses actions comme par celle de ses écrits (1); je n'y changerai rien : « La noblesse et la dignité qui régnoient dans son maintien et dans ses paroles m'arrachèrent des pleurs de rage. »

L'heure dernière est donc arrivée. Quel cœur français se sentiroit la force de contempler dans le char funèbre la royale victime, tout admirable qu'elle est par la simplicité de sa résignation sublime? Surtout qui ne tremble de la suivre jusque sur les lieux où se consomme le plus noir des forfaits qui ait été commis sur la terre, depuis le déicide consommé sur le Calvaire? Je ne veux point ici déchirer vos ames par des images sanglantes; je ne veux entendre que la parole inspirée du ministre du Dieu vivant : Fils de saint Louis, montez au ciel. Oui, c'est dans les cieux que je vois mon roi, à côté du plus saint de ses prédécesseurs, aujourd'hui ange tutélaire de la France, après avoir été victime de son amour pour elle. Il aime encore cette France qu'il a tant aimée sur la terre; il offre son sang au Dieu des miséri-

(1) Hébert, substitut du procureur de la commune, auteur du Journal intitulé : *le Père Duchesne*.

cordes, pour le peuple même qui a eu le malheur de le répandre. O! si du haut des cieux il abaisse ses regards sur cette assemblée, il n'y voit que des cœurs français. Messieurs, au nom de la religion et de la patrie, vengeons le trépas de Louis, mais sachons le venger d'une manière digne de lui; prenons en main le testament ineffable où son ame respire encore tout entière, et, pleins des sentimens qui l'ont dicté, allons sur le tombeau du roi-martyr déposer toute pensée de haine et de vengeance, abjurer toutes ces doctrines impies qui ont fait nos malheurs, promettre une fidélité nouvelle au sang de nos rois, et nous engager à confondre à jamais dans nos cœurs la religion, le prince et la patrie.

Je passe à la seconde partie de ce discours, dans laquelle je me propose d'envisager plus particulièrement la révolution française sous le rapport de l'ordre moral et religieux.

Il y a dans la révolution française un caractère satanique qui la distingue de tout ce qu'on a vu, et peut-être de tout ce qu'on verra, a dit l'auteur des *Considérations sur la France*. En effet, les spoliations, l'exil, les prisons, la

mort, la calomnie, les outrages, les vexations de tous les genres, voilà bien ce que présente l'histoire de toutes les persécutions; mais la spoliation violente et simultanée de toutes les églises d'un vaste empire, l'athéisme professé et applaudi au milieu des représentans d'un grand peuple, la profanation légale des objets les plus sacrés du culte public, l'apostasie solennelle d'un grand nombre de prêtres, tous les temples chrétiens fermés sans exception, ou ne s'ouvrant que pour des scènes de dissolution et d'impiété, l'inauguration de la déesse Raison, la liberté adorée sous la forme d'une courtisane vivante, l'incontinence publique encouragée par une loi expresse, cette foule d'excès inouis dans lesquels les provinces tâchent de surpasser la capitale : tout cela sort du cercle ordinaire des excès humains, et semble appartenir à un autre monde; tout cela imprime à la révolution française un cachet de haine incomparable contre le christianisme. Suivons-en la marche et les effets, et nous aurons lieu d'admirer comment le ciel a fait servir au triomphe de la religion ce qui devoit, ce semble, la détruire.

Les ennemis de la religion ont conçu le fu-

neste dessein de diviser ses ministres pour les affoiblir et les rendre odieux ou ridicules ; et quel spectacle tout à la fois risible et barbare vont donner ici des hommes qu'on pourroit sans injustice soupçonner de ne rien croire, et de se faire un jeu de toute religion ! Tout à coup je les vois animés d'un beau zèle pour la réforme de l'Eglise chrétienne ; ils en déplorent les scandales ; il donnent des regrets à l'ancienne discipline ; ils veulent tout ramener aux formes primitives, et faire revivre les beaux jours du christianisme naissant : hélas ! et ils devoient en rappeler, en surpasser même les persécutions cruelles. Voilà donc que des impies ou des réformateurs incrédules, guidés par l'ignorance ou par leur audace, font retentir la tribune des discussions théologiques, appellent à leur secours les divines Ecritures et les conciles, dénaturent les faits comme les principes, rédigent enfin et font adopter un code de lois nouvelles qui bouleverse l'Eglise Gallicane tout entière, sous prétexte de la régénérer. Que devoit-il arriver ? Précisément ce qu'on avoit prévu et ce qu'on désiroit ; c'est que ce code ecclésiastique seroit un brandon de discorde jeté parmi les ministres des autels ;

que les divisions éclatant de toutes parts avec scandale, affoibliroient dans les cœurs le respect pour le sacerdoce; c'est que ceux qui se montreroient dociles seroient célébrés comme les amis de la paix et de la patrie, tandis que ceux qui auroient le courage de résister aux innovations seroient persécutés comme des rebelles, comme des perturbateurs, et fourniroient ainsi à la fausse philosophie le prétexte de les persécuter pour leur religion, sans paroître persécutrice. En vain elle avoit proclamé la tolérance et la liberté de conscience : ce n'étoit là pour elle que le signal de la guerre contre tout ce qui ne plioit pas devant de folles opinions.

Quand nous lisions dans l'histoire les cruautés exercées contre les chrétiens des premiers siècles, nous étions peut-être tentés de ne pas y croire, ou du moins de les regarder comme de pieuses exagérations, imaginées pour faire ressortir davantage le courage des martyrs. Surtout aurions-nous pensé qu'on verroit se renouveler ces scènes d'horreur et de carnage, dans un siècle qui se croyoit éminemment celui de la tolérance et de l'humanité? Hé bien, l'expérience est venue nous désabuser; elle nous

a fait voir que, dans tous les temps, les entrailles de l'impie sont cruelles, comme parle le Sage; que l'humanité est dans sa bouche, et la haine implacable dans son cœur; que la civilisation, que les sciences et les lettres, que la politesse, que toutes ces choses, dont on avoit tant vanté le pouvoir, sont loin de suffire pour contenir la férocité des passions abandonnées à elles-mêmes. Oui, au dix-huitième siècle, au sein de la nation la plus éclairée et surtout la plus polie de la terre, on verra tout ce que peut la haine du christianisme; mais en même temps on verra tout ce que peut la religion dans les cœurs qu'elle anime. Oui, que la persécution fasse retentir ses cris de fureur, qu'elle aiguise ses glaives, qu'elle dresse ses échafauds, partout on verra briller un courage plus fort que la mort; des milliers de prêtres, de simples fidèles, de villageois timides, sauront mourir plutôt que de trahir leur conscience. Sans parler de la capitale, quelle est, dans nos provinces, la ville considérable où n'ait pas coulé le sang chrétien? Quelle est la prison où n'aient pas gémi des victimes dont tout le crime étoit leur croyance? Non, le sang chrétien n'est pas épuisé; la vigueur primitive n'est pas dé-

truite, et l'Eglise Gallicane a pu encore, dans sa vieillesse, enfanter des héros. Si tous les ministres de la religion étoient restés sur le sol de la France, cette conduite n'eût fait que rendre plus grand le nombre des victimes; et l'Eglise Gallicane, dont l'indigence ne se fait que trop sentir et doit causer de si vives alarmes pour l'avenir, se trouveroit dans une situation bien plus déplorable encore. La Providence permet donc qu'un grand nombre de pontifes, de pasteurs, de prêtres, soient transplantés sur une terre étrangère, et se réservent pour des jours plus heureux. Beaucoup même sont dispersés au milieu des nations séparées de la communion de l'Eglise Romaine. Heureuse dispersion qui servira à détruire bien des préjugés, à rapprocher les esprits et les cœurs de cette Eglise principale qui étoit, il y a quelques siècles, leur mère comme elle est la nôtre! Partez, illustres proscrits; allez en particulier vers cette île hospitalière à laquelle la Providence, dans ses impénétrables et miséricordieuses pensées, avoit réservé la faveur de garder, comme un dépôt sacré, cette famille auguste qui, dans nos malheurs, faisoit notre espérance comme elle fait aujourd'hui

notre bonheur; forcez ses habitans à rendre hommage à la pureté de votre conduite; et montrez-leur que ni le besoin ni la jeunesse, que rien n'est capable de vous faire oublier la sainteté de votre caractère. Je ne souhaiterai pas ici des bénédictions purement temporelles à une nation déjà si formidable par ses richesses, par ses vaisseaux, par l'étendue de sa domination; je voudrois pour elle quelque chose de plus durable que ce que le temps emporte : je voudrois qu'en échange de ses généreux soins envers le sang de nos rois et envers les ministres de nos autels, le ciel lui rendît cette religion antique que nous avons conservée telle qu'elle étoit chez ses aïeux; que la France et la Grande-Bretagne fussent unies par la même foi, et ne formassent ainsi, aux yeux de la religion, qu'un seul troupeau sous un même pasteur.

Mais revenons à notre patrie. Que ne va pas inventer encore la fureur de détruire le christianisme? Voici une chose unique dans les annales des nations chrétiennes. L'ordre est donné de fermer tous les temples, sans exception, d'un bout de la France à l'autre; et cet ordre s'exécute; et tout à coup plus de vingt

millions de Français sont privés du droit de rendre à Dieu leurs hommages et leurs adorations à la manière de leurs pères; non-seulement on voudroit bannir la religion du cœur, on voudroit, s'il étoit possible, la chasser de la mémoire. Des signes chers aux chrétiens, ces croix dont la vue est comme un abrégé de la religion tout entière, étoient plantées sur des routes, sur des places publiques, au milieu des bourgs et des villages; elles sont abattues. Il étoit, dans la semaine, un jour dont le nom seul annonçoit qu'il étoit destiné au culte de la Divinité; ce jour est aboli. Un calendrier religieux rappeloit des jours sacrés et de saints personnages révérés par leurs vertus et leurs bienfaits; de nouvelles divisions du temps, de nouvelles dénominations des jours sont introduites, et au lieu du patron qu'ont invoqué ses pères, et dont il a déjà vu briser l'image, le villageois ne trouve plus qu'une fleur de sa prairie, ou une plante qui croît dans la forêt.

Cependant les réformateurs sentent le besoin de remplacer les fêtes du christianisme pour le peuple qui les regrette, et ils leur substituent je ne sais quelles fêtes nationales, à la

tête desquelles ils mettent celle de l'Etre suprême. Mais c'est bien ici que se montre le vide de leur fausse sagesse ; ces hommes si puissans pour détruire sont nuls pour édifier. Leurs fêtes ont je ne sais quoi de triste et de fatigant ; la force et la crainte peuvent bien leur faire quelques sectateurs, mais en général le peuple repousse avec dégoût les apôtres du nouveau culte. Ils s'étonnent de la durée des fêtes chrétiennes depuis tant de siècles ; et ils se demandent à eux-mêmes comment des hommes qui ont pu renverser le trône et vaincre l'Europe, ne réussiroient pas à conserver, par des solennités nationales, le souvenir des grands événemens qui devoient immortaliser la révolution. Aveugles, qui ne voyoient pas qu'ils étoient sans mission et sans autorité pour établir un culte, et que par là même qu'ils ne le présentoient pas comme l'ouvrage de Dieu, ils le frappoient eux-mêmes de nullité! Rien n'est que par celui qui est. Dieu seul possède l'être, la vie et la fécondité, et c'est dans lui qu'il faut puiser le principe et la durée de toute institution. L'homme le plus foible fait, par ce secours divin, des choses prodigieuses ; il établira une fête qui durera

dix siècles, et les puissances de la terre auront beau prodiguer l'or et le secours des arts, s'ils se séparent de Dieu, ils ne produiront rien de semblable. Voyez toutes les législations de l'univers; en est-il une seule qui ne repose sur une base religieuse? L'homme n'a en partage que le néant, et quand il agit seul, il en imprime le cachet à ses ouvrages. Que sont devenues ces fêtes décadaires, ce culte patriotique, ces hymnes de la théophilantropie, toujours insipides et bientôt un objet de risée? Le ridicule acheva ce que l'ennui avoit commencé, et tout cela est tombé dans un éternel oubli.

Mais il restoit à porter à la religion un coup plus sensible et plus redoutable; il s'agissoit de l'attaquer dans son chef, et de dépouiller le souverain Pontife de sa double puissance. Ce projet conçu par les philosophes du dernier siècle va donc s'exécuter. Un auguste vieillard étoit alors assis sur la chaire de saint Pierre, vénérable non-seulement par ses cheveux blancs et par la majesté répandue sur toute sa personne, mais par les lumières de son esprit, la sagesse de son gouvernement, et la pureté de ses vertus. La victoire conduit les armées

françaises dans la capitale du monde chrétien, la république romaine est proclamée, et l'on annonce au Pontife qu'il a cessé de régner.

A la nouvelle de la chute du trône pontifical, quelle joie, il nous en souvient encore, parmi les ennemis de la religion! que de violentes déclamations contre le saint-siége et ceux qui l'avoient occupé! Comme l'on se réjouissoit hautement de ce que le sceptre de la superstition, disoit-on, étoit enfin brisé pour toujours; et comme les hommes alors puissans, prenant leur impiété pour de la philosophie, félicitèrent pompeusement le genre humain d'être enfin délivré du despotisme sacerdotal!

La fausse philosophie auroit cru qu'il manquoit quelque chose à son triomphe, si elle n'avoit pas traîné un pape à son char. C'est en France qu'elle fait conduire son auguste captif. Bientôt le Pontife rassasié de jours, comme parlent les livres saints, accablé de fatigues comme d'infirmités, arrive à son heure dernière. Je crois voir en lui une victime qui s'immole pour le salut de tous; je me le représente sur son lit de mort, levant vers les

cieux ses mains défaillantes, et les laissant tomber ensuite sur la France pour bénir le pays même qui le persécute. Il expire, et sa mort semble être le dernier acte expiatoire qu'attendoit la justice divine pour se laisser fléchir, et pour faire lever sur la France des jours moins orageux.

Mais comment sera rétabli le saint-siége? tant que les Français seront les maîtres de l'Italie, que d'obstacles pour l'élection du successeur de Pie VI! Messieurs, la Providence a des secrets cachés aux hommes, de ces coups imprévus par lesquels elle se manifeste subitement, et déconcerte toutes les pensées humaines. Ici qu'arrive-t-il? Un jeune capitaine s'étoit illustré aux yeux de l'Europe entière par la conquête de l'Italie; ce qu'il avoit su conquérir, il auroit bien pu savoir le conserver : et voilà qu'il conçoit, qu'il exécute le projet d'aller porter en Orient la gloire du nom français. Mais en même temps voilà que le ciel appelle du fond du Nord un guerrier indomptable, qui va sans le savoir être l'instrument des desseins du Très-Haut. Il aborde en Italie, il marche de victoire en victoire. Tout cède aux efforts de son bras, l'Italie est déli-

vrée, et le sacré collége, au milieu du calme le plus profond, porte sur la chaire de saint Pierre le saint Pontife qui l'occupe encore ; et c'est ainsi que l'Eglise Romaine triomphe par les mains mêmes des peuples qui ne sont pas ses enfans, et qui, après avoir rempli cette mission divine, disparoissent sans laisser de traces de leur passage.

Autrefois, Messieurs, au temps des Césars persécuteurs, le ciel accordoit de temps en temps à l'Eglise chrétienne quelques intervalles de paix ; c'étoit comme des trèves durant lesquelles elle reposoit de ses longs combats, et sembloit réparer ses forces épuisées. Il en fut de même pour la France et pour le saint-siége à l'époque que je rappelle ici ; le ciel a résolu d'apaiser pour quelque temps les fureurs de la persécution. A la fin du dix-huitième siècle, la révolution perd son caractère de démocratie turbulente et cruelle ; nous touchons à l'époque du consulat ; et avec le consulat commence un nouvel ordre de choses qui fera la matière d'un autre discours.

Maintenant, Messieurs, revenons pendant quelques momens sur ces dix années de ré-

volution dont je viens de vous rappeler le souvenir.

Depuis un demi-siècle surtout, l'incrédulité, sous le nom de philosophie, étoit aux prises avec la religion chrétienne. Le ciel permit que ce qu'il y avoit de plus distingué par le talent se déclarât contre la religion. Celle-ci eut bien, sans doute, de savans et solides défenseurs; mais leurs écrits n'étoient pas lus de ceux qui auroient dû les lire. Pascal, Bossuet et Fénelon n'étoient plus, et n'avoient pas laissé d'héritiers de leur génie. Ce combat qui s'étoit soutenu pendant cinquante ans par la plume des écrivains, la révolution vient lui donner un caractère terrible. Ici c'est l'impiété armée contre le christianisme sans défense; l'irréligion a tout pour elle, le christianisme a tout contre lui. L'univers est attentif pour savoir de quel côté restera la victoire. Les choses envisagées humainement à l'époque dont nous parlons, rien n'est foible comme le christianisme, rien n'est fort comme sa rivale et son ennemie. Si la fausse philosophie triomphe, je ne verrai là rien de très-étonnant; elle a pour elle la force, la volupté, l'amour de l'indépendance, en un mot tout ce qui flatte

le cœur de l'homme. Que si au contraire c'est la religion qui triomphe malgré sa foiblesse, je serai tenté de la croire animée de je ne sais quelle vertu intérieure et toute divine. Tout ce qui la soutenoit a disparu; on pouvoit croire que le trône appuyoit l'autel; le trône est brisé. On pouvoit penser que les richesses lui donnoient ce crédit, cette considération qu'elles donnent toujours aux yeux du vulgaire et aux yeux des sages; hé bien, le sanctuaire est entièrement dépouillé, et ses ministres n'ont en partage que la plus complète indigence. On pouvoit dire que ces dehors pompeux qui entouroient le culte, ce respect extérieur qu'on portoit au sacerdoce, lui donnoient beaucoup d'empire sur l'esprit des peuples; hé bien, tout cela n'est plus, toute puissance d'opinion est détruite; les prêtres sont incarcérés, massacrés, avilis, trainés dans la boue; les autels sont renversés, les temples ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes, et qu'aux dissolutions d'un peuple effréné. Des animaux immondes, sous les vêtemens des pontifes, sont promenés sur les places publiques; les coupes sacrées servent à de profanes usages; et sur ces autels que la foi envi-

ronne de chérubins éblouis, on fait monter de viles prostituées. Le philosophisme n'a plus de plaintes à faire, toutes les forces du pouvoir, tous les moyens de triomphe sont en sa faveur; s'il est vainqueur, ce ne sera pas sans avoir essuyé de longs et pénibles combats; il ne pourra pas dire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; mais enfin il aura vaincu! il pourra s'applaudir, chanter son triomphe, et s'asseoir fièrement sur la croix renversée. Mais, si le christianisme sort victorieux de cette lutte terrible, Chrétiens, réjouissons-nous de professer une religion si merveilleuse; et vous qui auriez le malheur de ne pas y croire, examinez du moins d'où vient à la religion cette force secrète qui la rend supérieure à tout depuis dix-huit siècles, à la paix comme à la guerre, aux échafauds comme aux triomphes, à l'orgueil comme aux humiliations, à la pauvreté comme à l'opulence, à la nuit du moyen-âge comme au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV, au raffinement et aux sophismes du dix-huitième siècle comme aux attaques sanglantes de la révolution (1). Alors peut-

(1) M. de Maistre. *Consid.* ch. v.

être vous confesserez avec nous sa céleste origine, vous ferez dériver sa force d'en haut ; et, comme nous, vous rendrez gloire à son auteur qui, suivant l'expression d'un écrivain sacré, étoit hier, est aujourd'hui, et sera dans les siècles des siècles (1).

(1) Hebr. XIII. 8.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES ET DANS SA FIN.

Sans doute, Messieurs, que l'histoire des siècles passés présente de temps en temps des époques singulièrement remarquables, qui semblent sortir du cercle ordinaire des choses humaines; mais je ne sais si les annales du monde offrent une époque de la même durée que la révolution française, aussi étonnante que celle-ci par la multitude et la grandeur des événemens. Où trouverez-vous, en effet, dans un si court espace de temps, de si grandes calamités pour les peuples, et de si grandes infortunes pour les rois? Voyez la France, épuisant dans un petit nombre d'années toutes les formes de gouvernement, opprimée tantôt par les crimes et tantôt par les lois, éprouvant tout ce qu'il y a de plus extrême dans la tyrannie comme dans la licence, montrant à la fois toute la férocité des anciens persécuteurs, et tout le

courage des anciens martyrs, étonnant enfin l'univers par ses victoires comme par ses forfaits.

Au dehors, que voyons-nous? Le saint-siége est deux fois renversé et deux fois rétabli; d'anciennes dynasties tombent pour se relever, et des rois nouveaux ne se montrent un instant sur le théâtre du monde, que pour disparoître à jamais; des guerres nationales semblent, dans certaines contrées, menacer la population d'une destruction totale. Partout le christianisme, comme la civilisation, paroît être sur le penchant de sa ruine : l'Europe est ébranlée, bouleversée, démolie; et tout à coup elle est reconstruite sur ses antiques fondemens. Enfin, après avoir passé par tous les genres d'épreuves et de persécutions, la religion se relève avec son auguste chef, rentre avec lui dans la capitale du monde chrétien, et peut encore faire entendre sa voix du sein de cette Rome qui, destinée à régner par l'Évangile, quand elle ne règne plus par les armes, est véritablement la ville éternelle. Il y auroit, Messieurs, dans cet ensemble de crimes et d'héroïsme, d'élévation et de chutes, de bouleversemens et de restauration, de quoi effrayer le génie d'un nouveau Tacite ou d'un nouveau

Bossuet ; jamais rien de si étrange, de si terrible n'est venu s'offrir aux veilles, à la plume d'un grand écrivain.

Que le naturaliste ne voie dans ces événemens prodigieux que les jeux du hasard ; que le politique se borne à étudier les ressorts secrets et l'enchaînement des causes secondes qui ont dû concourir à les opérer : le philosophe chrétien portera plus haut ses pensées, il s'élèvera jusqu'à celui qui tient dans ses mains puissantes les rênes des empires, et sait bien forcer les nations à recevoir les leçons du premier de tous les maîtres, celles de l'expérience. Oui, sachons reconnoître ici cette Providence qui ne permet le mal que pour en tirer le bien, qui a su ramener à la vertu par les excès des vices, à la subordination par la licence, à l'autorité par l'anarchie, à la religion par les écarts monstrueux de l'impiété ; faisant ainsi naître l'ordre du désordre même, comme autrefois elle fit jaillir la lumière du sein du chaos.

Dans notre dernier discours nous avons considéré les effets de la révolution depuis ses commencemens jusqu'à l'époque du consulat ; ici les choses prennent une face nouvelle. La révolution est arrêtée dans sa marche démo-

cratique, et se montre avec un caractère tout opposé : l'autorité se concentre. Bientôt déposée dans les mains d'un seul, elle arrive, par des progrès rapides, à un excès que l'Europe civilisée n'avoit jamais connu, et dont nous avons été si miraculeusement délivrés. Ce sont les suites et la fin de la révolution dont nous nous proposons aujourd'hui de vous entretenir.

Nous serons sans doute obligés de rappeler bien des erreurs et bien des excès ; mais nous tâcherons de ne rien dire qui soit indigne de la chaire chrétienne. Si la religion ne commande pas d'applaudir à la tyrannie des mauvais princes et des persécuteurs, elle apprend à révérer en eux les instrumens de la justice divine ; et si l'indignation contre le vice peut être vertu, la haine personnelle ne le fut jamais ; on s'apercevra que nous n'avons pas fait usage de tous nos droits et de toute notre liberté. Nous n'ignorons pas avec quelle véhémence, autrefois, un des plus grands pontifes comme un des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, s'éleva contre la mémoire de Julien l'Apostat, dont il avoit pourtant été le sujet ; mais nous voulons respecter jusqu'à l'excessive délica-

tesse des temps modernes, et nous aimerions mieux que, dans nos tableaux, les traits parussent plutôt adoucis que s'ils étoient trop ressemblans. Tel sera l'esprit de ce discours sur la révolution considérée dans ses suites et dans sa fin.

Un homme a paru au milieu de nous, qui, né, ce semble, avec le pressentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'événemens inouïs, jusqu'au faite de la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un foible mortel malgré la force et le nombre des obstacles, soit pour le perdre et le précipiter malgré tous ses efforts pour échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle prend un homme obscur, au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe; et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, de s'asseoir lui-même sur le plus beau de tous les trônes, et

de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développe en lui des qualités extraordinaires qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infaillible et malheureux pouvoir de subjuguer l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne sauroit être un grand homme, on est forcé de reconnoître qu'il eut éminemment tout ce qu'il falloit pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers ; une vigueur de santé que rien n'altère, une activité d'esprit que rien ne fatigue, une inflexibilité de pensées que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie : tout cela contribue à faire de lui un des instrumens les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les piéges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui, les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations exterminées, les peuples asservis, la religion et ses ministres opprimés ; et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante.

Enflé de tant de succès et de puissance, il semble dire, comme ce roi d'Assyrie dont parle le Prophète (1) : C'est mon bras qui a exécuté ces grandes choses; ma langue a été mon conseil; c'est moi qui ai déplacé les bornes des nations, enlevé les trésors des princes, arraché les rois de leur trône; les peuples les plus redoutables de la terre ont été pour moi comme un nid de petits oiseaux sous la main de celui qui le trouve; ils m'ont été soumis, sans qu'il se soit trouvé personne qui osât ouvrir la bouche pour se plaindre.

Mais voici qu'après ce cours de prospérités sans exemple, le Seigneur, comme parle le même Prophète (2), visite la fierté du cœur de ce conquérant et l'orgueil de ses yeux altiers. La main invisible de celui qui le soutenoit se retire, et dès-lors ses succès ne sont plus si rapides et si certains; on s'aperçoit qu'il est possible de lui résister; sa ruine commence. D'un bout de l'Europe à l'autre les peuples se réveillent; le colosse de sa puissance est attaqué; il chancelle, il tombe de toutes parts avec un horrible fracas. Des armées ennemies

(1) Isai. x, 14 et seq. — (2) *Ibid.* 12.

pénètrent jusqu'au cœur de son empire; d'abord il résiste avec une heureuse audace, mais bientôt l'incertitude, le trouble sont dans ses pensées et dans ses conseils; il s'abandonne lui-même, et le prodige de ses revers égale ou surpasse le prodige de ses succès.

Voyez comme le ciel exerce sa justice! Celui qui étoit la terreur des nations en est devenu comme le jouet et la risée : au lieu de succomber au champ d'honneur, il signe sa dégradation de sa propre main. Messieurs, on ne se moque pas impunément de Dieu. Sans doute, celui qui vit dans l'éternité ne se hâte pas de punir dans le temps; et vous connoissez cette belle parole, qui seule suffiroit pour expliquer l'énigme du monde présent : « Dieu est pa» tient, parce qu'il est éternel. » Messieurs, quand un homme que Dieu a tiré de la poussière pour le combler de gloire et de puissance ne s'en sert que pour braver le ciel et la terre, que pour être le fléau de la religion et de l'humanité, bien souvent Dieu en fait une justice éclatante; sa prospérité est comme le scandale de la Providence, et la Providence le fait disparoître. Il est donc brisé à son tour le marteau qui avoit brisé les nations : le genre hu-

main est vengé, l'Europe est délivrée, la France est sauvée, la religion a triomphé, et le ciel par le châtiment visible du coupable, s'est absous lui-même aux yeux de l'univers.

J'ai cru, Messieurs, devoir tracer d'abord le tableau tout entier, quoique très-abrégé, et bien imparfait, sans doute, des commencemens, des progrès, de l'élévation et de la chute de celui qui naguère gouvernoit la France; et cela afin de vous faire saisir comme d'un coup d'œil, dans toute son étendue, la marche et l'action de la Providence dans les événemens, et sur celui qui en étoit l'instrument sans le savoir. Maintenant entrons dans les développemens convenables, et suivons ce personnage fameux : premièrement dans le cours de ses prospérités, secondement dans la guerre d'un genre nouveau qu'il fait à l'Église chrétienne, troisièmement dans les jours de sa décadence et de sa ruine totale ; et nous aurons lieu d'admirer cette Providence qui se joue de ses ennemis, se rit de leurs projets, et qui, disposant tout avec sagesse, marche à ses fins avec une force invincible.

Dans l'année même qui précéda la fin du dernier siècle, la France se trouvoit dans un

état d'inquiétude et d'angoisse qui faisoit présager un changement politique ; elle étoit placée sous un de ces gouvernemens équivoques qui n'inspirent ni amour ni crainte, assez fort pour opprimer les bons, trop foible pour comprimer les passions remuantes et séditieuses, insupportable à tous. Aussi les esprits soupiroient après un autre ordre de choses, et en avoient un pressentiment secret ; mais quelles mains habiles et puissantes viendront sonder et guérir les maux de la patrie? Hélas! ils étoient encore loin de nous les jours que nous voyons aujourd'hui! Alors il vivoit dans la pensée des Français, il étoit même l'objet de leur admiration le jeune capitaine qui, après avoir conquis l'Italie, étoit allé porter la guerre en Orient. Ce qu'il pouvoit y avoir de redoutable dans son ame étoit couvert d'un voile que le temps n'avoit pas encore soulevé pour le plus grand nombre ; on ne le voyoit qu'environné de cet éclat de la victoire qui éblouit les yeux du vulgaire, et souvent même ceux des sages. Mais comment pourra-t-il abandonner son armée sur une terre étrangère? Osera-t-il traverser les mers au milieu de tant de périls? Messieurs, le ciel l'a choisi pour

être l'instrument quelquefois de sa miséricorde, presque toujours de sa justice; il le couvre du bouclier de sa protection puissante, et le guide à travers les écueils et les tempêtes. Tout à coup il reparoit sur le sol de la France, et voilà que tous les regards se tournent vers lui comme vers un libérateur. Son nom vole de bouche en bouche dans toutes les provinces; ses exploits, sa haute réputation, le bonheur qu'il avoit de ne paroître souillé d'aucun de ces crimes particuliers qui déshonorent à jamais, sa jeunesse même, enfin le besoin pressant d'un gouvernement plus sage et plus ferme, tout inspiroit en lui une confiance dont il devoit si cruellement abuser. Bientôt une révolution prompte, sans être sanglante, le porte à la tête des affaires publiques, sous le titre modeste de consul; la France respire, et la nation croit entrer dans une longue carrière de paix et de prospérité. Ayons le courage d'être justes, même envers l'ennemi du genre humain, disons que les espérances qu'on avoit conçues semblent d'abord se réaliser; que celui qui devoit faire revivre les maîtres fâcheux de l'Empire romain commença par des traits de justice et d'humanité; que par lui des lois

de sang sont adoucies, et que, pendant quelque temps, l'autorité dans ses mains fut, en général, moins arbitraire et moins oppressive qu'elle ne l'étoit auparavant. Toute l'Europe a su qu'il avoit été loué pour quelques actes de son administration par le monarque même qui nous gouverne aujourd'hui, et cela dans une lettre digne, par l'élévation des sentimens qui l'ont dictée, de passer à la dernière postérité, et de servir à jamais de modèle à tous les rois malheureux.

Ainsi la paix de l'Etat paroit cimentée par la paix de l'Eglise, et tout semble prospérer au gré de celui qui préside à l'administration publique. Se voir à la tête de la France entière, agrandie même de plusieurs belles et riches provinces, quelle destinée pour un homme sorti d'un rang obscur, et dont le nom ne se trouvoit pas une seule fois dans les annales de notre patrie! Mais c'est peu pour un ambition insatiable; il aspire en secret à être un nouveau Charlemagne par les titres et par la puissance. D'abord il affecte de dédaigner ce qu'il désire. On diroit qu'il se prête à la grandeur plutôt qu'il ne la recherche; mais en même temps il sonde et travaille l'opinion pu-

blique, dispose les esprits en éveillant la crainte dans les uns et l'ambition dans les autres, laisse enfin éclater ses desseins, et bientôt la couronne impériale est mise sur sa tête. Comment ne pas réfléchir un moment, à cette occasion, sur la conduite et les variations de ce peuple, qui, s'étant placé hors de la nature et de la vérité, ne sait plus ce qu'il veut ni où il va, se jette successivement dans ce que les extrêmes ont de plus choquant et de plus vicieux, et se montre tout à la fois aussi léger que barbare. Ainsi je le vois d'un côté chasser de leurs sépulcres, profaner les ossemens de quarante générations de rois, et de l'autre exhumer les cendres de quelques écrivains impies et licencieux, pour les porter en triomphe et les exposer aux hommages de cette capitale. S'il brûle et jette au vent les restes vénérables de la bienheureuse patronne de Paris, il décerne à des monstres de cruauté les honneurs de l'apothéose. Il a, d'une main sacrilége, renversé le trône de saint Louis et de Henri IV; et maintenant il se donne pour maître un homme qui n'a rien de français, et qui met à la place d'une autorité paternelle les caprices d'un pouvoir farouche. Sur la tombe

du meilleur des rois, nous avions proclamé ce que nous appellions la liberté, en invoquant Brutus avec une fierté toute française ; et voilà que de nos propres mains nous forgeons les chaines de notre honteuse servitude. Providence, je vous adore ; pour nous punir de nos iniquités, vous n'avez eu besoin que de nous abandonner au délire de notre orgueilleuse raison !

Assis sur le premier de tous les trônes, le dominateur de la France sent bien que sa famille est étrangère au milieu de toutes ces dynasties européennes consacrées par les siècles ; et l'on diroit qu'humilié de cette pensée, il roule dans sa tête le projet d'abaisser ou de détruire toutes les dynasties régnantes pour élever la sienne sur leurs ruines, que c'est là comme l'ame de sa politique et la raison secrète de toutes les guerres qu'il entreprend. Laissant à l'histoire à démêler ici les causes et les prétextes, nous n'envisageons que les événemens et les résultats. On est forcé d'en convenir, rien n'égale la rapidité de ses conquêtes ; plus d'une fois il a pu dire avec vérité le mot si célèbre de César. A peine, en effet, a-t-il quitté les rives de la Seine, qu'il gagne des batailles

sur le Danube, fond comme l'aigle sur la capitale de la monarchie autrichienne, bat dans les plaines d'Austerlitz les armées réunies de deux puissans souverains qui les commandent en personne, et dicte la paix. Une année s'écoule, et voilà qu'il se précipite sur la monarchie de Frédéric et la renverse d'un seul coup, envahit la Pologne, s'avance jusque sur les frontières de l'empire Moscovite, et remplit l'Europe épouvantée du bruit de son nom et de la valeur de ses armées invincibles. La paix n'est pas plus tôt conclue sur le Niémen, qu'il médite de nouveaux projets d'agrandissement; il porte la discorde et la guerre au sein d'une nation alliée fidèle et généreuse de la France. Bientôt il quitte les bords de l'Ebre pour se porter de nouveau sur le Danube, et va terminer dans les plaines de Wagram, par une bataille mémorable, la campagne la plus glorieuse pour les armes françaises.

Après tout ce fracas de conquêtes inouies, de trônes renversés, de nations subjuguées, va-t-il se reposer enfin, travailler au bonheur des peuples, faire fleurir au sein de la France la religion, les mœurs, les lois, les lettres,

l'industrie, tout ce qui doit être cher au cœur de ceux qui sont appelés à gouverner les hommes? Ne doit-il pas lui-même être étonné de sa grandeur, sentir qu'elle n'est pas son ouvrage, qu'elle lui vient de celui par qui règnent les rois? et la reconnoissance ne va-t-elle pas le rendre adorateur fidèle de celui à qui il doit son élévation et sa gloire? Messieurs, il est peu d'hommes qui soient heureux impunément; si plus d'une fois l'adversité épuise les ames, presque toujours la prospérité les corrompt; elle est comme l'ivresse de la raison. Ici nous allons voir l'impiété et la tyrannie s'accroître avec les succès et la puissance.

Le dessein est formé de tout envahir dans l'Eglise comme dans l'Etat, et d'immoler aux caprices d'un pouvoir tyrannique, la liberté religieuse comme la liberté civile. Il rentre dans cette capitale, et nous vîmes les princes et les rois accourir, comme ses vassaux, se ranger autour de son trône. Je ne sais si l'histoire présente un semblable phénomène d'élévation et de prospérité.

La religion est également ennemie de la tyrannie et de la licence; elle ne prêche pas

moins la justice aux princes que la soumission aux peuples ; elle avertit les puissances qu'elles ont dans les cieux un maître de qui elles relèvent comme leurs sujets, qu'elles n'ont pas le droit de commander le crime, et qu'il est des cas où il faut savoir dire : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. De là cette haine profonde que le nouveau maître de la France portoit à la morale chrétienne. Il s'irrite à la seule pensée qu'il y a dans la conscience quelque chose qui pourroit bien ne pas fléchir devant lui ; il voudroit seul régner sur les ames ; il est préoccupé de je ne sais quel dessein de dépouiller la religion de son divin ascendant, et l'on diroit qu'il voudroit joindre la tiare au diadême. Suivons-le maintenant dans ses combats contre la religion qu'il avoit fait semblant de vouloir rétablir. Ainsi, l'épiscopat et le sacerdoce étoient enchaînés et fatigués sans cesse par des menées aussi arbitraires qu'avilissantes. Oui, c'étoient tous les jours de nouvelles entreprises contre la puissance spirituelle, qui tendoient à persuader que, dans l'Eglise comme dans l'Etat, tout devoit émaner du chef du gouvernement, et que dans ses mains la religion ne devoit être que le vil in-

strument de sa politique : comme si la fille du ciel devoit toujours ramper aux pieds des mortels, ne jamais s'élever au-dessus des intérêts passagers de la terre, et même devenir complice de l'iniquité. Quel est l'évêque qui n'eût à gémir des entraves mises à l'exercice le plus légitime de son ministère, qui ne fût suspect par l'empire même que lui donnoit sa qualité de pasteur sur son troupeau, et qui n'eût à redouter pour ses instructions comme pour toute sa conduite, les regards d'une surveillance inquiète et farouche?

Autrefois le christianisme eut bien à lutter pendant trois siècles contre des persécutions cruelles; mais, du moins, les Césars ne joignoient pas la perfidie à la cruauté, en se disant les protecteurs de l'Eglise; mais, s'ils égorgeoient ses ministres, ils ne s'immisçoient pas dans son enseignement. Ici, au contraire, toutes les bouches sont condamnées au silence, toutes les plumes enchaînées; l'Eglise de France est indignement asservie; ce n'est plus qu'un corps languissant, menacé d'une entière dissolution.

Les attentats contre l'Eglise chrétienne vont être poussés plus loin encore, et jamais la foi

n'aura été exposée à de si grands périls. Déjà le saint-siége avoit triomphé d'une première persécution; l'impiété, comme irritée par sa défaite, va lui livrer de nouveaux combats, plus cruels, plus longs, plus dangereux encore; ni la vieillesse, ni la vertu, ni la dignité, ni la honte et le ridicule d'opprimer ce qui est foible quand on est tout-puissant, rien ne pourra garantir les États et la personne du Pontife Romain. Aux yeux de l'ambition tout se dénature : les vices deviennent des vertus; tout ce qui paroît utile est réputé légitime, et l'injustice, dès qu'elle est un instrument politique, cesse d'être criminelle.

La capitale du monde chrétien est donc une seconde fois envahie, et le souverain Pontife, assiégé dans son palais, est déclaré dépouillé de son autorité temporelle; ses États sont réunis à l'empire français, et le faux Charlemagne reprend les dons qu'avoit faits autrefois le véritable, et qui étoient consacrés par une possession de dix siècles. Mais on ne se borne pas à dépouiller le souverain, on dépouille aussi le Pontife, en le mettant dans l'impossibilité d'exercer sa puissance spirituelle; on s'empare de sa personne, on l'arrache par vio-

lence de sa capitale ; malgré son âge et ses infirmités, il faut qu'il supporte les fatigues d'un voyage fait avec la plus indécente et la plus cruelle précipitation, et cinq années consécutives de captivité et de souffrances seront le prix de son courage.

Ainsi la cité sainte est dans le veuvage et le deuil : ses solennités ont perdu toute leur pompe ; cette reine des nations n'est entourée que de ruines : au lieu de ces oracles de vérité qui sortoient de sa bouche, on n'entend plus que des gémissemens.

Ainsi l'Église chrétienne a perdu son chef, ou s'il existe, c'est comme s'il n'existoit plus pour elle. Mais je me trompe, Messieurs ; jamais l'autorité du souverain Pontife n'a été plus sensible à la terre entière ; jamais elle n'a reçu de plus grands hommages, et n'a fait d'aussi salutaires impressions sur l'esprit des peuples. L'univers contemple le vénérable captif ; sa prison a plus d'éclat que le Vatican avec sa magnificence ; ses chaînes sont plus glorieuses que son trône, et ses souffrances parlent plus haut que ne pourroient le faire les décrets émanés de sa puissance. La renommée de sa vertu a été portée jusqu'aux extré-

mités du monde; elle a pénétré de respect pour sa personne les communions chrétiennes qui sont séparées de la sienne, et l'univers s'est étonné de se trouver catholique tout entier par ses sentimens d'admiration pour le chef de notre Eglise. On diroit que la persécution suscitée au chef de la chrétienté lassant la patience du ciel, avoit appelé sa vengeance sur l'auteur de tant de calamités; nous voici arrivés au temps de sa décadence.

Au milieu de ces bouleversemens et de ces désastres qui faisoient gémir le monde entier, on se demandoit avec inquiétude quand finiroit donc ce long amas de crimes et de calamités. La jeunesse irréfléchie et les hommes passionnés ne concevoient pas que l'édifice immense, élevé par la force et maintenu par elle, pût jamais être ébranlé. Si quelquefois on vouloit leur faire craindre l'instabilité des choses humaines, ils étoient tentés de voir dans ces réflexions les signes d'une humeur chagrine, peut-être de la malveillance; ou bien, s'ils en étoient frappés, ils se reposoient sur le génie qui présidoit aux destinées de l'Europe

comme de la France. Les vrais sages, ceux qui comptent pour quelque chose l'expérience et les leçons de l'histoire, prévoyoient que cette puissance monstrueuse périroit par ses excès mêmes; qu'un empire qui n'avoit sa base ni sur la patrie ni dans les affections du peuple, qui ne s'étoit élevé et ne se maintenoit que par la destruction violente de toutes les lois, de tous les droits, de toutes les habitudes, ne pouvoit que tomber; que la haine profonde, mais concentrée, de toutes les nations de l'Europe opprimée éclateroit tôt ou tard, et porteroit peut-être dans notre France tous les maux que nous avions portés chez elles. Ces réflexions, prises dans les souvenirs du passé et dans la nature des choses, se fortifioient par la pensée de cette Providence qui veille à la conservation de l'ordre public et des sociétés humaines. Surtout le catholique, s'appuyant sur les principes de sa foi, en même temps qu'il devoit gémir davantage, étoit plus rassuré, et devoit espérer avec plus de confiance le terme de nos malheurs. L'Eglise Gallicane n'a pas, il est vrai, de promesses qui garantissent sa durée jusqu'à la fin des temps; mais ici il se trouve que sa destinée est comme liée à

celle de l'Eglise entière qui ne doit jamais périr. C'est le corps de l'Eglise qui est en souffrance. Elle sera délivrée; il faut que celui qui l'opprime et le menace d'une ruine totale, ou revienne à d'autres sentimens, ou qu'il disparoisse. Telles étoient les pensées des enfans de l'Église; leurs espérances n'ont pas été vaines.

Enfin la Providence commence à s'expliquer par des revers inattendus qu'elle envoie à celui qui jamais n'avoit connu que des succès inouïs. Un historien de l'antiquité, en rappelant comment un général romain s'étoit obstiné à se perdre lui-même, fait une réflexion bien remarquable sous la plume d'un auteur païen : Lorsque Dieu, dit-il, veut changer le sort des hommes, il a coutume de pervertir leurs conseils, en sorte qu'ils paroissent avoir mérité leurs infortunes, et n'être pas moins coupables que malheureux. Et voilà ce que nous allons voir se réaliser. Oui, c'est par une suite de desseins et d'entreprises, fruit d'un aveuglement étrange, que le dominateur de l'Europe va préparer, poursuivre, et enfin consommer lui-même sa ruine.

Il existe au midi de l'Europe une nation que

nos beaux esprits du dix-huitième siècle nous avoient appris à dédaigner, mais qui, aux époques mémorables de son histoire, avoit su montrer la véritable grandeur, celle des sentimens et du caractère. On sembloit croire qu'on pouvoit impunément la traiter avec mépris, et qu'il suffisoit de lui présenter des fers pour qu'elle s'empressât et s'honorât en quelque sorte de les porter. On s'empare de la personne de ses princes ; on la prive de ses plus braves soldats, on envahit ses provinces, elle est sans gouvernement, sans armée, sans défense ; et voilà qu'en prenant conseil de sa fierté, elle s'indigne de ce qu'on veut l'asservir ; elle ne veut pas être subjuguée, elle ne le sera pas. Le ciel a permis que le vainqueur de tant de nations outrageât celle qui, la plus patiente dans ses entreprises, ne sait pas l'être à supporter les affronts. Elle donne au monde l'exemple d'une résistance magnanime ; et à ce noble signal les peuples du Nord se réveillent, soulèvent en soupirant leurs chaînes pesantes, et n'attendent que le moment de les briser.

Ce moment arrive par un second aveuglement plus étrange encore que le premier : la victoire conduit une seconde fois le maître de

la France sur les confins de l'empire de Pierre-le-Grand ; fier de ses nouveaux triomphes, plus fier encore de commander à la plus belle, à la plus formidable des armées, et capable, ce semble, de conquérir le monde entier, il se livre au prestige d'une ambition immense ; dans son ivresse, il franchit les barrières où tout l'avertit de s'arrêter ; contre tous les conseils de la prudence, il s'obstine à s'avancer dans la saison des frimas ; et l'ancienne capitale des czars reçoit pour la première fois une armée française dans ses murs. Le vainqueur croit y trouver la paix et le comble de sa gloire, il y trouve le terme de ses longues prospérités ; c'est là que la Providence l'attendoit, ce semble, pour appesantir sur lui sa main puissante, et commencer cette suite de châtimens qui devoient aboutir à sa ruine totale. Mais quelle résolution farouche viennent inspirer ici l'amour de l'indépendance et le désir de ruiner les armées françaises en les privant des choses les plus nécessaires ? Le désespoir et la vengeance mettent la torche aux mains du peuple vaincu, et l'une des plus magnifiques, des plus opulentes cités de la terre, livrée aux flammes, n'est plus qu'un immense bûcher. Effrayé du

courage terrible d'un peuple qui brûle sa patrie plutôt que de subir la loi, frappé du danger d'être surpris par les rigueurs d'une saison si cruelle dans un si âpre climat, le vainqueur va-t-il s'éloigner de ces lieux de mort et de désolation? Non; par une de ces fautes qu'on peut appeler surnaturelles, il s'obstine à y prolonger son séjour, abusé par je ne sais quel espoir d'une paix qui sera refusée; et ces délais vont causer sa ruine. La retraite est inévitable; le nouveau Cambyse se met en marche, à la tête d'une armée qu'anime bien encore sa valeur première. Mais que peut l'héroïsme français contre l'intempérie de l'air? Vous savez comment nos formidables légions disparoissent dans ces climats glacés, devant le souffle du Tout-Puissant, et chacun de nous se rappelle combien la France frissonna d'horreur au récit authentique de ce désastre, le plus grand dont l'histoire des hommes ait conservé le souvenir.

Cependant le Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois a mis dans celui d'un monarque magnanime le désir d'affranchir l'Europe. Il part de sa capitale, s'avance noblement à la délivrance de l'Allemagne asservie, entraînant

avec lui les peuples et les rois. Mais que ne peut pas cette France inépuisable en hommes comme en ressources? que ne peut pas surtout la valeur française? Les contrées que l'Elbe arrose sont témoins de ses nombreux triomphes; mais ici encore l'orgueil inflexible du vainqueur se refuse à une retraite commandée par la prudence, et qui pouvoit être si glorieuse, et bientôt il est forcé d'en faire une dont la précipitation et les désastres annoncent des événemens qui vont changer la face du monde. Les armées ennemies s'avancent vers nos frontières, pressent la France de toutes parts, et envahissent ses provinces. Mais cette ligue européenne résistera-t-elle au choc des opinions, des intérêts, des rivalités nationales, et n'aura-t-elle pas le sort de tant d'autres? mais la paix offerte par elle ne sera-t-elle pas acceptée, et même avec joie? Cette belle France ne sera-t-elle pas la proie de l'étranger, et livrée à ces démembremens qu'entraînent les conquêtes? Cette glorieuse capitale, sur laquelle se réunissent, ce semble, tant de haines et de vengeances, ne sera-t-elle pas réduite en cendres? Les puissances ennemies ne voudront-elles pas conserver le sceptre de la

France dans la famille de celui qui la gouverne? celui-ci ne prendra-t-il pas conseil de son audace accoutumée, et ne voudra-t-il pas, secondé de tant de braves qui l'entourent, ou s'ensevelir sous les ruines de sa grandeur, ou la conserver avec gloire? Enfin l'héritier de tant de rois, sans armes, sans ressources dans sa retraite, que peut-il pour remonter sur le trône de ses pères? Messieurs, on le voit bien, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées; ce qui étoit invraisemblable est précisément ce qui est arrivé : une foule de circonstances particulières qu'il étoit impossible de préparer et de prévoir, mais qui étoient ménagées par la Providence, amènent des résolutions subites qui jusque-là n'étoient point arrêtées. Ceux qui gouvernent, dit Bossuet, font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus; il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens. Ici, Messieurs, tout est divin. Voyez comme le ciel, chargé de nuées amoncelées et sombres qui recèlent la foudre et les tempêtes, s'éclaire tout à coup pour ne laisser voir que l'éclat d'un beau jour. Tout prend en un clin d'œil une

face nouvelle ; les haines s'apaisent, les cœurs se rapprochent, l'ennemi devient libérateur, et vingt peuples divers se mêlent à l'immense population de cette capitale, sans trouble et sans inquiétude. Les rois d'un jour disparoissent comme des fantômes, et les rois véritables vont se retrouver au milieu de leurs peuples. Le cri d'amour qui appelle les enfans de saint Louis a retenti jusque dans leur asile ; ils paroissent, et le bonheur est rendu à la France, comme la paix au monde ; tandis que celui qui en étoit le fléau, survivant à sa défaite, est relégué tristement dans un coin du globe, d'où il peut entendre les cris de triomphe par lesquels les peuples de l'Europe célèbrent leur délivrance. Dieu l'a voulu ainsi dans sa justice, et plus encore dans sa miséricorde.

Puisse cet homme, qui est tombé de si haut, s'abaisser en esprit sous la main qui le frappe, et faire servir ses humiliations mêmes à l'expiation de ses égaremens ! Puisse-t-il, tandis que sa mémoire sera condamnée par les hommes, trouver grâce, par son repentir, devant un tribunal bien autrement redoutable que celui de la postérité.

Maintenant, Messieurs, c'est à nous à re-

connoître, par notre conduite, les bienfaits du ciel, et à ne pas mériter par notre ingratitude qu'il nous retire ses faveurs. Loin de nous les plaintes et les murmures qui sembleroient accuser la Providence, et lui commander en quelque sorte de nouveaux miracles; ayons la sagesse de ne pas empoisonner le présent par de stériles regrets, et de ne pas anticiper sur l'avenir par des vœux aussi fatigans qu'inutiles. Si le temps détruit, le temps aussi perfectionne; il n'est pas plus en notre pouvoir d'accélérer sa marche que de l'arrêter. Le chêne antique de la monarchie, dont les rameaux avoient ombragé le berceau de beaucoup d'entre nous, après avoir lutté pendant quatorze siècles contre les vents et les orages, fut abattu par la plus violente tempête qui ait agité le monde; mais ses racines étoient restées cachées et vivantes sous les ruines, dans le sol de la France. Aujourd'hui, vivifié par un soleil nouveau, il peut croître et s'élever encore sous les yeux de l'Europe, plein de vigueur et de majesté. Jeunes Français, le sort de la patrie est entre vos mains; il ne s'agit, en respectant l'ordre établi, que d'abjurer toutes ces maximes d'impiété et d'anarchie, et de revenir

aux saines doctrines, les seules gardiennes des mœurs, des lois et de l'ordre public. Chrétiens et Français, nous le rappellerons ici pour l'instruction de la jeunesse qui nous entend ; depuis plus de huit siècles, la France est gouvernée par des monarques issus du même sang : connoissez-vous sur la terre une race meilleure, une plus longue suite de rois éclairés, vaillans et bons, plus faits pour occuper un trône, et plus dignes de commander aux hommes? La France a bien eu ses jours de décadence comme de gloire, d'infortune comme de prospérité ; mais où est en Europe la nation qui ait été pendant huit cents ans plus glorieusement et plus heureusement gouvernée que la nôtre par des princes d'une même dynastie?

Faut-il rappeler ici et celui qui en fut le fondateur, renommé par sa politique comme par sa vaillance ; et ce Philippe qui mérita et qui a gardé le titre d'Auguste ; et ce saint Louis qui sut être roi en chrétien, et chrétien en roi, grand homme de guerre comme grand législateur ; et ce Charles, dont le surnom atteste la haute sagesse ; et ce Louis XII, le Père du peuple ; et ce François Ier, le Père des lettres ; et ce bon, ce grand Henri, dont la mémoire

sera éternellement populaire ; et ce Louis qui a donné son nom à son siècle, et à qui la postérité a confirmé le surnom de Grand ; et cet immortel élève de l'immortel Fénelon, qui promettoit à la France un règne si beau ; et cet autre Dauphin plus rapproché de nous, qui à de si grandes connoissances joignoit de si grandes vertus ; enfin ce monarque aussi bon qu'infortuné, dont je n'ose prononcer le nom, tant son souvenir nous accable, et dont le cœur ne sut jamais qu'aimer et pardonner ? Messieurs, je crois voir toutes ces générations de rois revivre sous nos yeux, se montrer à nous rayonnantes de gloire et de majesté, et présenter elles-mêmes au peuple Français l'héritier de leur trône et de leur puissance. C'est de leurs royales mains que nous l'avons reçu ce Louis le Désiré, dont la sagesse et les lumières feront notre bonheur après avoir fait nos espérances. Qu'il trouve en nous les sentimens que ses prédécesseurs trouvèrent dans nos pères, toutes les fois qu'ils ne furent pas égarés par la fureur des partis.

Pour nous, vieux Français, qui sommes nés et qui avons vécu sous le régime paternel des Bourbons, l'amour du Roi n'est pas seulement

un devoir, c'est un sentiment de piété filiale. Oui, nous aimons nos rois comme un fils aime son père ; cet amour, nous l'avons sucé avec le lait maternel ; il coule dans nos veines avec le sang français, il a toute la force comme toute la douceur des sentimens de la nature. Et vous qui ne connoissez, en quelque sorte, la dynastie régnante que par la foi publique, qui êtes étrangers à ces tendres souvenirs de nos premières années, jeunes Français, nous vous apprendrons à aimer nos rois; ou plutôt vous apprendrez à les connoître vous-mêmes par leurs bienfaits, à les chérir, à les bénir pour la douceur et la justice de leur règne. Bientôt on vous verra rivaliser avec nous d'affection pour eux ; et comme nous, vous sentirez que, dans un cœur français, l'amour du Roi se confond toujours avec celui de la patrie.

Qu'il ne cesse donc de se faire entendre au milieu de nous, ce chant vraiment national, chant religieux et guerrier tout ensemble; qu'il retentisse dans nos camps comme dans nos temples ; qu'il soit à jamais le signal de l'honneur et de la fidélité; qu'il s'échappe de nos cœurs pour porter jusqu'aux cieux l'expression de nos désirs les plus ardens : Seigneur, sau-

vez le Roi : *Domine, salvum fac Regem!* et daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *Domine, salvum fac Regem, et exaudi nos in die quâ invocaverimus te!*

SUR LES MISSIONS [1].

Je viens remplir aujourd'hui, Messieurs, un bien étrange ministère; je viens faire devant vous, non pas uniquement l'éloge des Missions, mais leur apologie; non pas uniquement en célébrer les bienfaits, mais les venger des attaques et des insultes de l'impiété. Et certes, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire déplorable, que dans le royaume très-chrétien on soit obligé de prendre hautement la défense d'un apostolat qui a fondé et perpétué la religion sur la terre, qui seul a pu éclairer les peuples infidèles, comme il peut seul ranimer la foi chez les peuples chrétiens dégénérés? Oui, de nos jours, des ministres de paix sont

(1) Cette conférence est la dernière que M. l'évêque d'Hermopolis ait prononcée dans l'église de Saint-Sulpice, en 1822. Il l'avoit d'abord composée pour une assemblée de charité, qui se tint à l'archevêché, le 19 avril 1819; et nous avons laissé subsister quelques passages qui se rapportent à cette circonstance.

présentés comme des perturbateurs du repos public; les médecins des ames sont traduits comme de vils charlatans de religion, et peu s'en faut que les prédicateurs de la morale évangélique ne soient qualifiés impudemment de corrupteurs des consciences. Ecoutez leurs vains détracteurs, ils vous diront : Pourquoi des missions? Sommes-nous donc des sauvages qu'il faille civiliser, ou des idolâtres qu'il faille amener à la connoissance du Dieu unique auteur de l'univers? Vous gémissez sur les vices et la corruption du peuple; c'est un mal de tous les temps; pour y remédier autant qu'il est possible, ne suffit-il pas des pasteurs ordinaires révérés de leur troupeau? Et qu'a-t-on besoin de ces inconnus venant de je ne sais où pour nous effrayer par leurs voix étrangères? Que signifient ces spectacles de religion, ces scènes préparées d'avance pour remuer le peuple? Tout cela frappe les sens, mais ne change pas le cœur. Que signifient surtout ces cérémonies lugubres appelées expiatoires? qu'est-ce donc que la France a tant à expier; et de quel droit les missionnaires se regardent-ils comme chargés de ses intérêts auprès du ciel? Ainsi, en premier lieu, les missions sont superflues.

Ce n'est pas tout : que font-elles autre chose que bouleverser les campagnes et les cités, porter dans les familles le trouble et la division? On fait grand bruit du concours des fidèles et de leur apparente piété; mais, si vous respectez sincèrement vos mystères, ne devez-vous pas trembler qu'ils ne soient profanés par un grand nombre de ceux qui y sont admis avec tant de facilité? Et que dirons-nous encore de ces cantiques composés avec art, et dont les paroles sont répétées sur des airs profanes qui rappellent le théâtre dans le temple de Dieu? Tout cela est-il conforme à l'ordre, à l'esprit de la religion, aux bonnes mœurs? Disons donc, en second lieu, que les missions sont nuisibles. Enfin, quel en est le résultat? où en sont les effets durables? C'est un torrent qui s'est écoulé avec fracas; les premières impressions sont bientôt effacées; il n'en reste rien, et tout le fruit des missions se réduit aux éclatans honneurs que reçoivent en partant les missionnaires, honneurs qui ne semblent pas leur être indifférens. Ainsi, en troisième lieu, les missions sont infructueuses.

Vous le voyez, Messieurs; je ne dissimule rien, parce que je ne crains rien. On pourroit

présenter les objections avec plus d'artifice; on n'y mettroit pas plus de vérité : n'en soyez pas effrayés. Vos cœurs nobles et religieux repousseroient, sans doute, ces vains argumens, lors même que votre esprit n'en verroit pas clairement la solution. Souffrez un moment que nous travaillions à dissiper le nuage que nous avons élevé devant vos yeux, il ne tardera point à s'évanouir; et, pénétrés plus que jamais d'un saint zèle pour le soutien de ces Missions de France, qui sont en grande partie votre ouvrage, vos pieuses largesses en leur faveur seront la seule réponse que vous daignerez faire à leurs ennemis. Je ne saurois ici me défendre d'un souvenir bien douloureux pour vous comme pour moi. Il est présent à ma pensée, il est présent à mon cœur, le saint prêtre qui vous fut si connu; deux fois il éleva sa voix touchante en faveur des Missions de France, et deux fois il obtint pour elles des secours si abondans, qu'ils surpassèrent ses espérances : aujourd'hui, s'il vivoit, il parleroit encore à ma place (1). Hélas! vous êtes donc condamnés à ne plus entendre les paroles

(1) L'abbé Legris-Duval, mort le 13 janvier 1819.

de persuasion qui couloient de ses lèvres comme une douce rosée, et qui, inspirées par son ame, ne manquoient jamais d'arriver jusqu'à la vôtre ; vous le cherchez en vain dans cette enceinte, ce n'est ni sa personne ni sa voix. Du moins si, en quittant la terre, il nous avoit laissé son esprit et son cœur ; mais non, il a tout emporté avec lui dans le tombeau : ou plutôt, je me trompe, il nous a laissé, à nous ses exemples à imiter, et à vous, Mesdames, tout son zèle pour les œuvres saintes que lui avoit fait entreprendre son amour de la religion et de l'humanité. J'ose croire que c'est sous ses regards protecteurs que je vais plaider la cause des missions, et de celles en particulier qui sont l'objet de cette réunion et de votre sollicitude : c'est tout le sujet de cette conférence.

Il existe au milieu de nous un peuple de beaux esprits irréligieux ; peuple inquiet, et jaloux de tout empire qui n'est pas le sien, criant au feu du fanatisme au milieu des glaces de l'indifférence, déclamant avec violence contre le pouvoir religieux pour mieux assurer sa propre domination ; peuple incorrigible, que

trente ans de calamités n'ont pu désabuser, qui ne connoit la Providence ni à ses châtimens ni à ses faveurs, et qui creuse avec une affreuse sécurité un abîme, où, si on le laissoit faire, viendroit s'engloutir encore la société avec la religion; peuple frivole, incapable de vérités fortes, qui sait moins ce qu'il veut que ce qu'il ne veut pas, qui craint de s'avouer à lui-même franchement la nécessité de la religion, qui pourtant quelquefois semble rêver une religion sans sacerdoce, ou bien un sacerdoce sans autorité, c'est-à-dire complétement inutile; peuple enflé d'orgueil, adorateur exclusif de ses propres pensées, mettant ses théories à la place de l'expérience des siècles, toujours prêt à recommencer les mêmes erreurs pour aboutir aux mêmes désastres, et qui, sur les débris du trône et de l'autel abattus, s'écrieroit avec joie : Périsse la monarchie, périsse le christianisme, pourvu que triomphent nos systèmes!

Voilà pourtant, Messieurs, quels sont les vrais ennemis des missions; elles ne sauroient en avoir d'autres, et il suffit de les avoir signalés, pour que vous soyez suffisamment avertis d'être en garde contre leurs accusations.

Mais ne craignons pas d'entrer en discussion avec eux. D'abord ils présentent les missions comme superflues; et pour le persuader, ils commencent par faire observer qu'elles ne sont que pour les sauvages et les idolâtres, et que nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

Il est vrai, Messieurs, nous ne sommes pas des sauvages; nous reconnoissons un gouvernement, des lois, des familles bien distinctes avec des droits et des intérêts fixés et garantis. Mais l'autorité n'a-t-elle pas été ébranlée jusque dans ses fondemens par les mauvaises doctrines, et n'est-il pas important de la raffermir par les maximes évangéliques? Mais les lois humaines ne sont-elles pas trop souvent le jouet des passions, de la fraude, de l'ambition, de la cupidité, et ne faut-il pas, pour les rendre plus inviolables, leur prêter l'appui d'une religion qui les présente comme des règles de conscience? Mais dans les familles tout est-il bien ordonné? y a-t-il toujours assez d'union parmi les époux, de vigilance dans les pères, de piété filiale dans les enfans, de fidélité dans les serviteurs? et n'est-il pas utile d'y ramener les sentimens religieux, qui sont la meilleure sauvegarde

des vertus domestiques? Nous faisons gloire de notre civilisation ; mais n'a-t-elle pas ses vices et ses excès, comme la barbarie peut avoir les siens? Nous méprisons l'ignorance du sauvage; je ne sais si l'orgueil du sophiste vaut beaucoup mieux : plus d'une fois la religion a su faire d'un peuple sauvage un peuple civilisé ; mais on peut bien défier la sagesse du siècle, de pouvoir, sans la religion, faire quelque chose d'un peuple corrompu par une science vaine, et usé par sa civilisation même.

Il est vrai, nous ne sommes pas idolâtres ; nous n'adorons pas les astres, le feu, la pierre et le bois. Toutefois, il ne faudroit pas remonter bien haut dans nos annales pour trouver des superstitions tout aussi pitoyables que celles de l'ancienne idolâtrie, pour rencontrer des hommes qui se sont déclarés hautement les adorateurs de la déesse Raison, et qui, l'encensoir à la main, se sont prosternés devant le vice en personne, assis sur nos autels. Du moins les anciens idolâtres étoient pénétrés du sentiment confus de la divinité; c'est à elle qu'ils avoient la pensée prédominante de rendre hommage, et leurs législateurs avoient toujours cherché dans

une religion quelconque, réputée divine. l'appui le plus ferme de leurs institutions sociales. Nous, au contraire, nous sommes entourés d'athées qui méconnoissent la divinité, d'indifférens pour qui elle est comme si elle n'étoit pas, de politiques qui regardent comme le chef-d'œuvre de la raison humaine de la bannir de la société, comme ils voudroient la bannir de leur cœur. Ils ont peut-être assez d'esprit pour façonner avec art la statue, et ils n'ont pas assez de bon sens pour demander au ciel le feu divin qui seul peut lui donner la vie. Ainsi, dans les raffinemens d'une fausse sagesse, nous sommes tombés, sous quelques rapports, au-dessous du paganisme. Et croit-on qu'il soit plus facile de ramener à la religion un peuple d'apostats, que d'y amener un peuple de païens?

Et où a-t-on vu que les missions n'étoient pas faites pour des peuples civilisés et chrétiens? J'ouvre l'histoire : en reculant de six siècles, je trouve en Italie saint François d'Assise, en Espagne saint Dominique, fondant l'un et l'autre une société d'ouvriers évangéliques qui se répandent dans toutes les contrées de l'Europe chrétienne et y exercent un saint aposto-

lat. Plus tard, je trouve saint Ignace de Loyola, fondateur de cette compagnie, qui s'est rendue si célèbre dans l'univers, qui a donné aux différentes parties du monde les missionnaires à qui nous devons ces *lettres* si *édifiantes* et si *curieuses* tout ensemble, et qui en même temps qu'elle a formé François-Xavier l'apôtre de Indes, a formé, pour la France, François Régis apôtre du Velay. J'arrive à saint Vincent de Paul, le père des pauvres, l'honneur du sacerdoce français, qui établit une congrégation dont le nom seul atteste la destination tout apostolique, celle des *Prêtres de la Mission*. Quels hommes je pourrois citer, qui ont été plus ou moins missionnaires, et qui sont faits pour en imposer aux incrédules par l'éclat de leur génie comme de leurs vertus! C'est François de Sales, qui, par des missions conduites avec autant de sagesse que de douceur, ramène à l'Église Romaine soixante-douze mille de ses frères séparés; c'est Bossuet, se mettant dans la ville de Metz à la tête d'une mission qu'y donnent les disciples de Vincent de Paul; c'est Fénelon, évangélisant dans le Poitou, et recueillant d'un zèle tendre et compatissant les fruits les plus abon-

dans de vie et de salut ; c'est le plus éloquent missionnaire du dernier siècle, que Massillon ne put entendre dans sa ville épiscopale sans l'admirer, le père Brydaine, dont la voix tonnante, après avoir grondé comme la foudre sur nos provinces, vint retentir avec tant d'éclat dans cette capitale. Maintenant, je le demande, qui faut-il croire, sur l'utilité des missions chez les peuples chrétiens, ou des illustres et saints personnages que je viens de citer, ou des ennemis mêmes de la religion? Seroit-il chrétien celui qui oseroit balancer?

Mais, dira-t-on, s'il faut ranimer la croyance et régénérer les mœurs des chrétiens, le zèle des pasteurs ordinaires ne suffit-il pas pour cela? Non sans doute. Et d'abord, dans les différentes parties de la France, combien d'églises qui sont privées de tout ministère pastoral! Pour dire ici les choses par leur nom et sans périphrase, si nous parcourions plusieurs de nos grandes provinces, la Champagne, la Bourgogne, la Touraine, le Poitou, l'Angoumois, une partie de la Guyenne, sans parler d'autres contrées encore, combien de fois nos regards attristés ne tomberoient-ils pas sur des temples en ruines et des troupeaux sans pasteurs! et

ne seroit-il pas à souhaiter que chaque diocèse possédât une société de ces hommes évangéliques, qui, parcourant les campagnes, pût y entretenir le feu sacré, en attendant que des temps plus heureux permissent de leur donner des secours plus abondans? Mais voyez même les villes qui n'en sont pas privées : l'impiété y a fait des ravages; l'indifférence y a glacé les ames; des doctrines perverses qui sont parvenues et parviennent tous les jours jusqu'au peuple de tant de manières, en justifiant les vices, les ont rendus plus communs et plus audacieux. Que peut le pasteur ordinaire contre tant de maux réunis? Peut-être que son âge, ses infirmités, son défaut de zéle ou de capacité, l'habitude où l'on est de le voir et de l'entendre, le rendent impuissant pour opérer une réforme salutaire; il faut ici quelque chose qui soit hors de la voie commune. Sortez de votre retraite, hommes apostoliques; partez avec ces lumières vives, ce zèle ardent, ce dévouement sans bornes, que vous avez puisés dans la solitude au pied de la croix; allez au nom de celui qui vous envoie, Jésus-Christ est avec vous; et, pour réveiller les ames qui dorment d'un sommeil de mort, il vous com-

muniquera quelque chose de cette voix puissante qui ranima Lazare au fond de son tombeau !

Cependant la renommée les a précédés ; elle a célébré leurs vertus, leur désintéressement, leur éloquence vive et populaire. Ils arrivent, et toute la ville s'émeut ; ils paroissent dans la chaire de vérité, et leurs premières paroles sont répétées de toutes parts ; la curiosité de uns, la piété des autres, bientôt le zèle de tous, appelle le peuple aux temples consacrés à la mission. Ce ne sont point ici quelques discours vagues, détachés, qui se dissipent dans les airs ; c'est une suite d'instructions, où les vérités chrétiennes sont approfondies, un ensemble d'exercices pieux, propres à toucher les cœurs et à les ouvrir au repentir. Là, tous les âges, toutes les conditions, le pauvre et le riche, l'ignorant et l'homme instruit, l'artisan et le magistrat, trouvent une nourriture qui convient à leurs besoins. La religion se présente à tous avec l'appareil de ses formidables menaces, comme de ses magnifiques espérances ; la foi se ranime, le remords se réveille, les consciences sont travaillées de je ne sais quel désir de se purifier ; et bientôt les tribunaux de la réconci-

liation ne suffisent point à recevoir la foule des pénitens qui s'empresse autour d'eux ; quelque chose de surnaturel s'est passé dans les ames : la mission seule pouvoit opérer ce changement.

Et ne croyons pas que la ville évangélisée soit seule à en recueillir les fruits. Le bruit s'en répand dans toute une contrée, et fait naître au loin de pieux sentimens ; les campagnes du voisinage s'ébranlent, leurs habitans accourent pour participer à la bénédiction céleste ; semblables aux bergers de la Judée qui ont été témoins des merveilles opérées à Bethléem, ils s'en retournent en glorifiant Dieu et racontant ce qu'ils ont vu et entendu, et rentrés dans leurs foyers, ils répandent autour d'eux la bonne odeur des vertus évangéliques. Ainsi la mission n'est pas seulement un flambeau qui éclaire la ville principale d'une contrée ; c'est un fanal qui, portant à de grandes distances ses vives clartés, indique au voyageur la plage heureuse où il doit aborder.

Détracteurs des missions, vous ne leur pardonnez pas cette suite de pompeuses cérémonies, ces spectacles de religion qu'elles présentent aux yeux de la multitude ; vous êtes donc étrangers à la connoissance du cœur humain,

vous ignorez les routes qui peuvent y conduire? Nous savons mieux que vous que le Dieu qui est esprit veut être adoré en esprit et en vérité, et que devant lui la piété véritable est dans le cœur et nullement dans de vains dehors; mais aussi, mieux que vous, nous savons tout ce que peuvent de graves et touchantes cérémonies pour exciter dans les ames de pieux mouvemens, pour les élever vers la divinité, pour les pénétrer de componction et de repentir; et l'expérience apprend que plus d'une fois c'est au milieu de ces cérémonies, objet de vos censures, que se fait sentir le premier retour à la religion et à ses divines lois. Gardez pour vous vos doctrines et vos théories, stériles en vertus comme en sentimens, et laissez-nous ce qui en s'emparant de l'homme tout entier, de son imagination, de son cœur et de son esprit, n'en est que plus propre à le ramener à ses devoirs. Oui, dans les jours de la mission, laissez les jeunes vierges parer de leurs mains les autels de la Reine des anges, les mères lui offrir leurs enfans, le peuple se consacrer à celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois : le culte de Marie est si

doux, si pur, si consolant, si ami de toutes les vertus! Laissez les habitans d'une ville entière s'abaisser, s'anéantir devant la majesté du Dieu trois fois saint, gémir comme le roi pénitent sur leurs égaremens et sur ceux de leurs frères, et faire retentir les voûtes sacrées du chant de ses pieuses douleurs : Seigneur, ayez pitié de nous selon l'étendue de vos miséricordes : *Miserere meî, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.* Certes, après tant de blasphèmes et d'homicides, de dissolutions et d'apostasies publiques, les prêtres faits pour gémir eux-mêmes entre le vestibule et l'autel, comme parle le Prophète, ne doivent-ils pas inviter le peuple à s'offrir en expiation à la justice divine les prières de l'innocence et les larmes du repentir? Que si au malheur de s'être souillée de tant de crimes, la France joignoit le malheur plus grand encore de ne pas en rougir, mais plutôt d'en faire gloire, c'est bien alors que ses maux seroient incurables, et que sa plaie seroit désespérée, ainsi que parlent les livres saints; et son orgueil inflexible mériteroit que le bras de Dieu a précipitât et la retint ensevelie dans un abime de calamités.

Ennemis des missions, vous vous indignez des cérémonies expiatoires ; mais ne seroient-elles pas utiles, quand elles ne serviroient qu'à expier votre orgueil et votre aveuglement? Si vous fréquentiez les temples de cette capitale, vous sauriez qu'on y célèbre tous les ans une fête d'expiation connue sous le nom de *Réparation des Injures ;* vous devriez savoir aussi que ce n'est pas ici une nouveauté de l'invention des missionnaires, mais une pratique de tous les temps, même les plus éclairés. J'en citerai un seul exemple, pris dans les annales de notre Eglise, accompagné de circonstances bien autrement tristes et lugubres que ce qui se passe dans les missions. En 1720, il y a cent ans, Messieurs, la ville de Marseille étoit ravagée par la peste, fléau meurtrier qui coûta la vie à cinquante mille de ses habitans. Belzunce son évêque, d'héroïque mémoire, n'a pas fui devant la contagion ; il est resté au milieu de son troupeau pour en être le père et le consolateur, pour assister les pauvres et visiter les malades. Au milieu de la consternation générale, et dans la pensée de fléchir le courroux céleste, il ordonne une procession solennelle ; et lui-même, il marche dans la

ville la corde au cou, les pieds nus, et tenant une croix à la main, entouré d'un peuple qui fait retentir les airs de lugubres gémissemens. Beaux esprits du siècle! vous ne voyez dans cet appareil expiatoire que du fanatisme; hé bien, nous l'aimons ce fanatisme, qui n'empêche pas que le pontife de Marseille ne se dévoue pour son peuple, et que dans ces mêmes jours de calamité deux cent cinquante (1) ministres de la religion ne meurent victimes de leur zèle pour le salut des pestiférés! Incrédules, voilà, pour le dire en passant, les héros de la charité chrétienne! montrez-nous les héros de votre philosophisme, et nous verrons de quel côté doivent se fixer nos regards d'attendrissement et d'admiration! Mais rentrons dans notre sujet.

J'en ai dit assez, et même trop sur le premier reproche fait aux missions d'être superflues; je passe au second, celui d'être nuisibles.

Auroit-on pu soupçonner que des ministres de la religion, qui, l'Evangile d'une main et la croix dans l'autre, travaillent à réconcilier

(1) Procès-verbaux du Clergé. — Assemblée de 1725.

les hommes avec Dieu pour mieux les réconcilier avec leurs semblables, seroient accusés de troubler la tranquillité publique? Que signifie cette accusation aussi odieuse que ridicule? Est-il arrivé que les missionnaires aient prêché la révolte de l'épouse contre l'époux, des enfans contre les pères, des sujets contre l'autorité; ont-ils jamais consacré par leurs discours ou par leurs exemples, la haine, le meurtre, le pillage; et en sortant de leurs instructions, a-t-on vu des Français s'armer contre des Français, remplir toute une ville de tumulte et de carnage? car tels sont les traits auxquels on reconnoit les séditieux. Hommes de paix et de charité, il est écrit : Le disciple n'est pas plus que le maître; s'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront; vous serez haïs à cause de moi. Or celui qui n'eût pas achevé de briser le roseau à demi rompu, fut accusé aussi d'être un perturbateur du repos public, de soulever le peuple; et ce fut là un des prétextes de sa mort : *commovet populum*. Disciples du Sauveur, voilà votre modèle et votre consolation; et voici, Messieurs, de quoi les justifier à vos yeux.

Dans une des dernières missions, c'étoit à Tarascon, plus de quatre-vingts hommes se trouvoient réunis dans une assez vaste enceinte, et attendoient le moment de pouvoir se présenter à leur tour au tribunal de la réconciliation. Ils étoient rangés des deux côtés; chacun en arrivant s'étoit placé là où il croyoit voir ceux qui partageoient ses opinions particulières; on gardoit de part et d'autre un profond silence. Tout à coup une voix se fait entendre, et profère ces paroles que j'ai copiées textuellement sur la lettre d'un missionnaire : « Messieurs, à quoi pensons-nous en ce mo» ment? quel est le motif qui nous rassemble? » sans doute nous désirons obtenir le pardon » de nos péchés? Ah! ne seroit-il pas néces» saire auparavant de nous réconcilier entre » nous? Je déclare, quant à moi, que je par» donne de bon cœur à ceux qui m'ont offensé, » et je prie ceux que j'ai offensés de vouloir » bien me pardonner. » A ces mots il s'élance dans les bras de celui qui étoit devant lui. Tous imitent son exemple : en un moment la nouvelle s'en répand dans la ville; on s'embrasse, on pleure, on se pardonne, et la réconciliation devient universelle : c'est ainsi que les mission-

naires mettent partout le trouble et la division.

Je conviens toutefois que les missionnaires troublent l'ame de leurs auditeurs; mais de quelle manière? Comme autrefois le prophète Nathan troubla la conscience de David, qui, après un double crime, s'endormoit dans une fausse paix; comme Jonas troubla la ville de Ninive en la menaçant d'une destruction prochaine, et la portant à s'humilier dans le cilice et la cendre; comme saint Paul troubla le proconsul Félix en lui parlant du jugement à venir; comme Jésus-Christ lui-même, lui qui étoit *doux et humble de cœur,* troubla les Pharisiens en leur reprochant avec véhémence leur orgueil et leur hypocrisie. Est-ce donc un si grand mal que de troubler la conscience de cet époux dont la conduite est un scandale public, de cet avare qui n'a pour les malheureux que des entrailles de fer, de cet usurier qui dévore la substance du pauvre, de ce voluptueux qui languit dans la mollesse, de cet impie qui blasphème contre son créateur, de cet indifférent qui ne lui rend aucun hommage? O! plût au ciel que, d'un bout de la France à l'autre, on pût troubler ainsi toutes

les consciences erronées et criminelles! Heureuse agitation, qui, en faisant cesser le vice et les scandales, ranimeroit partout l'amour de l'ordre, de la justice, de l'autorité, opéreroit une révolution morale dans tous les cœurs, et nous guériroit ainsi de tous les maux de nos longues dissensions! Je veux pour un moment que l'irréflexion, ou bien un zèle qui n'est pas selon la science, ait mis quelquefois dans la bouche d'un missionnaire une parole hasardée, une décision exagérée; n'est-il pas facile de réprimer ses écarts? le prédicateur indiscret n'est-il pas sous la dépendance des premiers pasteurs? et faudroit-il, pour une faute personnelle qui ne laisse aucunes traces, se livrer à des emportemens de fureur contre les missions, et demander à grands cris la destruction d'une œuvre si précieuse pour les intérêts de la société comme de la religion? Il faut le dire, les vrais perturbateurs, ce sont ceux qui, au mépris de la liberté de conscience garantie par la loi fondamentale de l'État, troublent le sacerdoce jusque dans ses fonctions purement spirituelles, ne cessent de circonvenir les dépositaires de l'autorité par de lâches mensonges, d'insulter à la religion de l'État, de la

maison régnante, de vingt-huit millions (1) de Français qui la professent, et même de toutes les communions, par leurs blasphèmes contre Jésus-Christ ; les perturbateurs sont ceux qui, en prêchant des doctrines anarchiques et licencieuses, flattent, soulèvent toutes les passions, et répandent ainsi dans le corps social des germes d'éternelle discorde.

Mais j'entends des ennemis plus circonspects des missions se parer d'un beau zèle pour la sainteté de nos mystères, et déplorer la facilité avec laquelle les fidèles y sont admis; voyons ce qu'il faut penser de ces alarmes.

Sans doute une seule profanation est un mal et un très-grand mal, et malheur au prêtre qui, par une molle condescendance, en deviendroit le complice ; mais en déplorant des abus inséparables de la corruption de notre nature, n'allons pas condamner ce qu'il y a d'ailleurs de plus salutaire. Lorsqu'il ouvrit au milieu de son Eglise ces fontaines de grâce qui devoient couler jusqu'à la fin des siècles, Jésus-Christ savoit bien que trop souvent les hommes ingrats et pervers ne répondroient à ses faveurs

(1) On ne compte en France qu'un million de Protestans.

que par des sacriléges : il se trouva un profanateur jusque parmi les disciples qu'il s'étoit choisis ; il se rencontroit aussi de semblables pécheurs parmi les premiers chrétiens, désordre qui faisoit gémir le grand apôtre. Et de quoi n'abuse-t-on pas? Faudroit-il donc abolir nos fêtes sacrées, parce que l'oisiveté en fait des jours de plaisir et de dissolution ; les assemblées de religion dans nos temples, parce qu'elles peuvent devenir une occasion de scandale, ou même d'intrigues criminelles ; la communion pascale, parce qu'elle entraîne des profanations? Telle est la manie des esprits foibles ou faux ; dans les meilleures choses ils ne voient que quelques inconvéniens inévitables en tout, comme dans les plus mauvaises ils ne voient que quelques frivoles avantages. Je n'ignore pas que, dans le cours d'une mission, les dispensateurs des saints mystères se rendent plus faciles ; qu'ils exigent des épreuves moins longues et moins sévères ; toutefois remarquez bien que c'est pendant six semaines entières que les fidèles suivent les exercices de la mission, et s'occupent presque uniquement de tout ce qu'il y a de plus capable de les éclairer, de les toucher, de les convertir. Et ne

voyez-vous pas aussi que les ames y sont plus fortement ébranlées qu'elles ne le sont dans les temps ordinaires, que les grâces y sont plus abondantes, que les exemples d'édification mutuelle y ont plus d'efficacité; et, quand les circonstances sont extraordinaires, est-il étrange qu'on s'écarte des voies communes? Je ne dis rien ici qui ne soit avoué de la plus saine théologie, autorisé par la pratique des plus saints personnages; et je suis bien assuré de ne pas trouver de contradicteurs parmi les hommes versés dans la première de toutes les sciences, celle de diriger les ames. Ah! au lieu de se livrer ici à d'amères censures, combien il seroit plus conforme à la charité chrétienne de laisser à Dieu le jugement des consciences, et de se réjouir avec les missionnaires de l'empressement des fidèles autour de la table sainte!

Et d'où vient encore qu'on blâme l'usage des cantiques, introduit dans les missions? Ce n'est qu'un artifice innocent pour mieux graver dans les cœurs les vérités de la foi, pour les rendre plus présentes à l'esprit, pour les communiquer et les répandre avec plus de succès et de facilité. Il est vrai, les paroles de ces can-

tiques sont plus d'une fois vives, ardentes, affectueuses; mais pourroit-il en être autrement, quand il s'agit d'exprimer les gémissemens d'une ame pénitente, les élans de l'amour divin, l'impatience d'un cœur qui soupire pour la céleste patrie? Etoient-elles froides, inanimées, les paroles du Prophète royal, quand il s'écrioit : Comme le cerf altéré soupire après les eaux rafraîchissantes, ainsi mon ame soupire vers vous, ô mon Dieu! O! qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour m'envoler et me reposer dans le sein du Seigneur!... Il est vrai aussi que ces cantiques sont quelquefois chantés sur des airs profanes; hé bien, c'est faire servir le vice au triomphe de la vertu. Des temples d'idoles ont été convertis en temples du vrai Dieu; et seroit-il défendu d'orner nos tabernacles de pierres précieuses dont voudroit se dépouiller, pour les parer, la vanité mondaine? Que sont ici quelques inconvéniens, d'ailleurs exagérés, à côté de tant de précieux avantages?

Vous le voyez donc, Messieurs, rien n'est plus extravagant que de présenter les missions comme nuisibles.

On nous dit enfin qu'elles ne laissent point

après elles de traces durables, et qu'elles sont à peu près infructueuses. Croyez-moi, si elles étoient moins utiles, elles seroient moins haïes. Mais n'exagérons rien, et tâchons de voir les choses comme elles sont dans la réalité. Sans doute dans le peuple évangélisé il n'en est que trop qui se montrent sourds à la voix des missionnaires ; sans doute il en est aussi beaucoup trop pour qui le torrent des passions et des habitudes n'a été que suspendu : et qui donc a jamais prétendu que la mission élevât entre l'homme et le vice une barrière éternelle, insurmontable ? Mais croyons bien aussi que la parole de Dieu n'a pas été annoncée en vain, et que par elle, aujourd'hui comme autrefois, le ciel opère des prodiges de miséricorde. Oui, plusieurs de ces enfans prodigues dont parle l'Evangile, rentrés dans la maison paternelle, des chrétiens ranimés dans la foi, et fidèles aux devoirs qu'elle impose, des incrédules abaissés au pied de la croix, des scandales abolis, des familles réconciliées, des mariages entièrement profanes sanctifiés par la religion, des aumônes versées dans le sein des pauvres, des associations de charité pour les malades, les prisonniers, les enfans délaissés ; un amour

mieux senti pour l'autorité légitime, un zèle plus vif pour la bonne éducation des enfans, un respect plus sincère pour la religion, pour ses devoirs et ses pratiques; une croix, gage d'espérance et de consolation, mémorial salutaire de la mission, auprès de laquelle viennent gémir long-temps après la piété et le repentir : voilà certainement les fruits que les missions laissent après elles; et certes c'est bien quelque chose pour la génération présente, et pour les générations à venir.

Cependant la mission est terminée; les hommes de Dieu vont s'éloigner des lieux qu'ils viennent d'évangéliser, toute une cité en éprouve un sentiment de douleur; le moment redouté de la séparation est arrivé, c'est le moment des regrets, des larmes, peut-être des vœux exprimés hautement en faveur des missionnaires. Ah! ne leur enviez pas ces témoignages de respect et d'affection qu'ils reçoivent en échange de tant de travaux et de fatigues! La reconnoissance n'est-elle pas une vertu, et n'est-ce donc qu'envers les ministres de la religion que les hommes en seroient dispensés? L'esprit de la religion est toujours le même; ce qui se passe de nos jours se passoit

il y a dix-huit siècles ; écoutez ce que rapporte un historien sacré. Dans ses courses évangéliques, saint Paul s'arrête à Milet (1), port de mer fameux dans l'antiquité ; là il appelle auprès de lui les prêtres de la ville d'Éphèse ; il leur annonce qu'il part pour Jérusalem, qu'il ne doit plus les revoir, et il leur adresse des instructions touchantes qu'il termine par ces paroles : « Maintenant je vous recommande » à Dieu, à celui qui peut achever l'édifice » que nous avons commencé, et vous donner » part à son héritage avec tous les Saints. Je » n'ai désiré de recevoir de personne ni ar- » gent, ni or, ni vêtement... Je vous ai mon- » tré qu'en toutes choses il faut se souvenir » de ces paroles que le Seigneur Jésus a dites » lui-même : qu'il y a plus de bonheur à don- » ner qu'à recevoir. Après leur avoir ainsi » parlé, il se met à genoux et prie avec eux ; » ils commencèrent aussitôt à fondre en lar- » mes, et se jetèrent à son cou ; ils l'em- » brassoient, étant principalement affligés de » de ce qu'il leur avoit dit qu'ils ne le rever- » roient plus jamais, et ils le conduisirent jus-

(1) Act. xx, 25 et seq.

» qu'au vaisseau sur lequel il devoit s'embar-
» quer. »

Messieurs, l'histoire de saint Paul s'arrachant aux regrets, aux larmes de ses frères, sera toujours celle des héritiers de son apostolat; il se forme entre le missionnaire et le peuple un lien plein de force et de douceur tout à la fois, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'empêcher; c'est le lien d'une paternité toute spirituelle, que le christianisme seul a connue; et voilà ce qui excite la basse jalousie de nos ennemis. Ils savent bien que le missionnaire ne s'est pas enrichi des biens de la terre, qu'il ne se retire pas comme un conquérant chargé des dépouilles d'un peuple vaincu, que ses seuls trophées sont des vices détruits et des vertus pratiquées, qu'il ne doit plus revoir le peuple qui le regrette; n'importe, on ne lui pardonne pas l'empire que la religion lui donne sur les ames : comme si cet empire n'étoit pas nécessaire pour opérer le bien, comme s'il ne tournoit pas à l'avantage de tous, des familles et de l'État, puisqu'il a pour unique but de rendre les hommes justes, modérés, bienfaisans, et de les conduire au bonheur par le véritable chemin, celui de la vertu.

Je viens, Messieurs, de discuter devant vous tout ce qui sert de prétexte à la haine contre les missions ; je l'ai fait librement. Et certes, quand nos ennemis mettent tant de fureur et d'effronterie dans leurs attaques, nous avons bien le droit de mettre quelque liberté dans la défense. Oui, j'aime les missions, et je les aime, c'est beaucoup dire, de toute la haine que leur portent les ennemis de la religion. Le jour qui les verroit détruire seroit pour eux un jour de triomphe, et la joie de l'impie doit être la tristesse du chrétien.

Mais écartons ici de sinistres pensées qui ne doivent jamais se réaliser, pour ne voir que le spectacle d'édification qu'a donné récemment la capitale. Sur la partie la plus élevée de son enceinte, à la voix de quelques missionnaires, qu'est-il arrivé? Une population de quatre-vingt mille ames s'est ébranlée tout entière ; et les temples se sont remplis d'une foule d'hommes qui, jusque-là, n'avoient eu de chrétien que le nom, qui connoissoient à peine la forme des autels de Jésus-Christ. La parole sainte a été écoutée par le peuple avec une grande avidité. Tous n'ont pas été changés, mais tous,

plus ou moins, ont été frappés par des impressions salutaires. Vous savez comment cette mission s'est terminée par la dédicace de ce temple magnifique, élevé par la piété de nos rois en l'honneur de la patronne de Paris. Pendant dix jours entiers, quelle affluence de tous les points de cette immense cité! des flots toujours croissans de fidèles n'ont cessé d'inonder sa vaste enceinte. Quelle assemblée! Pontifes, magistrats, guerriers, et aussi les augustes descendans de saint Louis, sont accourus pour mêler leurs hommages à ceux de la multitude.

J'étois présent, Messieurs, et je parle comme témoin oculaire. Là, debout, à côté de l'autel de Jésus-Christ, dominant toute la multitude des fidèles, l'homme apostolique proclama à haute voix la loi de Dieu et la loi de l'Église, et sembla faire renouveler à tous les habitans de cette cité le pacte d'alliance, trop long-temps violé, avec le divin législateur. Ainsi la révolution française a passé avec ses crimes et ses conquêtes. Que de choses ont disparu pour toujours! que de grandeurs éclipsées à jamais! Et voilà que, du milieu de tant de débris et de ruines, où les autels étoient

naguère ensevelis, la vierge de Nanterre est sortie triomphante à nos yeux. Ainsi Dieu a fait briller la victoire de ce qu'il y a de plus foible sur ce qu'il y a de plus fort, d'une simple bergère sur la puissance et la sagesse du siècle; ainsi Jésus-Christ a triomphé dans son humble servante. Bientôt, sur le faite de son temple, le signe du salut va s'élever, qui, aperçu de tous les points de la capitale, et de toutes les avenues qui y conduisent, semblera dire que c'est par la croix, que c'est par l'Évangile que la France chrétienne et monarchique a dompté les efforts de la rébellion et de l'impiété.

SUR LA FOI PRATIQUE

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciatis.

Mes frères, travaillez de plus en plus à assurer, par les bonnes œuvres, votre vocation et votre salut. 2 *Petr.* 1, 10.

L'Église chrétienne étoit encore à sa naissance; elle étoit toute pénétrée de l'esprit de son divin fondateur, embrasée du feu qu'il étoit venu allumer sur la terre; elle voyoit naître dans son sein un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité, prêts à tout sacrifier pour la foi qu'ils avoient reçue, et même, s'il le falloit, à voler au martyre. Et cependant c'est aux chrétiens généreux et fervens de l'Eglise primitive que saint Pierre dit : Mes frères, ayez soin d'entretenir, de fortifier votre foi par la pratique des vertus, par la tempérance, la patience, la charité, et travaillez de plus en plus à assurer votre vocation et votre salut. *Fratres, magis satagite.* Sans doute, Mes-

sieurs, que sur les traces des premiers chrétiens vous marchez dans les voies de Dieu avec zèle et fidélité; que, dans ce pieux asile, vous êtes à votre Dieu comme il est à vous; que par la méditation de sa loi sainte, et plus encore par la participation aux saints mystères, vous fortifiez les nœuds qui vous attachent à lui, et que votre conduite est pure comme votre foi. Mais le juste sommeille quelquefois, sa piété peut se refroidir, il a besoin d'être excité, ranimé dans la pratique des vertus chrétiennes. Nous ne sommes ni plus détachés des choses de la terre, ni plus fervens dans nos prières, ni plus maîtres de nos passions que les fidèles de l'Eglise naissante; et dès lors c'est à nous qu'il convient de rappeler l'avertissement que leur donnoit le prince des apôtres, de travailler tous les jours avec un zèle nouveau à assurer leur salut. *Fratres, magis satagite.* C'est même une remarque de saint Chrysostôme, dans une de ses homélies, que les ames les plus avancées ont quelquefois besoin d'une plus grande vigilance, parce qu'elles sont exposées à de plus rudes attaques de la part du démon. Ce n'est pas, dit ce Père, aux vaisseaux nouvellement sortis du port

qu'en veulent les pirates, mais à ceux qui reviennent chargés de richesses. Telle est la conduite du démon; il attaque une ame quand elle a amassé des richesses spirituelles par le jeûne, la prière, l'aumône, la charité et les autres vertus : c'est alors qu'il se jette sur notre vaisseau pour en piller les trésors. Ainsi, même les plus justes ne sont pas étrangers à l'avertissement que donne saint Pierre, de ne pas laisser leur foi stérile, mais de la rendre féconde en bonnes œuvres pour assurer tous les jours davantage leur salut. *Fratres, magis satagite, etc.*

Ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer. Sans parler ici de cette déplorable incrédulité d'esprit qui rejette en même temps et la foi et les œuvres, combien qui bornent leur religion à l'attachement qu'ils conservent pour la foi de leurs pères! A ceux-là il faut rappeler que la foi doit être effective, c'est-à-dire se produire au dehors par les œuvres que la loi commande. Il en est qui, sans vivre étrangers aux pratiques du christianisme, sont loin de les accomplir avec zèle et avec amour; et il faut leur rappeler que le second caractère de la foi chrétienne, c'est d'être ardente dans le bien. Enfin, il en

est qui, après avoir marché quelque temps dans les voies de Dieu, sont rebutés par les dégoûts et les obstacles ; et il faut leur faire comprendre que le caractère distinctif de la foi chrétienne, c'est d'être courageuse. Effective, ardente, courageuse, telle est la foi du vrai chrétien ; et c'est ce que nous allons développer dans ce discours.

Un Dieu créateur, qui d'une parole a tiré du néant le ciel et la terre ; un Dieu puissant et sage, qui gouverne et règle tout dans les conseils de sa providence ; un Dieu juge suprême des vivans et des morts, qui, dans la vie future, doit rendre à chacun selon ses œuvres ; enfin un Dieu rédempteur nous réconciliant par son sang avec son Père irrité contre nos crimes, et nous sanctifiant par l'Esprit qu'il répand dans nos ames : voilà, Messieurs, les vérités élémentaires du christianisme, l'abrégé de la religion sainte que nous avons le bonheur de connoître et de professer, la substance de cette foi divine dont nous avons reçu dans le baptême le caractère sacré. Lorsque parmi nous l'enfant nouveau-né est porté dans nos temples, pour y être marqué du sceau des enfans de Dieu, le

prêtre, suivant le Rituel Romain, s'avance sur le seuil de la porte et lui dit : « Que demandez-vous de l'Église de Dieu? *Quid petis ab Ecclesia Dei?* » Et l'on répond pour lui : « La foi, *fidem.* » Ensuite, régénéré dans les eaux salutaires, il reçoit comme le principe et le germe de cette foi, qui, développée avec le secours de la grâce par l'instruction de ses parens et de ses pasteurs, par l'exemple de ses frères et par ses propres réflexions, croît en quelque sorte et se fortifie avec les années. Sans doute, Messieurs, nous l'avons conservée précieusement cette foi que nous avons reçue, et nous ferons toujours gloire d'être les enfans dociles de ce Dieu, et de son Église qui nous parle en son nom. Mais prenons garde ici; ne nous bornons pas à cette docilité qui soumet l'esprit à la vérité de la divine parole. Dans le chrétien, la foi ne doit pas être oisive; c'est le talent confié par le maître à son serviteur, pour que celui-ci le fasse valoir par son industrie; il faut que la foi épure nos sentimens, élève nos pensées, conduise notre langue, règle nos actions, se manifeste clairement au dehors par la pratique des œuvres, et soit ainsi cette foi vraiment sanctifiante

dont parle l'Apôtre, qui opère par la charité.

Vous croyez, peut-on nous dire, en un Dieu créateur des cieux et de la terre, et vous ne concevez pas le délire de ces impies sourds à la voix de la nature, dont toutes les parties semblent lui crier de concert : C'est Dieu qui nous a faits. Dans votre foi, vous êtes louable, sans doute : *Tu credis quoniam unus est Deus, benè facis* (1). Mais on peut nous demander si nous portons dans notre cœur le sentiment de la présence de Dieu, si nous nous abaissons en esprit devant sa majesté sainte; si nous craignons, par le désordre de nos actions ou celui de nos pensées, de blesser la sainteté de ses regards; si nous l'adorons comme notre maître, le redoutons comme notre juge, et l'aimons comme notre père; car voilà la véritable manière de croire en Dieu. Nous croyons à la Providence; et certes, à la vue de cet enchaînement de merveilles que présente la nature, comment ne pas reconnoître celui dont la sagesse se joue dans cet univers ? Mais on peut nous demander si, pour ce qui nous concerne,

(1) Jacob. II, 19.

nous adorons en tout les desseins de cette éternelle Providence, si nous plions sans murmure sous ses ordres souverains, si nous recevons avec une soumission égale les biens et les maux qu'elle nous envoie, baisant avec respect la main qui nous frappe comme celle qui nous élève, et, dans la disgrâce comme dans la prospérité, disant dans notre cœur : Qu'il soit fait comme vous voulez, et non comme je veux : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Car voilà la véritable manière de croire à la Providence. Nous croyons en un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du vice, dans une vie qui ne doit jamais finir ; mais avons-nous présentes à l'esprit les années éternelles? nos espérances sont-elles pleines d'immortalité? notre cœur est-il là où est notre trésor? et travaillons-nous à nous détacher d'une vie qui passe, pour nous élever vers celle qui ne passe point? Car, sans cela, que sert-il de croire à la vie future? Enfin nous croyons en Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, homme pour souffrir, et Dieu pour donner à ses souffrances un prix bien au-dessus de la malice du péché ; nous gémissons sur l'égarement de l'incrédule, qui, n'ayant pas le courage de pratiquer la loi de Jésus-

Christ, se révolte contre sa mission divine, et veut se faire de son audace sacrilége un appui à ses désordres; mais je vous demande si vous portez à Jésus-Christ ce respect profond et cet amour tendre que commandent sa grandeur et sa miséricorde, si vous vous affligez des outrages qu'il reçoit, si vous l'honorez dans votre personne par la sainteté de vos œuvres, si dans vos actions vous êtes le sectateur de sa doctrine et l'imitateur de ses exemples; car voilà la véritable foi en Jésus-Christ.

Nous le récitons tous les jours, mes Frères, ce Symbole aussi ancien que le christianisme, fondement de notre croyance, et que s'honorent de professer tous ceux qui font gloire de suivre la religion de Jésus-Christ. A peine savions-nous articuler quelques mots, qu'on nous apprit à bégayer les grandeurs de Dieu notre créateur et notre père, les miséricordes de Jésus-Christ son Fils et notre Sauveur, les promesses et les menaces de la vie éternelle. Mais avons-nous bien compris que le Symbole des Apôtres n'étoit la règle de notre croyance que pour l'être de notre conduite? Nous avons été assez pénétrés de la doctrine qu'il énonce pour pratiquer les devoirs qui en sont la suite

nécessaire. En vain nous serions en état d'expliquer au peuple les mystères qu'il renferme, en vain connoîtrions-nous en détail, sur cette matière, les enseignemens de la plus haute et de la plus profonde théologie, si nous n'avions les vertus qu'il doit inspirer : avec toute notre science nous serions moins avancés que le simple villageois qui pratique avec ferveur ce qu'il croit avec simplicité ; et nous pouvons dire de toutes les vertus chrétiennes ce que dit en particulier, de l'humilité, le pieux auteur de l'Imitation : De quoi vous serviroit-il de vous élever jusqu'à la plus sublime théologie, si vous n'avez pas cette humilité sans laquelle vous ne pouvez que déplaire à la Trinité? *Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare, si careas humilitate unde displiceas Trinitati* (1)?

Non, ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer ; ce n'est pas assez de captiver son esprit sous le joug de la foi, si l'on ne captive son cœur et sa conduite sous le joug des devoirs qu'elle impose. Eussions-nous une foi capable d'opérer des prodiges et de transporter

(1) Lib. I, cap. I.

les montagnes, comme parle l'Apôtre, nous ne sommes rien sans la charité qui accomplit la loi. Voyez cet arbre agréable à la vue : il se charge tous les ans de feuilles et de fleurs; mais trompant l'espoir de son maître, il ne porte jamais de fruits; à quoi est-il bon? pas à autre chose qu'à être coupé et mis au feu. Or, voilà notre image. Si notre foi est stérile, nous n'entrerons pas avec le serviteur fidèle dans les joies du Seigneur; nous serons condamnés à être jetés dans les ténèbres extérieures. Voyez encore une personne qui vient de mourir : ce que vous avez devant les yeux conserve toutes les formes et les apparences d'un corps humain; toutefois ce n'est plus qu'une masse de chair aussi froide, aussi insensible que le marbre. Et que lui manque-t-il donc? cet esprit qui l'animoit, et qui étoit en lui le principe du mouvement et de la vie. Et cependant, si notre foi n'est point animée par nos œuvres, c'est encore notre image; nous paroissons vivans, et nous sommes morts; notre religion n'est plus qu'un simulacre, qu'un cadavre du christianisme. *Fides sine operibus mortua est.*

Surtout n'oublions pas que les premiers devoirs que nous inspire cette foi vraiment chré-

tienne, cette foi pratique dont nous parlons, ce sont les devoirs particuliers de notre état. Certes, ce seroit une bien funeste illusion que de se porter avec ardeur à des choses excellentes, si l'on veut, mais qui nous seroient étrangères, pour abandonner ce qui doit être notre première occupation. Il n'est qu'une foi, qu'une religion pour tous ; mais cette foi diversifie ses commandemens suivant les diverses conditions de la vie, et nous fait embrasser à chacun tous les devoirs de notre état dans toute leur étendue. Le pasteur des ames ne se borne pas à cette régularité, qui fait éviter les scandales, fait annoncer la parole sainte, assister avec décence aux divins offices ; mais, plein de la plus tendre et de la plus vive sollicitude, il embrasse dans son zèle tous les besoins temporels et spirituels de son troupeau. Les pauvres, il les assiste ; les malades, il les visite ; les affligés, il les console ; les pécheurs, il cherche à les ramener à Dieu ; il est foible avec les foibles ; il pleure avec ceux qui pleurent ; il se fait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. La voilà, pour le prêtre, cette foi pratique dont nous parlons, fondée sur les enseignemens et les exemples de l'apôtre, qui

nous avertit de nous montrer en toutes choses dignes ministres de Jésus-Christ, de compter pour rien nos sueurs, nos travaux, et même la vie, pourvu que nous remplissions avec une constante fidélité le ministère divin qui nous est confié par Jésus-Christ; *dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu* (1). Ce jeune élève du sanctuaire ne se contente pas d'éviter les fautes qui le rendroient manifestement indigne de l'état saint auquel il aspire; mais, dans la maison de retraite qu'il habite, il se montre plein de zèle pour avancer à la fois dans la science et dans la piété; il ne néglige rien de ce qui peut faire de lui, dans la maison de Dieu, une lampe ardente et luisante par le feu de la charité et l'éclat de la doctrine. La voilà, pour ce jeune élève du sanctuaire, cette foi pratique qui seule en fera un ouvrier évangélique orné de toutes les vertus que saint Paul exige. Dans le christianisme tout mène à la pratique : aimer Dieu et le prochain, voilà la loi et les prophètes; tout le reste n'est que pour faire naître et pour entretenir ce double amour,

(1) Act. xx, 24.

et toute piété qui n'atteint pas ce double but n'est qu'une pure illusion.

Sans doute, dans un siècle de blasphème et d'apostasie universelle, c'est un mérite particulier devant Dieu que d'avoir conservé la foi; nous pouvons croire que Dieu répand ses grâces avec plus d'abondance que jamais sur ceux qui, aidés de son secours tout-puissant, ont eu le courage de demeurer fermes au milieu des orages qui ont abattu un si grand nombre de chrétiens. Oui, les grâces que les impies rejetteront, le Seigneur les fera retomber sur les ames fidèles; l'indigence des uns devient la richesse des autres. Mais n'allons pas nous rassurer dans nos négligences et nos péchés par la pureté de notre foi : Messieurs, si, croyant comme le juste, nous vivons comme le pécheur, nous ne devons pas espérer de jouir du sort des saints. Un jour notre foi même s'élèveroit contre nous, nos lumières accuseroient nos œuvres. Tandis que l'infidèle peut, au tribunal de Dieu, alléguer son ignorance, non pour sa justification entière, mais du moins comme une sorte d'excuse qui doit diminuer la rigueur de sa sentence, le chrétien trouveroit dans sa croyance même sa plus sévère con-

damnation ; son éternel désespoir, son plus affreux supplice seroit d'avoir trahi sa foi par ses œuvres, et d'avoir profané le don de Dieu par des mœurs toutes païennes.

J'ai dit, en second lieu, que notre foi devoit être ardente. Saint Augustin a remarqué que les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, sans être chrétiens de nom, l'étoient toutefois d'effet et d'action ; c'est que réellement ils avoient l'esprit de la loi de grâce, étant animés par la foi la plus vive dans les promesses du Seigneur, se portant avec une sainte ardeur à toutes les œuvres que le ciel leur commandoit, et dans une espérance pleine d'immortalité, vivant comme étrangers sur la terre. Combien de chrétiens, au contraire, dont la foi, sans être éteinte, est foible et languissante, et qui opèrent l'œuvre de Dieu négligemment! Ce n'est pas que quelques œuvres extérieures ne manifestent notre foi, que quelques prières, quelques pratiques de piété n'attestent que nous sommes chrétiens de profession ; mais si les apparences sont d'un chrétien, en avons-nous la réalité? Nos œuvres ont-elles le mérite et le prix qu'elles doivent emprunter de la foi? Dans notre cœur, notre foi devroit

être comme une flamme qui éclaire, qui échauffe, et qui cherche à se répandre; et peut-être n'est-elle qu'un feu mourant et caché sous la cendre, qui ne fait sentir sa présence ni par sa chaleur, ni par son éclat. Pour expliquer notre pensée, mettons en opposition la foi commune de tous les chrétiens négligens, avec la foi vive et ardente qui éclaire les cœurs fidèles et fervens.

Avec une foi commune nous prions, mais nos prières sont languissantes et foibles; elles sont l'effet de l'usage et de l'habitude; elles ne sont pas accompagnées d'un sentiment profond d'humilité et de confiance; elles n'ont rien de ces gémissemens ineffables que produit l'Esprit saint, et elles sont loin d'être comme la prière du juste dont parle le Sage, qui pénètre les cieux, et monte jusqu'au trône de Dieu pour en faire descendre la grâce et la miséricorde. Avec une foi commune nous assistons aux saints mystères; mais présens de corps nous ne le sommes pas d'esprit; notre maintien n'est pas grave et décent, nos yeux ne sont pas recueillis, notre cœur n'est pas humilié, et loin de nous immoler, de nous offrir avec la victime sainte, nous sortons de nos sanctuaires, aussi froids, aussi

insensibles que nous y étions entrés. Avec une foi commune nous entendons la parole de Dieu; mais c'est moins par le désir d'en profiter que par un esprit de curiosité. On y voit des paroles qui nous sont étrangères, une belle théorie qui n'oblige pas dans la pratique, et l'on est toujours tenté de croire que l'orateur chrétien, outrant la vérité, donne quelque chose à l'ornement du discours, et qu'il est permis de rabattre de la morale qu'il prêche. Avec une foi commune on fréquente la table sainte; mais les dispositions sont ordinaires, les sentimens ne sont pas affectueux et tendres, la reconnoissance pour un don si excellent semble finir avec le moment où il est départi, et pour avoir reçu le Saint des saints on n'en devient pas meilleur. Enfin, avec une foi commune on évite les scandales et les fautes grossières aux yeux des hommes; mais l'amour désordonné de soi-même, les paroles indiscrètes, les airs dissipés, une vie molle et oisive, les fautes vénielles mais très-réfléchies, les négligences qui affoiblissent l'ame et la préparent aux grandes chutes, voilà ce qu'on n'évitera pas. Ainsi on aura cette foi qui distingue de l'impie déclaré, qui conserve les dehors de la religion, qui en

fait pratiquer quelques œuvres, qui même, si l'on veut, n'est pas sans mérite devant Dieu; mais on n'a pas cette foi vive qui épure les intentions, fait accomplir avec zèle toute la loi, anime les pensées et les désirs d'une sainte ardeur, cherche les intérêts et la gloire de Dieu seul, prémunit contre les fautes graves en inspirant de l'horreur pour les plus légères. Ainsi on se traîne plutôt qu'on ne marche dans les voies de Dieu, semblable à ces valétudinaires qui, sans force et sans vigueur, ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Au temps du prophète Isaïe, les Juifs, sectateurs fidèles du culte mosaïque, immoloient des victimes, brûloient des parfums, offroient des holocaustes, observoient les fêtes et les solennités ordonnées par la loi; mais avec cet appareil imposant de religion, si leur langue étoit à Dieu, leur cœur étoit loin de lui. Ecoutez, s'écrie à ce sujet le Prophète, prêtez l'oreille à la parole de Dieu. Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes? vous dit le Seigneur; votre encens m'est en abomination; je hais vos fêtes et vos solennités; lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes regards. Purifiez-vous, ôtez de de-

vant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, et après cela présentez-vous devant Dieu. Messieurs, le reproche que le Seigneur faisoit aux Juifs, ne peut-on pas nous le faire? Ne peut-on pas nous dire : La religion, il est vrai, vous dirige ; la foi vous conduit dans nos temples, vous fait fléchir les genoux devant les saints autels, assister à la célébration des mystères redoutables, chanter les cantiques sacrés, asseoir à la table sainte, pratiquer les exercices d'une vie chrétienne; mais où sont ces désirs purs qui vont à Dieu seul? où est ce zèle ardent qui embrasse tous les détails de la loi? où est cette sainte ferveur pour un Dieu qui veut être aimé sans partage? où est cette foi vive qui anime tout, qui donne du prix à nos œuvres? et, sans cela, de quoi sert tout le reste devant celui qui veut être adoré en esprit et en vérité?

Le troisième et dernier caractère de la foi chrétienne, c'est d'être courageuse. Je ne dois pas le dissimuler, parce qu'ici même l'illusion seroit funeste, et que le ministre de la vérité doit présenter la religion telle qu'elle est, avec

ses rigueurs et ses consolations, ses travaux et ses espérances. Si la piété a des douceurs bien plus réelles et plus touchantes que celles du vice, elle a aussi ses combats et ses peines, et l'on devroit se défier d'une vertu qui ne coûteroit aucun effort à la nature. Combattre et vaincre n'est pas la perfection, mais le premier devoir du christianisme; et ce qui fait la gloire de la religion, c'est que des vertus qui chez les païens auroient passé pour le prodige de l'héroïsme, sont devenues familières au sein de l'Église chrétienne. Il est dit que la vie de l'homme est un combat continuel sur la terre. Ce n'est pas un seul triomphe que la foi demande, c'est une suite de combats et de victoires qui seule peut mériter la couronne. La carrière est courte devant vous; c'est au courage que le prix est offert; le lâche ne peut rapporter ici que de la honte et de l'ignominie. Oui, nous avons à lutter et contre le démon qui tourne autour de nous comme un lion rugissant, pour nous perdre et nous dévorer, et contre le monde qui nous éblouit et nous enchante par ses plaisirs, et contre nos semblables dont l'exemple nous séduit et nous entraîne, et contre nous-mêmes, qu'un poids

de corruption et de misère tient sans cesse courbés vers la terre. Notre propre cœur est notre plus constant ennemi ; tous les autres seroient renversés que celui-là est encore debout : ennemi secret et domestique, aussi cher qu'il est implacable, et qui ne mourra qu'avec nous. Peut-être, à la vue de tant d'ennemis conjurés, sommes-nous tentés quelquefois de nous livrer au découragement, et de chercher dans leur nombre et leur force un prétexte pour ne pas combattre. Mais pourquoi sommes-nous chrétiens ? pourquoi avons-nous été enrôlés dans la milice sainte ? Quels furent nos engagemens sur les fonts baptismaux ? quelles furent nos promesses ? Avons-nous reçu dans le baptême un esprit de crainte et de servitude ; ou plutôt n'avons-nous pas reçu l'Esprit de force et d'amour, et ce principe d'une foi courageuse qui fait triompher du monde et du péché ? *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (1).

Si quelquefois, plus touché de la grâce dans des momens plus heureux, on forme le dessein de rompre la chaîne de ses habitudes, de

(1) I Joan. v, 4.

se porter à la piété avec plus d'ardeur, combien n'est-on pas effrayé par la multitude des obstacles qui se présentent! Le démon les grossit encore à l'imagination épouvantée; on désespère de pouvoir les surmonter. Si l'on fait quelques efforts, bientôt on se laisse abattre; on éprouve quelque chose de ces combats qu'éprouvoit saint Augustin se débattant encore dans les liens de ses habitudes invétérées. Attiré tour à tour par la grâce et par le péché, s'il fixe ses regards sur la vertu qui se présente à lui avec ses chastes attraits, il lui semble que le plaisir le tire par la robe de la chair, et lui dit : Comment pourras-tu vivre sans les douceurs que je fais goûter? Il soulève ses chaînes en soupirant, mais il n'a pas la force de les rompre. Cependant la foi qui sera couronnée, c'est la foi qui sait vaincre. L'Apôtre nous représente le chrétien comme un soldat toujours armé, tenant d'une main le glaive spirituel pour combattre les vices, et de l'autre le bouclier de la foi pour repousser les traits enflammés de l'ennemi de nos ames. Il n'est point de couronne sans victoire, ni de victoire sans combats et sans efforts.

Et que voudrions-nous alléguer pour couvrir notre lâcheté? Il est pénible, il est vrai, de soumettre sa chair à la loi de l'esprit, de fuir un monde séduisant mais corrupteur, de s'arracher à des sociétés douces mais funestes, de plier une volonté toujours rebelle sous le joug austère des devoirs : tout cela est pénible, j'y consens ; mais sans parler du témoignage d'une bonne conscience, de cette paix de l'ame, le seul bien véritable et sans lequel tous les autres ne sont rien, je vous le demande, Messieurs, dans le monde, parvient-on aux honneurs, aux richesses, à la gloire, sans de longs et pénibles travaux? Les plaisirs mêmes ont leurs amertumes, leurs ennuis, leurs fatigues; et si l'acquisition des biens fragiles de la terre exige de pénibles sacrifices, est-il donc étonnant que la foi en exige de plus grands encore, pour nous assurer la possession des biens immortels? Instruisons-nous ici à l'école du monde. Jésus-Christ lui-même, dans son Évangile, nous renvoie plus d'une fois aux enfans du siècle pour recevoir des leçons de sagesse. Voyez ce guerrier qui s'élance dans les hasards des combats ; il brave les périls et la mort ; ses forces sont épuisées par ses bles-

sures, que son bras est encore armé du glaive de la bataille. Pourquoi tant de courage? c'est pour une fumée de gloire, qui certes ne doit pas descendre avec lui dans le tombeau, et dont il n'aura pas la triste consolation de jouir pendant sa vie. Ainsi l'amour de la gloire humaine fait des héros, et le désir de la gloire céleste n'en feroit pas! et les lauriers périssables de la victoire auroient pour un guerrier des appas que n'auroient pas pour le chrétien des couronnes immortelles! où est donc notre foi? Que veut ce marchand avide, qui, sous nos yeux, quitte ses amis, ses parens, son épouse, ses enfans, sa patrie, comptant pour rien la fatigue des plus longs voyages et les tempêtes des mers orageuses? Il prétend s'enrichir. Mais quoi! les biens de ce nouveau monde où il court sont-ils plus solides et plus durables que ceux de cet ancien monde que nous habitons? Non, ils sont également fragiles et périssables ; et cependant voilà comme l'amour des richesses est plus fort que tous les liens du sang et de la nature. Hélas! et peut-être ne nous faut-il rompre que des attaches secrètes, nous faire quelque légère violence, nous priver des douceurs

d'une vie trop commode, souffrir avec résignation les peines ordinaires de la vie pour acquérir des biens dont la possession est aussi certaine que durable; et nous n'avons pas le courage de l'entreprendre! Que prétend ce savant avec ses laborieuses recherches, ses longues et pénibles veilles? pourquoi fuit-il souvent le commerce des hommes, se prive-t-il même plus d'une fois des plaisirs les plus innocens? C'est qu'il veut s'élever au-dessus de ses semblables, et fixer les regards du public par l'éclat de sa renommée. Mais est-il bien assuré d'obtenir enfin cette estime et ces éloges dont il est si avide? Ah, les hommes sont si méchans et si capricieux, que si les uns lui paient le tribut qu'il mérite, les autres le lui refuseront. Voilà comme le désir d'une renommée aussi incertaine que vaine fait sacrifier les penchans les plus doux. Et nous qui sommes au service d'un maître aussi juste que magnifique, qui récompense d'un royaume éternel le verre d'eau froide donné en son nom, s'il faut donner quelques momens à la prière, à la méditation des choses saintes, à un retour salutaire sur soi-même, aux œuvres de la pénitence chrétienne, nous sommes

lâches et paresseux! où est donc la sagesse et la raison?

De l'école du monde qui vient de nous instruire, passons à celle de la religion. Nous lisons dans les livres saints, qu'un juste de l'ancienne loi s'encourageoit à la vertu par le souvenir de ses pères. Nous sommes les enfans des saints, s'écrioit-il : *Filii sanctorum sumus.* Et nous, ne devons-nous pas, à plus forte raison, tenir le même langage? Parcourez cette suite de saints personnages qui depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours forment comme une chaîne immense; et vous trouverez que depuis le juste Abel, qui mérita par l'ardeur de sa foi de voir agréer son sacrifice, les saints de l'ancienne et de la nouvelle alliance ne sont parvenus à la gloire que par les efforts et les combats d'une foi ferme et courageuse. C'est Abraham, ami de Dieu, que je vois errant sur la terre, comme dans un lieu d'exil et de pélerinage, et que le Seigneur lui-même met à une épreuve si cruelle pour son cœur et sa fidélité. C'est l'innocent et chaste Joseph, vendu par ses frères, poursuivi par la calomnie, et précipité dans les horreurs des cachots. C'est Moïse, que

l'Ecriture appelle le plus doux des hommes, condamné à périr dès son berceau, et qui dans la suite est appelé à marcher tous les jours au milieu des contradictions, des murmures, des révoltes, des extravagances du peuple le plus indocile et le plus intraitable. C'est Job frappé dans ses biens, frappé dans sa famille, frappé dans sa personne. Ce sont les Prophètes, ces hommes dévorés du zèle de la maison de Dieu, qui sont cruellement mis à mort, ou chargés de chaînes, ou forcés de fuir dans les antres et les forêts. Ce sont les Apôtres, ces ambassadeurs de Jésus-Christ, qui sont foulés aux pieds comme les balayures du monde, et qui ne reçoivent pour prix de leurs immenses travaux que des mépris, des opprobres, des tourmens et la mort. Ce sont des millions de martyrs confessant la foi au milieu des bûchers et sur les échafauds. Ce sont tous les saints, en un mot, de toutes les nations et de tous les siècles, qui souffrent persécution pour la justice. Oui, il n'en est pas un seul qui n'ait marché sur les traces sanglantes de Jésus-Christ, pas un qui n'ait trouvé une ample matière de combats et de triomphes ou dans la violence même de ses

passions, ou dans la ruse et la malice du démon, ou dans l'injustice et la haine des hommes, ou dans les inquiétudes et les perplexités de la piété, ou dans les événemens malheureux ménagés par une providence miséricordieusement sévère, ou dans des maladies et des infirmités corporelles; pas un seul qui n'ait vérifié d'une manière ou d'une autre cette parole rigoureusement vraie de l'apôtre saint Paul : Ceux qui veulent vivre dans la piété selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ souffriront persécution; *Qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (1). Ainsi je me représente l'Église chrétienne comme un camp formidable au démon et à l'enfer. Au milieu est Jésus-Christ élevant la voix pour rallier ses disciples, et autour de lui sont rangés tous les chrétiens généreux formant des bataillons armés toujours prêts à combattre le démon et le vice, et à l'exemple de leur chef divin ne sachant que vaincre et mourir. C'est donc ici qu'il faut s'écrier avec l'apôtre : En voyant devant nous cette multitude de combattans magnanimes,

(1) II Tim. III, 12.

sachons nous débarrasser des liens du péché, rejetons loin de nous ce qui peut retarder notre course, élançons-nous dans la carrière ouverte devant nous ; *Curramus ad propositum nobis certamen* (1). Fixons nos regards sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui n'est entré dans sa gloire que par les souffrances et les ignominies de la croix ; *sustinuit crucem confusione contemptâ* (2).

C'est à nous surtout, Messieurs, qu'il convient d'être pénétrés des vérités que nous venons de rappeler, à nous qui sommes appelés à répandre la foi parmi les peuples, et à la faire fructifier par la pratique des vertus chrétiennes, à nous qui ne pouvons éviter le malheur de nous familiariser avec les choses saintes que par une foi vive et profonde qui nous rende comme sensibles les mystères que nous ne voyons pas, à nous à qui un peuple impie prépare les mêmes contradictions que faisoient essuyer autrefois aux apôtres les nations idolâtres. Si les sacrifices que la foi demande effraient notre foiblesse, n'oublions pas que nous avons pour nous Jésus-Christ et ses

(1) Hebr. xii, 1. — (2) *Ibid.* 2.

grâces; si le travail nous étonne, que la récompense nous anime! Si la carrière nous paroît longue à parcourir, pensons que le ciel l'abrégera peut-être plus que nous ne pensons, et que lorsque nous toucherons au terme, nous trouverons notre consolation, non pas précisément dans l'intégrité de notre croyance, mais dans l'union d'une foi pure à des œuvres saintes. Il viendra ce jour où dans les bras de la mort nous semblerons lutter contre elle pour lui disputer un reste de vie près de nous échapper. L'Église alors, comme une mère alarmée, redoublera pour nous de sollicitude et de tendresse; elle nous fera porter par ses ministres toutes les consolations et toutes les grâces dont elle est la dépositaire. Arrivent ces derniers instans, qui sont comme le passage du temps à l'éternité : le chrétien ne tient plus à la vie que par un fil qui va se rompre, et son ame va quitter la terre. Cependant le prêtre est debout auprès du lit du malade, il élève la voix; et, comme pour donner le signal du départ à cette ame immortelle, il lui adresse ces paroles également simples et sublimes, qu'il est difficile de prononcer sans sentir son cœur ému, et ses yeux

se remplir de larmes : Partez, ame chrétienne, partez : *Proficiscere, anima christiana.* Partez au nom de Dieu le Père qui vous a créée, au nom de Dieu le Fils qui vous a rachetée, au nom de Dieu le Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. Partez, *proficiscere :* au nom de Dieu votre créateur! Mais, ô Père céleste, si, quoique croyant en vous, je ne vous ai pas aimé, et si je n'ai eu pour vous que les sentimens d'un enfant ingrat et rebelle!... Au nom du Fils votre rédempteur! Mais, ô Sauveur de mon ame, si j'ai foulé aux pieds votre sang divin, et si je n'ai pas suivi la loi que vous m'avez donnée!... Au nom de l'Esprit sanctificateur des ames! Mais, ô Esprit saint, si j'ai méprisé vos grâces, vos inspirations et vos lumières!... Adorable Trinité, je m'abaisse et m'anéantis devant votre incompréhensible majesté, je vous crois sans vous comprendre; mais je crains de n'avoir qu'une foi stérile et que vous ne récompensez pas. Vous seule vous pouvez, par votre divin secours, la rendre féconde en fruits de salut, et digne de la couronne immortelle, réservée à la foi qui opère par la charité. Ainsi soit-il.

SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodie Salvator.

Je vous annonce un grand sujet de joie, c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur. Luc. II, 10.

Il est né ce fils de David, le Messie promis, le Désiré, l'attente des nations, cet enfant qu'Isaïe, dans un saint transport, appeloit l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix : *natus est.* Il est né, et ce n'est pas pour un peuple qui nous soit étranger, ou pour une classe d'hommes privilégiés : il est venu pour toutes les nations et pour tous les siècles, pour le Juif et le Gentil, pour le Grec et le Barbare, pour les rois et les sujets, pour les riches et les pauvres, pour les savans et les ignorans, pour nous tous ici rassemblés, et pour chacun de nous en particulier ; *natus*

est nobis. Il est né ; et déjà les anges, en publiant sa naissance, ont fait retentir les airs de ce cantique touchant et sublime : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Non, il ne sera pas un conquérant, qui, selon les idées d'un peuple charnel, doive rendre tous les peuples tributaires de la Judée ; il ne combattra point les puissances de la terre, mais celles de l'enfer ; il ne brisera pas les sceptres et les couronnes, mais les portes de la mort. Son nom sera Jésus ; et il réconciliera le ciel avec la terre, et toute son ambition sera d'éclairer les hommes par sa doctrine, de les sanctifier par ses exemples, et de les sauver par son sang : *natus est vobis hodiè Salvator.* Peuple fidèle, accourez autour du berceau de Jésus naissant ; entendez ses premiers soupirs, et voyez couler ses premières larmes ; c'est l'amour qui l'a fait naître dans une crèche, comme l'amour le fera mourir sur une croix. Ici tout inspire la plus grande confiance ; ne craignez donc ni les éclats de la foudre, ni les fracas des tempêtes ; c'est bien toujours le Dieu de terreur et de majesté, mais que son amour a revêtu de la foiblesse et des grâces ingénues

de l'enfance. Venez avec la simplicité des bergers, avec la foi des Mages, avec le respectueux amour de Joseph et de Marie, venez lui offrir vos cœurs comme il s'offre lui-même en holocauste pour vous. Et nous, ministres de la religion, que ferons-nous pour aider votre piété? Ce ne seroit point assez d'exciter dans vos ames comme les sentimens d'une stérile tendresse; nous vous devons des instructions solides, qui, en éclairant vos esprits, allument dans vos cœurs un feu qui brûle toujours. Sous quel rapport envisagerons-nous l'incarnation du Verbe, dont nous célébrons le mystère? Il en est un auquel je m'arrête, et qui seul peut fournir une ample matière de leçons touchantes. Je considère que le Verbe ne s'est pas moins incarné pour être notre modèle que pour être notre rédempteur; ainsi, pour exposer mon sujet, sans aller plus loin, voici tout mon dessein : Nous devons imiter Jésus-Christ, premier point. Que devons-nous faire pour réussir dans cette imitation? deuxième point.

O vous, Reine des vierges, par qui le ciel donna à la terre cet enfant de merveilles, obtenez-nous la grâce d'imiter votre fils comme vous l'avez imité vous-même. *Ave*, *Maria*.

Que le Verbe, en s'incarnant, ait eu sur nous des desseins de miséricorde et d'amour, qu'il soit venu sur la terre pour nous sauver, et qu'il nous ait fait naître dans le sein même du christianisme pour nous faciliter les moyens d'opérer notre salut ; voilà ce que nous confessons hautement, en chantant avec l'Église que c'est pour nous et pour notre salut que le Verbe est descendu des cieux : *propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis*. Mais pouvons-nous nous flatter de répondre aux desseins que Dieu a eus sur nous en nous envoyant son Fils, d'honorer par nos œuvres le glorieux titre de chrétien dont nous sommes revêtus, et d'être du nombre de ces élus dont Jésus-Christ lui-même est le chef ? Voilà ce que ne peuvent affirmer des hommes qui ne savent pas s'ils sont dignes d'amour ou de haine. Si vous me demandez par quelles marques moins équivoques on peut se rassurer dans cette incertitude, je vous demanderai à mon tour si vous imitez ou n'imitez pas Jésus-Christ. L'imitons-nous ? nous pouvons nous réjouir ; ne l'imitons-nous pas ? tremblons ; et pourquoi ? parce que, sans cette imitation, nous rendons inutile pour nous l'incarnation

du Verbe, que nous sommes indignes du titre de chrétien, et que nous ne pouvons être du nombre des prédestinés.

Je dis d'abord que si nous n'imitons pas Jésus-Christ, nous rendons inutile pour nous l'incarnation du Verbe. La plaie que le péché avoit faite dans le cœur de l'homme étoit si profonde, que la révolution de plusieurs siècles, loin d'y apporter du remède, ne la rendoit que plus incurable. La succession des âges avoit bien amené des changemens dans les sciences, les lois et les usages ; mais les hommes n'en étoient pas devenus meilleurs. Les nations avoient succédé aux nations, les empires aux empires ; tout passoit, excepté le péché, et les siècles qui se ressembloient le moins, se ressembloient tous par leurs excès et leurs désordres. Au milieu des affreuses ténèbres qui couvrent la terre, quelle ressource reste-t-il à l'homme? Toute chair a corrompu ses voies. Les hommes ont quitté les routes de la vertu pour s'égarer dans celles du mensonge ; les esprits sont fascinés de mille erreurs, les cœurs sont dépravés par toutes les passions ensemble. Comment extirper le vice, et ramener les hommes à la pratique de toutes les vertus?

L'homme ignore ses devoirs, et avant tout il doit les connoître. Mais si la vérité se fait entendre à lui, sera-t-elle écoutée? ou bien, en parlant à ses oreilles, parlera-t-elle à son cœur? et s'il est éclairé, sera-t-il converti? Qu'il connoisse la route qu'il faut suivre, aura-t-il le courage de s'y engager, s'il ne la voit frayée devant lui? Comme il se laisse bien plus conduire par la force des exemples que par l'autorité des préceptes, il lui faut un modèle qu'il puisse suivre. Mais où le trouver? Ce modèle doit être assez grand pour qu'on ne rougisse pas de l'imiter, assez puissant pour entraîner tout après lui, assez parfait pour être proposé avec confiance à toutes les nations de la terre, aux hommes de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions. Mais, encore une fois, où le trouver? S'il est le modèle des grands, le sera-t-il des petits? S'il est le modèle des pauvres, le sera-t-il des riches? S'il est le modèle des savans, le sera-t-il des ignorans? Ne sera-t-il qu'un homme? il pourra nous égarer; est-il plus qu'un homme? comment pourrons-nous le suivre? C'est en vain que je le cherche ce modèle parmi les mortels; et si le ciel ne s'unit à la terre pour faire aux hommes ce présent ma-

gnifique, ils en seront éternellement privés. Cieux, laissez tomber votre rosée pour féconder la terre, et que la terre enfante son Sauveur! Qu'il sorte du sein de son Père, le Verbe, la Sagesse de Dieu, Dieu comme lui ; que revêtu d'une chair mortelle, il vienne converser familièrement avec les hommes ; qu'il les instruise plus encore par ses exemples que par ses leçons ; qu'il rende comme sensible, par sa conduite, la morale sublime de ses discours, et qu'il remette ainsi les hommes dans la voie, en y marchant le premier! Non, mes frères, ce n'est pas nous qui avons inventé qu'une des fins principales de l'incarnation divine a été de donner aux hommes un modèle de toutes les vertus ; nous l'apprenons de la bouche même de Jésus-Christ, qui nous dit expressément qu'il n'est pas seulement la vérité et la vie, la vérité par sa doctrine, et la vie par sa mort, mais qu'il est encore la voie par ses exemples : *Ego sum via.* En vain je croirois à ses mystères et je reconnoîtrois le prix infini de son sang, si je ne m'appliquois ses mérites en imitant ses vertus. Croire en un Dieu sauveur, c'est la première condition, pour avoir part à la rédemption que le Verbe vient opérer; mais ce n'est pas assez. Celui-là

seul entre dans l'esprit de tout le mystère, qui croit et qui pratique à la fois, en marchant sur les traces de Jésus-Christ, la seule voie qu'il faut suivre : *Ego sum via* (1). Le péché répand ses ténèbres sur l'esprit et sur le cœur; sur l'esprit, en l'empêchant de voir la vérité; sur le cœur, en l'empêchant de goûter la vérité connue; et le Verbe est venu pour dissiper les unes et les autres. Il nous dit lui-même qu'il est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi*, et qu'il faut le suivre si l'on ne veut marcher dans les ténèbres : *qui sequitur me non ambulat in tenebris* (1).

Et je vous le demande, Chrétiens, pourquoi croyez-vous que Jésus-Christ ait voulu passer par tous les états de la vie humaine? Pourquoi ne s'est-il pas contenté de paroître et de s'abaisser quelques momens devant son Père irrité, afin de demander grâce pour nous; de faire publier sa doctrine par ses envoyés, tandis qu'il seroit retourné dans le sein de la gloire? Pourquoi a-t-il voulu naître, vivre, souffrir et mourir comme le reste des hommes? sinon pour nous instruire par chacune de ses actions,

(1) Joan. XIV, 8. — (2) Joan. VIII, 12.

et pour nous apprendre par sa conduite à vaincre nos ennemis. C'est le chef d'une milice sainte, qui ne se contente pas d'exhorter à bien faire, mais qui le premier donne l'exemple du courage, et vole le premier au combat pour entraîner tout après lui. Oui, dans le dessein de Dieu, chacune de ses œuvres est un trait à imiter pour nous; sa vie est un miroir fidèle où chacun peut voir tracée l'image de la sienne; et il n'est aucune de ses actions dont il n'ait pu dire ce qu'il dit après s'être abaissé jusqu'à laver les pieds à ses disciples pour leur donner une leçon d'humilité et d'abjection : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait : *Exemplum dedi vobis, ut, quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* (1). Admirez-vous dans Jésus-Christ et son amour pour les hommes qui l'a fait descendre sur la terre, et sa tendre sollicitude pour les pécheurs, et cette douceur qui le rend accessible à des petits enfans que repoussent ses disciples, et sa condescendance pour un peuple ignorant et grossier qui le suit et se jette en foule sur lui, en sorte qu'il en est ac-

(1) Joan. XIII, 15.

cablé, et cette humilité qui se rassasie d'opprobres, et cette patience qui les lui fait souffrir sans se plaindre, et cette magnanimité qui pardonne à ses bourreaux; je vous louerai, sans doute, d'être touchés de l'assemblage de tant de vertus sublimes. Mais prenez garde, Chrétiens, de vous arrêter à une admiration stérile, qui ne feroit que vous rendre plus coupables, si vous ne travailliez à devenir doux, humbles, affables, patiens, charitables comme Jésus. Pénétrons encore davantage les desseins de l'amour incarné sur les hommes. Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il s'est donné en spectacle à la terre; bien différent de tous ces faux sages, qui, par des actions éclatantes, cherchoient leur gloire et non l'instruction de leurs semblables. Dans sa crèche, au jardin des Oliviers, sur sa croix, partout il nous crie : Voyez ce que j'ai fait : je vous ai donné l'exemple, afin que vous m'imitiez : *Exemplum dedi vobis, etc.*

Qui n'admireroit ici l'amour de notre Dieu? Le démon, ce tyran de nos ames, et dont les passions sont les ministres, tenoit l'univers captif sous son empire. Il dominoit les uns par l'orgueil, les autres par l'avarice; ceux-ci

par la vaine gloire, ceux-là par la volupté; tous par quelque penchant favori de leur cœur corrompu. Ce n'étoit pas assez de briser nos fers, il falloit nous apprendre à faire usage de notre liberté, à vaincre ou à régler les passions qui nous avoient égarés, à dompter notre ambition, notre sensualité, notre orgueil; il falloit nous inspirer le mépris de nous-mêmes, du monde, des honneurs et des richesses. Sans doute, il eût suffi que Dieu nous révélât dans sa doctrine les moyens d'acquérir ces vertus, pour que l'homme fût inexcusable de ne pas les pratiquer; mais ce n'étoit pas assez pour l'amour d'un Dieu qui vouloit se proportionner à toute notre foiblesse. Il ne s'est pas contenté de nous indiquer la voie par son Fils, il a voulu que son Fils fût lui-même la voie, comme parle saint Augustin. Il savoit combien nous sommes dominés par les choses sensibles, et combien aussi la vérité, soutenue par les exemples, fait sur nous une impression profonde dont on ne peut se défendre; il viendra donc sur la terre pour pratiquer ce qu'il doit enseigner : et voilà comme le Seigneur s'est montré le meilleur de tous les pères, en épuisant pour ses enfans tous les moyens de les rendre meilleurs. Si je

vous disois, Chrétiens, de vous détacher des biens de ce monde, parce que nous ne sommes pas faits pour la terre mais pour le ciel, cette raison vous convaincroit sans doute; mais combien ce détachement vous paroîtra moins pénible, si je vous dis que Jésus-Christ, qui pouvoit posséder tous les trônes de l'univers, n'avoit pas où reposer sa tête : *Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (1)! Si je vous disois qu'il faut souffrir pour Dieu les peines qu'il nous envoie, parce que la créature doit se soumettre en tout aux volontés toujours adorables du Créateur, cette raison pourroit vous frapper; mais combien cette résignation vous paroîtra plus praticable, si je vous rappelle que Jésus-Christ, pour plaire à son Père, s'est soumis à toutes les humiliations et à tous les opprobres : *factus obediens usque ad mortem* (2)! Si je vous disois que nous devons nous dépouiller de nous-mêmes pour chercher Dieu uniquement dans nos actions, parce que notre cœur n'est pas à nous, mais à celui qui l'a fait, vous en conviendriez avec moi; mais combien cette mort à soi-même vous paroîtra

(1) Matth. VIII, 20. — (2) Philip. II, 8.

moins dure, si je vous rappelle que Jésus-Christ ne cherchoit que la gloire de son Père : *Non quæro gloriam meam* (1)! Si je vous disois que nous devons aimer nos semblables, parce que ce sont les enfans du même Dieu que nous, ce motif vous toucheroit; mais combien plus vous seriez touchés, si je vous rappelois l'exemple de Jésus-Christ qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux! Si je vous disois que nous devons pardonner à nos ennemis, pour engager Dieu à nous pardonner à nous-mêmes, cette considération vous paroîtroit puissante; mais quelle force ne tirera-t-elle pas de l'exemple de Jésus-Christ, qui sur la croix prie pour les bourreaux qui le sacrifient : *Pater, dimitte illis* (2)! Hommes de tous les états, qui que vous soyez, fixez vos regards sur Jésus, l'auteur de notre salut; il est le modèle de tous, et cependant vous croiriez en quelque sorte qu'il n'est venu que pour vous seuls, tant vous trouverez en lui l'expression vraie et parfaite de tous vos devoirs : semblable au soleil, qui, en remplissant l'univers de ses rayons, éclaire chaque partie de l'espace comme s'il n'éclairoit

(1) Joan. VIII, 50. — (2) Luc. XXIII, 34.

que cette seule partie. Regardez ce divin modèle, vous, grands de la terre, pour apprendre à user de votre grandeur, à l'école de celui qui n'emploie sa puissance suprême qu'à faire du bien aux hommes; et vous, riches, pour apprendre à craindre vos richesses mêmes, à l'école de celui qui a toujours montré de la prédilection pour les pauvres et les petits; et vous, indigens, pour apprendre à supporter les rigueurs de votre état, à l'école de celui qui, pouvant naître dans le sein de l'opulence, a voulu naître et vivre dans la pauvreté; et vous, savans, pour apprendre à faire usage de vos lumières, à l'école de celui qui, possédant tous les trésors de la science, ne les employa jamais que pour l'instruction des hommes; et vous, pasteurs des ames, pour apprendre les devoirs de votre ministère, à l'école de celui qui a essuyé tant de fatigues pour courir après les brebis égarées d'Israël; et vous, solitaires, pour apprendre à oublier le monde et à vous passer de son souvenir, à l'école de celui qui, pouvant paroître sur la terre avec tant d'éclat et de gloire, a passé trente ans de sa vie dans la plus obscure retraite; et vous enfin, Chrétiens, qui que vous soyez, le Seigneur peut

vous dire à tous : *Exemplum dedi vobis;* je suis venu sur la terre pour vous donner l'exemple ; suivez-moi. C'en est assez, mes Frères, pour nous persuader que nous ne pouvons entrer dans les desseins du Dieu incarné sur nous, sans imiter ses vertus ; j'ajoute que sans cette imitation nous ne saurions être de vrais chrétiens.

Rien de plus répandu que le nom de chrétien, mais rien aussi n'est plus rare qu'un chrétien véritable, quoique Jésus-Christ ait partout des serviteurs fidèles. L'oracle qui lui promettoit pour héritage toutes les nations du monde s'est bien plutôt accompli par les hommages extérieurs des peuples, qui l'ont reconnu pour le Messie, que par le nombre des adorateurs en esprit et en vérité. Qui de nous ne se glorifie du titre de chrétien? mais qui se met en peine d'en soutenir la grandeur? Ce n'est point assez d'avoir reçu ce caractère sacré, d'être marqué du sceau de Jésus-Christ, si on ne lui appartient véritablement par les œuvres. Tâchons, avec la lumière des divines Ecritures, d'approfondir les divers rapports qui se trouvent entre le Sauveur et nous, rapports qui nous font un devoir de suivre ses

exemples. Je pourrois vous dire d'abord que les premiers chrétiens ne reçurent ce nom des gentils que parce qu'ils faisoient profession de suivre le Christ et sa doctrine; en sorte que nommer un chrétien, c'étoit nommer un disciple de Jésus-Christ. Or, n'est-il pas vrai que le Sauveur est venu pour être la règle de nos mœurs comme de notre foi? et dès lors peut-on être son disciple sans suivre sa morale en imitant ses vertus? Aussi sa parole est expresse : Que celui qui veut être à moi, me suive. *Qui mihi ministrat, me sequatur* (1). J'apprends de saint Paul, qu'en devenant chrétiens nous devenons en Jésus-Christ enfans adoptifs de Dieu, comme il l'est lui-même par nature : *Omnes enim filii Dei estis per fidem, quæ est in Christo Jesu* (2). Dès lors nous devons être l'image de Dieu notre père céleste, comme les enfans, dans l'ordre de la nature, sont l'image de leur père. Mais comment exprimer en nous l'image de Dieu que nous ne voyons pas? c'est en devenant semblables à son Fils, son image substantielle, qui s'est rendu visible pour nous. De même

(1) Joan. xii, 26. — (2) Galat. iii, 6.

que nous tenons d'Adam le germe de la vie corporelle, qui, en se développant, nous fait passer par les diverses périodes de la vie humaine, jusqu'à ce que nous soyons des hommes parfaits semblables à notre premier père; de même nous avons reçu dans notre baptême un germe de vie spirituelle, qui doit croître et se fortifier jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous; en sorte qu'animés de ses sentimens, ornés de ses vertus, nous soyons un autre lui-même, et que sa vie soit manifestée par la nôtre : *ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (1). Ce ne sont pas ici de vaines subtilités, c'est la théologie de saint Paul, que je continue à développer. Il m'apprend encore que par le baptême les fidèles sont transformés en Jésus-Christ, et ne font qu'une même chose avec lui : *Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu* (2); en sorte qu'ils sont les membres vivans d'un corps dont il est lui-même le chef. Or, comme dans ce chef-d'œuvre admirable de la sagesse divine tout doit être proportionné, il faut bien que la sainteté du chef reluise dans les mem-

(1) II Cor. IV, 10. — (2) Galat. III, 28.

bres, de même que dans le corps humain c'est le même principe divin qui anime et lie entre elles toutes les parties. Et comment les fidèles seroient-ils une même chose avec Jésus-Christ aux yeux de son Père, s'il ne les voyoit se confondre dans cette unité par leur ressemblance avec lui? L'Apôtre, au même endroit, se sert d'une expression bien énergique, quand il dit : Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ : *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis* (1); paroles qu'il répète en plus d'un endroit. Or, que signifie ce langage, sinon que les vertus de Jésus-Christ, sa charité, sa patience, sa chasteté, son humilité, doivent nous servir comme de vêtement? en sorte que Jésus-Christ, qui maintenant est couronné dans le ciel, soit encore sensible sur la terre dans ses membres. On peut donc dire avec vérité, que le Christ tout entier est formé de l'Homme-Dieu et des fidèles qui lui sont incorporés; comme les branches attachées au tronc, portées par la même racine, et nourries de la même sève, ne font avec lui qu'un

(1) Galat. III, 27.

seul et même arbre. Voilà la comparaison dont le Seigneur a voulu se servir en nous disant à tous : Je suis la vigne, et vous êtes les branches : *Ego sum vitis, vos palmites* (1). Ah ! Chrétiens, ne vous reposez pas sur le caractère que vous avez reçu ; où sont vos vertus? Ne vous flattez pas d'être à Jésus-Christ parce que vous êtes marqués de son sceau; où est votre ressemblance avec lui? Qui de nous peut se glorifier d'être la copie vivante de ce divin modèle? ou plutôt, sans parler ici des grands pécheurs, quel contraste frappant entre la vie de Jésus-Christ et celle d'un grand nombre de fidèles qui croient être à lui ! Ne peut-on pas opposer son humilité à notre envie de paroître, sa charité à nos froideurs, son courage à notre mollesse, sa douceur à nos emportemens, son recueillement à notre dissipation, la sagesse de ses discours à l'intempérance de notre langue, sa condescendance pour les pécheurs à l'amertume de nos censures? Nos yeux sont-ils purs comme les siens, notre bouche discrète comme la sienne? Nos oreilles sont-elles fermées comme les siennes à tous les discours

(1) Joan. xv, 5.

de la vanité, de la malignité, du mensonge? Qui n'aura pas à rougir du parallèle? Prenons garde, mes Frères; au grand jour de la manifestation, ce n'est pas le titre de chrétien qui nous fera trouver grâce aux yeux du souverain juge. Le Seigneur viendra pour couronner ses membres vivans par la grâce, et il condamnera ses membres morts par le péché. Il paroîtra avec sa croix; heureux qui sera trouvé semblable à Jésus-Christ, il entendra ces consolantes paroles : Venez, les bénis de mon Père! Malheureux celui qui ne sera pas trouvé semblable à Jésus-Christ, il entendra ces paroles foudroyantes : Allez, maudits, au feu éternel! Oui, le ciel conquis par la croix qu'on embrasse, ou l'enfer mérité par la croix qu'on méprise; voilà votre partage: voilà comme l'univers sera jugé par la croix, comme il a été sauvé par la croix; et c'est le degré d'opposition ou de ressemblance avec Jésus-Christ qui sera la mesure de notre récompense ou de notre châtiment. Quels motifs pour nous faire sentir la nécessité d'imiter Jésus-Christ! Mais comment réussir dans cette imitation?

Si j'ai fait naître ou du moins si j'ai fortifié dans vos cœurs le désir d'imiter Jésus-Christ, votre vœu le plus empressé doit être maintenant de connoître les moyens de réussir à l'imiter. Je les réduis à un seul qui les renferme tous : étudier Jésus-Christ. En l'étudiant, on le connoît ; en le connoissant, on l'aime ; en l'aimant, on se pénètre de son esprit, et dès-lors on l'imite. Donnons à ces idées le développement qu'elles demandent. Il n'est pas de fidèle, instruit des premiers principes de la religion, qui ne connoisse Jésus-Christ et ses mystères. Tout dans le christianisme sert à les lui rappeler, et la vue de nos temples, et les croix élevées de toutes parts, et les prières publiques, et les instructions chrétiennes, et la récitation journalière du symbole, et les fêtes de l'Eglise. Qui ne sait parmi nous que le Fils de Dieu s'est fait homme en s'unissant à notre nature, qu'il est né dans une crèche, qu'il a vécu dans la pauvreté, qu'il a quitté sa retraite pour évangéliser les peuples de la Judée, qu'il les a instruits par sa doctrine, édifiés par ses exemples, frappés par l'éclat de ses miracles, laissant partout des traces de ses bienfaits, guérissant les malades, soulageant les malheureux, se-

courant le peuple dans ses besoins, accueillant les pécheurs avec bonté; qu'il s'est associé douze pauvres dont il a supporté l'ignorance et les mœurs grossières; que ses vertus excitèrent la haine des hypocrites Pharisiens, qui le persécutèrent; que, trahi par l'un de ses disciples, il est livré entre les mains de ses ennemis, condamné à la mort comme un scélérat, lui qui étoit le seul vraiment juste; qu'il se laisse conduire au supplice comme une brebis à la boucherie; qu'il meurt sur une croix pour expier nos péchés, ressuscite le troisième jour, et retourne enfin dans le sein de son Père, où sans cesse il intercède pour nous en lui montrant ses plaies et ses mérites? Qui ne sait toutes ces choses? Peut-être même, à force de les entendre, nos cœurs y sont-ils insensibles; peut-être, à force de voir exposée à nos regards l'image d'un Dieu crucifié, n'y voyons-nous qu'un objet ordinaire, qui n'est pas capable de ranimer notre foi, et d'enflammer notre amour. Voilà la connoissance de Jésus-Christ qui est commune à tous, aux bons et aux méchans. Ce n'est point cette connoissance vague et superficielle que je demande, on la trouve dans les

ennemis mêmes de la religion ; et sans doute il ne doit pas nous suffire de connoître Jésus-Christ, ses maximes, sa vie, comme on se pique de connoître l'histoire d'un personnage fameux, mais qui après tout nous intéresse bien peu. Étudier en détail les circonstances de sa vie et les sentimens qui l'animoient, se remplir l'esprit de ses exemples, pénétrer, nourrir son cœur de sa doctrine, méditer dans le recueillement et le silence l'abondance de ses miséricordes, les richesses de son amour, demander à Dieu ces lumières de l'esprit et du cœur qui nous le fassent comprendre et goûter, acquérir cette connoissance de Jésus-Christ, vive, profonde, lumineuse, qui nous rende ses vertus comme sensibles, ses leçons familières, son souvenir toujours agréable : voilà ce que j'appelle chercher et connoître Jésus-Christ, voilà la science dans laquelle les chrétiens doivent se perfectionner ; c'est celle dont parle saint Paul quand il dit aux Éphésiens : Je me souviens de vous dans toutes mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, l'auteur et le dispensateur de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de lumière pour le connoître de

plus en plus (1). Et pourquoi faut-il donc que les enfans du siècle se montrent plus éclairés que les enfans de lumière? Soyons raisonnables, mes Frères; que voyons-nous dans les sciences profanes? C'est que les disciples des savans étudient leur doctrine, souvent remplie d'erreurs, avec une application qui feroit croire que de là dépend le bonheur de leur vie; et nous qui faisons profession d'être les disciples d'un maître dont toutes les paroles sont vérité, et sont écrites pour notre consolation et pour notre salut, nous ne cherchons pas à nous y affectionner par la prière et la méditation! Que font les artistes qui veulent exceller dans leur profession? Ils étudient les ouvrages des grands maîtres, que souvent ils vont chercher dans des contrées éloignées; et nous, nous ne jetterons qu'un coup d'œil incertain et rapide sur ce modèle parfait dont nous devons être les imitateurs! C'est une pensée aussi ingénieuse que solide de saint Grégoire de Nysse, que chacun doit être le peintre de sa vie. La volonté est comme la main qui tient le pinceau, les vertus sont les couleurs, et Jésus-Christ est

(1) Ephes. 1, 16, 17.

le modèle. Or, que fait un peintre? il étudie son objet, il s'en pénètre tout entier, pour le reproduire et comme pour le créer de nouveau, sur la toile, dans ses couleurs les plus vraies et les plus naturelles. Avons-nous donc oublié que nous devons faire naître et croître Jésus-Christ dans nos ames, jusqu'à ce qu'il soit formé tout entier en nous? Vous me demanderez peut-être comment un homme du peuple, à qui son éducation et ses lumières ne fournissent aucune ressource, peut s'instruire pour connoître Jésus-Christ? Je vous répondrai que les plus savans ne sont pas toujours ceux qui goûtent le mieux les choses de Dieu, parce qu'elles demandent moins un esprit cultivé qu'une ame pure. Ils n'étoient pas tous philosophes et savans les premiers chrétiens; et cependant saint Pierre les avertit tous de croître dans la connoissance de notre Seigneur Jésus-Christ : *Crescite in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi* (1). Fermons les divines Écritures, j'y consens; et même, si vous voulez, laissons tous les raisonnemens; avons-nous un cœur droit et do-

(1) II Petr. III, 18.

cile, nous en savons assez pour connoître Jésus-Christ. Il est deux grands livres ouverts à tous les yeux, où le Saint-Esprit apprend à lire aux plus ignorans, je veux dire la crèche et la croix. Chrétiens, entourons le berceau de Jésus, et demandons-nous à nous-mêmes : Quel est celui qui vient de naître? C'est le Fils de Dieu. Pour qui est-il né? Pour moi. Pourquoi s'est-il revêtu de la foiblesse de l'enfance? C'est que sachant qu'il n'est pas d'homme assez barbare, dit saint Chrysostôme, pour résister aux manières simples et aimables d'un petit enfant, celui qui vouloit être aimé, et ne voulut point être craint, a voulu naître avec tous les agrémens de l'enfance. Chrétiens, prenons en main la croix, et disons-nous à nous-mêmes : Quel est celui qui meurt ainsi au milieu des plus affreuses douleurs? C'est un homme-Dieu. Pourquoi ces souffrances? Ah! c'est son amour pour moi qui le crucifie, et voilà comme il m'a aimé! Vous le voyez, il ne faut pas être bien savant pour se pénétrer de cette idée : Dieu m'a aimé jusqu'à naître, vivre, souffrir et mourir pour moi. Or, c'est connoître Jésus-Christ que de sentir l'excès de son amour pour les hommes.

Mais avançons, et tâchons de pénétrer plus avant dans cette connoissance, pour faire voir combien aisément elle conduit à l'amour du Sauveur. Comment peut-on connoître Jésus-Christ et savoir ce que nous lui devons, en faire son étude ainsi que saint Paul, jusqu'à regarder tout le reste comme de la boue ; comment être pénétré de cette idée, que nous ne sommes rien et ne pouvons rien que par lui, qu'en lui seul est la source de notre grandeur, de nos mérites et de nos espérances, sans être en même temps pénétrés de reconnoissance et d'amour pour lui? Que n'ai-je en ce moment quelque chose de cette onction, de cette force et de cette abondance de lumières avec laquelle, dans son Épître aux Ephésiens, l'Apôtre leur découvre tous les trésors cachés pour nous en Jésus-Christ, et qui, bien connus, devroient lui gagner tous les cœurs ! Bénissons continuellement Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en nous donnant son Fils par l'incarnation, et nous unissant à lui par sa grâce, nous a comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles, dont nous recevons ici-bas le commencement, et dont la consommation se fera dans le ciel : *Benedictus Deus et Pater Do-*

mini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo (1). Telles sont les expressions de saint Paul dès le début de son Epître ; elles nous promettent qu'il va nous dévoiler bien des richesses dont nous sommes faits participans en Jésus-Christ. Il est vrai que Dieu a aimé tous les hommes d'un amour éternel, puisque dans le plan de sa providence il préparoit à tous des moyens de salut, mais en même temps, Chrétiens, nous confessons qu'il nous a aimés d'un amour privilégié, puisque de toute éternité il nous réservoit dans ses trésors la grâce de naître dans le christianisme, et que par là il nous procuroit de toutes parts les plus abondantes ressources pour le salut. D'où nous vient à nous cette tendresse ineffable, que notre Dieu n'a pas eue pour tant d'autres? Ce n'est pas à nos mérites que nous la devons, et le hasard n'est qu'un vain nom. Saint Paul m'en découvre la source quand il me dit que Dieu, en vue de Jésus-Christ, nous a élus de toute éternité, afin que par la charité qui est répandue dans nos ames par le bap-

(1) Ephes. 1, 3.

tème, nous fussions saints et sans tache non-seulement aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu qui pénètre les replis du cœur : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate* (1). Il est vrai que Dieu est le père de tous les hommes, puisqu'il les embrasse tous dans le sein de sa providence toute paternelle ; mais nous, Chrétiens, nous reconnoissons que nous lui devons une vie toute céleste, qui nous rend, par un prodige incompréhensible, ses enfans adoptifs et les héritiers de sa gloire, comme dans l'ordre naturel les enfans ont des droits à l'héritage de leur père. Et d'où me vient cette adoption glorieuse qui me fait participer à la nature de Dieu ? Je la dois à la pure miséricorde de Dieu, qui l'a voulu ainsi en vue des mérites de Jésus-Christ, son Fils consubstantiel : *qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum, secundùm propositum voluntatis suæ* (2). Il est vrai que nous devons à Dieu le Père une reconnoissance éternelle, pour nous avoir pardonné des ini-

(1) Ephes. I, 4. — (2) *Ibid.* 5.

quités dont il pouvoit tirer une vengeance terrible. Maître de punir l'homme coupable, il pouvoit refuser toute expiation qui seroit offerte à sa gloire ; et c'est par une bonté toute gratuite qu'il a voulu oublier nos crimes, à condition qu'ils seroient rachetés par une expiation digne de son infinie majesté. Mais où trouver une victime d'un plus grand prix, qui se charge de nos péchés et de notre rançon? Il faut que l'homme périsse si Jésus-Christ ne vient à son secours. Il viendra donc ce tendre Sauveur ; il brisera nos fers, et il achètera notre délivrance au prix de son sang : *in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus* (1). Il est vrai que nos vœux et nos prières pénètrent les cieux, montent jusqu'au trône de Dieu, et en font descendre une rosée de grâces et de bénédictions ; mais d'où vient cette puissance des prières d'une foible créature? O! c'est que Jésus-Christ prie en nous, et que ses mérites couvrent notre indigence. Oui, c'est par lui que nous avons accès auprès de son Père et du nôtre : *per ipsum habemus accessum ad Patrem* (2). Ainsi Jésus-Christ

(1) Ephes. I, 7. — (2) Ephes. II, 18.

est notre grandeur, notre espérance, notre salut, notre refuge, notre vie; il est tout en nous. Si je suis chrétien, c'est par Jésus-Christ; si j'ai des droits au royaume des cieux, c'est par Jésus-Christ; si mes péchés me sont remis, c'est par Jésus-Christ; si mes désirs sont exaucés du Père céleste, c'est par Jésus-Christ. Voilà des vérités que la reconnoissance devroit graver dans nos cœurs; vérités qui, bien méditées et bien senties, allumeroient dans nos cœurs l'amour du Sauveur, et dans lesquelles saint Paul puisoit cette céleste ardeur qui lui faisoit dire anathème à celui qui n'aime pas Jésus-Christ (1). Oui, adorable Sauveur, si l'on vous aime si peu, c'est qu'on ne vous connoît point. Vous êtes le Dieu des chrétiens, et néanmoins vous leur êtes comme étranger. Où sont les ames fidèles qui mettent à vous connoître leur étude et leur gloire? A peine se souvient-on que nous avons en vous un ami, mais si tendre, qu'il fait ses délices d'habiter avec nous; un frère, mais si généreux, qu'il veut partager avec nous un royaume auquel il a seul des droits; un pasteur, mais si affectionné,

(1) I Cor. xvi, 22.

qu'il nourrit ses brebis de sa propre chair. Chrétiens, comme saint Paul, étudions Jésus-Christ. Vous avez vu qu'en le connoissant, on l'aime; j'ajoute qu'en l'aimant on se pénètre de son esprit, et que dès-lors on l'imite.

Que voit-on dans le commerce de la vie? On rencontre quelquefois des personnes en qui les pensées, les sentimens, le goût, le ton et les manières, tout se ressemble. L'habitude qu'elles ont de vivre familièrement entre elles, l'amitié intime qui les unit, les confond et les identifie en quelque sorte, de manière qu'elles n'ont qu'un cœur et qu'une ame. Aimons Jésus-Christ, et bientôt ses sentimens, ses affections, sa conduite seront les nôtres. En vain nous nous flatterions de l'aimer, si nous n'étions pénétrés de son Esprit. Saint Paul dit expressément, que celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas véritablement à Jésus-Christ : *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (1). On ne peut aimer Jésus-Christ, sans le faire vivre dans son cœur; et comment cette union ne feroit-elle pas passer en nous ses sentimens, ses affections,

(1) Rom. VIII, 9.

sa vie en un mot? Ici, interrogeons nos cœurs sans nous flatter; voyons quel est l'esprit qui nous domine, quelle la nature de nos affections, quel le principe de nos œuvres? Égarés par l'esprit et l'imagination, nous croyons peut-être que ceux-là sont heureux, qui possèdent les richesses de la terre, qui goûtent tous les agrémens de la vie, qui n'ont point d'humiliation à souffrir, et qui jouissent de l'estime des hommes. Peut-être envions-nous leur sort, et murmurons-nous contre la Providence qui nous traite avec plus de rigueur. Jésus-Christ nous apprend, au contraire, que le bonheur des chrétiens consiste dans le renoncement, qu'il faut se haïr pour se sauver, et que ce qui est grand aux yeux des hommes, est une abomination à ses yeux; nous n'avons donc pas les sentimens de Jésus-Christ ni son esprit. Entraînés par les désirs de notre cœur, nous recherchons peut-être les richesses, les honneurs, les plaisirs; nous supportons avec impatience tout ce qui gêne la nature : nous sommes surtout avides de la gloire humaine : ainsi nous aimons ce que Dieu haïssoit, et nous haïssons ce qu'il aimoit; nous n'avons donc pas son esprit. Nous

ne pouvons nous résoudre à rendre le bien pour le mal, nous ne prions pas pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, nous n'imitons pas Jésus-Christ sur le Calvaire ; nous n'avons donc pas son esprit. Où sont-ils donc ces chrétiens pénétrés de l'esprit du divin Maître dont ils prétendent être les disciples? Si je faisois ici le tableau des désordres qui règnent dans le monde, quelle monstrueuse opposition ne trouverois-je pas entre Jésus-Christ et le plus grand nombre des chrétiens? Oui, s'il falloit juger de leur croyance par leur conduite, de la pureté de la morale évangélique par leurs mœurs, de la sainteté de leur législateur par leurs œuvres, vous ne sauriez s'ils adorent les dieux des païens, ou celui qui est venu renverser leur empire. Si comme autrefois il existoit des idolâtres parmi nous, ils pourroient bien tenir le langage que Salvien leur mettoit autrefois à la bouche en s'élevant avec force contre les désordres des chrétiens de son temps. Si la religion des chrétiens étoit bonne, diroient les infidèles, ils seroient bons eux-mêmes; leurs mœurs corrompues font assez voir que leurs prophètes leur prêchent le libertinage et la dissolution ; que leurs

apôtres n'ont qu'une méchante doctrine, et que l'Évangile qu'ils lisent enseigne les crimes qu'ils font. Ils vivroient saintement si Jésus-Christ leur avoit donné des règles de sainteté; car comment un maître qui seroit saint pourroit-il avoir des disciples si vicieux? Voilà comme notre vie est l'opprobre du Dieu que nous faisons profession d'adorer; mais voilà aussi comment les chrétiens sont d'autant plus méchans qu'ils devroient être meilleurs.

Seigneur, qui êtes descendu sur la terre pour nous sauver, pour nous instruire, et nous tracer la route que nous devons suivre, ne permettez pas que vous soyez déshonoré en nous qui sommes vos membres, et que nous allions grossir la foule de ces chrétiens de nom qui font les œuvres de l'impie. Nous ne vous demandons pas seulement de nous préserver de ces excès scandaleux que la seule raison condamne, mais nous vous conjurons de faire de nous de vrais imitateurs de vos vertus. Parmi les chrétiens, le plus grand nombre court évidemment à sa perdition; beaucoup sont foibles et languissans; et ce n'est que le petit nombre qui marche dans vos voies avec courage et fidélité. C'est à ce

sentier étroit, rude pour la nature, mais aplani par la grâce, que nous vous demandons de nous conduire, afin qu'après avoir marché sur vos traces ici-bas, nous méritions d'être couronnés avec vous dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

SUR L'EXCELLENCE

DES

FONCTIONS DU SAINT MINISTÈRE.

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Misereor turbæ, quia triduo jam perseverant mecum, et non habent quod manducent.

J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'il ne me quitte point, et ils n'ont rien à manger. MATTH. XV, 32.

Il n'est point de province dans ce royaume, où, dans toutes les saisons de l'année, un certain nombre d'hommes choisis, et déjà distingués de la foule par un caractère sacré, ne soient promus au sacerdoce. Partout il est des maisons saintes, où, dans le silence et la retraite, on les prépare à recevoir cette dignité sublime ; partout l'Église ordonne à ses enfans des jeûnes et des prières, pour attirer sur les nouveaux oints du Seigneur des grâces abon-

dantes. On croiroit que la vigne du père de famille est remplie d'ouvriers infatigables, et cependant partout on se plaint qu'on manque de bons prêtres. Au milieu de cette abondance de ministres qui se jettent en foule dans le sanctuaire, d'où vient donc cette disette de pasteurs vraiment zélés pour le salut des peuples, rompant avec soin le pain de la parole de vie pour soutenir leur foiblesse dans cette terre d'exil et de pélerinage? N'en doutons pas. Messieurs, ce désordre a la même cause que tous les autres, et le Saint-Esprit nous l'a indiqué, quand il a dit que la désolation couvre la terre, parce qu'il n'est personne qui veuille réfléchir : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (1). On perd de vue les grandes vérités de la religion ; on n'a d'autre règle que ses désirs ; on se fait illusion sur les devoirs de son état. D'abord on les néglige, bientôt on les viole sans remords; et c'est ainsi que les hommes ne veulent pas descendre au fond de leur cœur, pour y étudier en silence la loi de Dieu : *Desolatione, etc.* L'esprit ne se porte avec force que vers les ob-

(1) Jerem. xii. 11.

jets qu'il aime avec vivacité ; et comment aimer des objets auxquels on ne pense même pas? Aussi, Messieurs, en méditant sur l'Évangile, si l'on peut insensiblement en goûter les leçons, les exprimer dans sa conduite, et passer ainsi d'une croyance stérile à cette foi agissante et vraie qui opère par la charité ; de même, en se livrant aux choses sensibles, le cœur s'y affectionne, et ne conserve plus de goût pour les choses de Dieu. La vérité n'ébranle, ne frappe, n'entraîne que les esprits attentifs ; et il est vrai à la lettre, que si de la réflexion naissent tous les biens, le défaut de réflexion enfante tous les maux : *Desolatione, etc.* Or, Messieurs, telle est la situation du plus grand nombre des prêtres ou de ceux qui aspirent à l'être : ils ne pensent jamais ou presque jamais ni à la grandeur, ni au mérite, ni à l'obligation des devoirs que leur impose le sacerdoce. Ceux-ci, se faisant des idées basses de l'état le plus auguste qu'il puisse y avoir sur la terre, sont tentés de regarder comme viles des fonctions qui les rapprocheroient du commun des hommes ; ceux-là ne sentent pas assez de quel mérite ces fonctions sont devant Dieu, et de combien de bénédictions pour eux elles peuvent

être la source. D'autres enfin, s'autorisant de leur naissance, de leurs talens ou de leurs richesses, s'imaginent que les travaux apostoliques ne sont pas faits pour eux, et que, sans risquer leur salut, ils peuvent s'en décharger sur des ministres subalternes. Pensées criminelles, qui peut-être ne sont que trop communes! Pour les combattre, nous établirons qu'il n'est rien de plus noble, rien de plus méritoire, rien de plus indispensable pour un prêtre, que de remplir les fonctions du saint ministère; trois réflexions qui feront tout mon sujet.

Si je voulois me représenter un homme qui remplit sur la terre les fonctions les plus nobles et les plus augustes, je me représenterois un chrétien charitable, qui, voyant dans les autres autant de frères, ne penseroit, ne vivroit, n'agiroit que pour eux; qui, se faisant tout à tous pour les porter tous au bien, sauroit pleurer avec ceux qui pleurent, bégayer avec les enfans, et parler le langage de la sagesse avec les hommes parfaits. Je me représenterois un chrétien éclairé, qui, se pliant à toutes les circonstances et à tous les caractères, intimidant

les uns par les menaces d'un Dieu terrible dans ses vengeances, encourageant les autres par les promesses d'un Dieu magnifique dans ses récompenses, travailleroit ainsi sans cesse à détruire partout l'empire du vice pour établir celui de la vertu. Je me figurerois un chrétien désintéressé, qui, ne cherchant pas sa récompense ici-bas et ne l'attendant que du ciel, n'envisageroit que la gloire de Dieu et le bonheur de ses frères; qui, ne prostituant jamais son ministère à des vues d'intérêt et d'élévation, serviroit avec la même ardeur les pauvres et les riches, les grands et les petits; et même, s'il le falloit, il s'attacheroit de préférence à ces hommes, qui, pour être plus simples et plus grossiers, ne sont pas les moins sensibles au bien qu'on leur fait, et qui souvent sont les plus abandonnés, parce qu'ils ne peuvent payer les secours qu'on leur rend que par leur amour et leur reconnoissance, et non par des richesses. Je me retracerois un chrétien patient et courageux, qui, trouvant les méchans indociles à sa voix, redoubleroit de zèle et d'activité; toujours sans inquiétude, il attendroit les momens marqués par la Providence, sans rien omettre de ce qui peut seconder ses desseins;

et sa charité, enflammée plutôt que vaincue par les obstacles, n'en deviendroit que plus féconde en ressources pour toucher, attendrir les pécheurs, et les ramener enfin de leurs égaremens. Ce seroit un chrétien généreux, toujours prêt, dans son dévouement héroïque, à sacrifier pour ses semblables sa santé, son repos, sa vie ; s'exposant aux mépris, aux insultes du monde le plus pervers, plutôt que de négliger son œuvre ; désirant être anathème pour ses frères, consentant à être couvert d'opprobre et d'ignominie pourvu qu'il les sauvât, et mourant avec joie s'il mouroit victime de ses travaux pour eux. Vous le verriez se refuser tous les plaisirs frivoles et dispendieux des mondains, regarder ses biens comme le patrimoine de l'indigence, retrancher toutes ces vaines superfluités que demande une vie douce et commode, se faire lui-même pauvre pour secourir les pauvres véritables, et, dans ces temps de calamité que le ciel envoie quelquefois dans sa colère, se priver, pour le soulagement des malheureux, des choses même les plus nécessaires à la vie. Enfin ce seroit un chrétien sage et prudent, qui, vivant dans le silence et le recueillement, ne s'exposeroit ja-

mais témérairement à l'air contagieux du monde, ne sortiroit de sa retraite que pour répandre partout la bonne odeur de toutes les vertus; et qui, au milieu des embarras du siècle, se faisant une solitude dans son cœur, paroitroit toujours l'homme de Dieu envoyé sur la terre pour faire du bien aux hommes. Tel est le ministère qui me sembleroit le plus noble et le plus sublime. Et ne devons-nous pas en demeurer convaincus, par l'impuissance où nous sommes de nous en figurer un plus grand et plus relevé? Mais peut-être que j'ai fait un portrait imaginaire? Non, Messieurs, j'ai tracé le tableau d'un bon prêtre. Que dis-je? j'ai plutôt affoibli les traits épars dans les Epitres de saint Paul, quand il nous dépeint les vrais ministres de la religion de Jésus-Christ. Elevons donc nos pensées; concevons des sentimens dignes de notre vocation, convaincus qu'il n'y aura jamais qu'une ame vile et rampante qui ne trouve pas quelque chose de grand jusque dans les plus petites fonctions d'un ministère dont tous les devoirs se rapportent à secourir nos frères et à les rendre meilleurs.

Dans ce siècle, qui nécessairement doit être

frivole parce qu'il est impie, on demande quelquefois pourquoi les prêtres n'ont pas d'emploi dans la société civile; et parce qu'on compte la religion pour rien, on est tenté de regarder comme des citoyens inutiles ceux qui ne travaillent que pour la religion : comme si celui qui s'emploie tout entier à rendre les citoyens vertueux, ne servoit pas utilement sa patrie. Que cherchons-nous sur la terre, et que prétend nous procurer la société? Le bonheur. Qu'est-ce qui fait notre malheur? Nos passions. Le citoyen le plus utile est donc ce saint prêtre, qui, poursuivant sans relâche les passions des hommes, voudroit déraciner de leurs cœurs cette semence féconde de troubles et de désordres. On estime avec raison le sage magistrat qui veille avec vigueur à l'exécution des lois, qui assure le repos des familles, qui maintient la tranquillité publique en réprimant l'audace des méchans, et en protégeant l'innocence contre ses oppresseurs; mais ces fonctions, toutes nobles qu'elles sont, peuvent-elles entrer en parallèle avec les fonctions sacerdotales? Quel est le pasteur chéri de son troupeau qui n'arrête pas plus de désordres que toute la sévérité des lois? Si le magistrat,

par l'empire qu'il a sur les actions, punit le crime, le prêtre, par l'empire qu'il a sur les cœurs, empêche le crime de se commettre. Si le magistrat termine les dissensions des familles, le prêtre les étouffe dans leur naissance. Si l'un oppose une digue au torrent des vices, l'autre sait en tarir la source. Bien plus, Messieurs, quand le glaive de la justice ne seroit jamais confié qu'à des mains dignes de le porter, on ne pourroit pas se passer de la religion et de ses ministres; mais si tous les prêtres étoient des saints, comme ils devroient l'être, on pourroit presque se passer de tout l'appareil de la justice humaine, parce qu'il n'y auroit plus de crimes sur la terre. Aussi le plus terrible fléau dont Dieu puisse affliger une nation, c'est de lui envoyer de mauvais prêtres, ou de permettre qu'elle méprise les bons. Voilà pourquoi le prophète Osée, parlant au Seigneur des excès de son peuple, ne trouve rien de plus fort que ces paroles : Votre peuple est semblable à ceux qui contredisent les prêtres; *Populus tuus sicut hi qui contradicunt sacerdoti* (1).

(1) Osée, IV, 4.

Accoutumé à vivre au milieu des fêtes et des spectacles, le monde n'admire que ce qui a de l'éclat et de l'apparence, et il ne connoît pas toute la grandeur d'un ministère qui souvent opère les plus grandes choses dans le silence et l'obscurité. Mais s'il étoit capable de réflexion et de jugement, qu'il seroit aisé de le faire revenir de son erreur! Dieu seul est vraiment grand, et l'homme n'est rien ; ou s'il est quelque chose, il ne l'est que par la ressemblance qu'il peut avoir avec la divinité. Or, comme c'est la bonté qui semble faire le caractère propre du Seigneur, il ne peut y avoir rien de plus grand sur la terre que ce saint prêtre, dont on peut dire ce que l'Écriture nous a dit du Fils de Dieu : *Pertransiit benefaciendo* (1). Suivez-le dans tout le cours de ses fonctions saintes. S'il paroît dans les chaires chrétiennes, ses instructions graves et solides, à la portée des plus simples, sont remplies de je ne sais quelle onction qui va pénétrer, amollir les ames les plus dures, si bien que les pécheurs sortent de ses discours quelquefois convertis, souvent ébranlés, et toujours moins

(1) Act. x, 38.

hardis à commettre le péché. Dans le tribunal de la pénitence, comme un médecin charitable, il sonde avec bonté les plaies des malades qui s'abandonnent à lui ; touché de leurs maux, il cherche le remède convenable à la lèpre spirituelle qu'on lui découvre, et les paroles qui découlent de sa bouche sont comme un baume salutaire qui va fortifier les ames foibles et languissantes, ou ressusciter à la grâce celles qui étoient dans un état de mort. S'il catéchise les enfans, il sait s'abaisser jusqu'à eux pour leur faire goûter le lait de la saine doctrine, en attendant qu'il puisse leur donner une nourriture plus solide ; sa patience triomphe de leur inconstance et de leur légèreté ; et comme une mère tendre se console des douleurs de l'enfantement, par la joie qu'elle éprouve d'avoir mis un homme au monde, ainsi le prêtre se console des soins rebutans qu'exige l'instruction de l'enfance, par l'espoir qu'il a de voir ces jeunes plantes qu'il arrose de ses sueurs, porter un jour des fruits de salut et de vie. S'il visite les malades, voyez comme il les soulage et les fortifie ; en leur rappelant les souffrances du Sauveur, il leur fait aimer les maux qu'ils endurent. Tandis qu'autour d'eux tout

s'empresse à leur dérober l'image de la mort, qu'on les entretient encore d'un monde qui commence à ne plus exister pour eux, le prêtre, portant plus haut ses pensées, a le courage de leur parler de l'éternité qui commence à s'ouvrir devant eux; et quand il est appelé pour leur donner le saint Viatique, que ne fera-t-il pas pour engager ces mourans à consacrer au Seigneur tous les derniers instans d'une vie qui leur échappe? La croix à la main, il les conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne voir en Dieu qu'un père qui pardonne; et c'est ainsi qu'il travaille à leur bonheur jusqu'à leur dernier soupir. Enfin, faut-il vous représenter cet ange de paix dans ces asiles que la charité chrétienne a élevés à la misère publique? Voyez-le dans ces réduits empestés où languissent des malheureux, qui peut-être ne sont pas moins en proie aux remords d'une conscience agitée qu'aux tourmens d'une maladie cruelle, et qui déjà ressemblent moins à des hommes vivans qu'à des cadavres affreux d'où s'exhalent la corruption et la mort. Victimes infortunées, vous mourrez, il est vrai, loin des objets qui vous étoient les plus chers sur la terre; des parens ne recueilleront pas

vos derniers soupirs : mais à quoi serviroit leur présence? hélas! elle ne feroit qu'aigrir vos douleurs. La religion vous prépare des consolations plus solides ; elle vous envoie des ministres, qui, par d'autres moyens que les moyens humains, sauront adoucir vos maux, fortifier vos ames abattues, et vous remplir même de l'espérance et de la joie la plus douce.

Qu'elle est grande! disons plus, elle est divine la religion qui forme de tels ministres ; et d'où vient que la philosophie moderne, qui ne prêche que fraternité, qu'humanité, que bienfaisance, n'a pu encore produire d'hommes charitables, tels que les vrais ministres de la religion de Jésus-Christ, sinon parce que la sagesse philosophique est l'ouvrage des hommes, et que la sagesse de l'Évangile est l'ouvrage de Dieu?

Laissons donc le monde n'avoir pour nous que des yeux de mépris ; que peuvent ses sarcasmes impies contre la grandeur du sacerdoce? c'est un insensé, qui dans ses jugemens n'a d'autre guide que sa folie. Il est un certain propos des mondains qui ne semble pas devoir trouver place dans un discours, mais que vous

me permettrez pourtant de citer pour le combattre. Que dans le monde, et dans ce qu'on appelle le grand monde, paroisse un de ces jeunes élèves du sanctuaire, qui, par la modestie et la simplicité de ses habits, annonce qu'un jour il fera l'ornement de l'Église, on le raille avec malignité, on rougit de sa compagnie, et l'on croit l'humilier en lui disant : Vous ressemblez à un curé. Monde corrupteur, que tu es vain! que tu es frivole! que tu rougirois de toi-même, si jamais tu pouvois connoître tes petitesses! D'où te vient ce mépris pour les pasteurs des ames? Je t'abandonne tous ces prêtres, la honte de leur état, qui vivent au milieu de tes plaisirs ; tu peux les couvrir d'opprobre et d'ignominie : mais respecte du moins ces hommes vénérables, qui, par leurs exemples autant que par leurs discours, sont le plus ferme soutien de la religion et de la patrie. Mais non, Messieurs, je me trompe, dans le monde tout est imposture ; au fond, il méprise ces prêtres qui recherchent ses divertissemens et ses fêtes, tandis qu'il honore ceux qui le fuient pour les travaux du ministère ; et si au dehors il honore les premiers et méprise les seconds, c'est parce que dans ceux-là il trouve

l'apologie de ses vices, et que les autres en sont la censure.

Pour nous, Messieurs, persuadés qu'il n'y a rien de plus noble et de plus grand que les fonctions du ministère, nous les remplirons avec joie; et surtout, si nous avons quelque zèle pour notre salut, jamais nous ne négligerons ce qu'il y a ici bas de plus méritoire pour le ciel.

Quel est le moyen de se rendre agréable aux yeux du Seigneur? C'est d'imiter Jésus-Christ. Quel est le plus sûr moyen d'imiter Jésus-Christ? C'est de travailler à la sanctification des ames. Développons ces deux idées, qui suffiront pour nous faire comprendre de quel mérite doivent être devant Dieu les œuvres du ministère évangélique, et de quelle couronne elles doivent être récompensées. La plaie que le péché avoit faite au cœur de l'homme étoit si profonde, que la révolution de plusieurs siècles, loin d'y apporter du remède, ne la rendoit que plus incurable. La succession des âges avoit bien amené des changemens dans les sciences, les lois et les usages; mais les hommes n'en étoient pas devenus meilleurs. Les nations

avoient succédé aux nations, les empires aux empires ; tout passoit, excepté le péché, et les siècles qui se ressembloient le moins, se ressembloient tous par leurs excès et leurs désordres. Au milieu de ces affreuses ténèbres qui couvrent la face de la terre, quelle ressource reste-t-il à l'homme? Si la vérité se fait entendre à lui, sera-t-elle écoutée? en parlant à ses oreilles, parlera-t-elle à son cœur? et s'il est éclairé, sera-t-il converti? Non, ce n'est pas assez qu'il connoisse la route qu'il faut suivre; s'il ne la voit frayée devant lui, il n'aura pas le courage de s'y engager. Comme les hommes se laissent persuader plus par la force des exemples que par l'autorité des préceptes, il leur faut un modèle ; mais où le trouver? Le modèle doit être assez grand pour qu'on ne rougisse pas de l'imiter, assez puissant pour entraîner tout après lui, assez parfait pour être propre à toutes les nations de la terre, aux hommes de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions ; mais, encore une fois, où le trouver? Modèle des riches, le sera-t-il des pauvres? modèle des grands, le sera-t-il des petits? et modèle des savans, le sera-t-il des ignorans? En vain le chercherons-nous sur

la terre, et si le ciel ne nous fait ce magnifique présent, nous en serons éternellement privés. Il faut qu'il quitte le sein de son Père, ce Verbe, la Sagesse de Dieu, Dieu comme lui; il faut que, revêtu d'une chair mortelle, il vienne converser familièrement avec les hommes, qu'il les instruise plus encore par ses exemples que par ses leçons, à vaincre les passions qui les avoient égarés, qu'il rende comme sensible par sa conduite la parole sublime qu'il prêche dans ses discours, et qu'il remette ainsi les hommes dans la voie en y marchant le premier : *Ego sum via.* Hommes de tous les états, qui que vous soyez, jetez les yeux sur ce divin modèle; vous croiriez qu'il n'est venu que pour vous seuls, tant sa vie est l'expression parfaite de tous vos devoirs : voyez, et faites selon ce qui vous est montré : *inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi monstratum est* (1). Sommes-nous semblables à Jésus-Christ, réjouissons-nous, nous sommes dans l'amour de Dieu; sommes-nous opposés à Jésus-Christ, tremblons, nous sommes dans la haine de Dieu; car Dieu le Père ne sauroit

(1) Exod. xxv, 40. Hebr. viii, 5.

aimer en nous autre chose que les traits de ressemblance que nous avons avec son Fils, l'objet unique de ses complaisances éternelles. La justice suprême ne peut approuver que ce qui est bien; et que peut-il y avoir de bien dans la créature, si elle n'a aucun rapport avec celui qui est la source de tous les biens, et l'image parfaite de toutes les perfections divines? Il faut ou se sauver en marchant sur les traces du Sauveur, ou se perdre si on s'en écarte. Prenons garde, Messieurs : quand même, libres de changer notre destinée, nous pourrions nous anéantir à la mort après avoir mal vécu, ce seroit encore la plus grande de toutes les folies de préférer le plaisir d'un moment à une éternité de gloire; cependant, en se privant d'un bonheur éternel, on ne se précipiteroit pas dans un malheur sans terme et sans mesure. Mais non, la miséricorde divine n'a pas même laissé cette misérable ressource à nos passions. Le ciel conquis par la croix qu'on embrasse, ou l'enfer mérité par la croix qu'on méprise, voilà notre partage. Au grand jour de la manifestation, le Seigneur paroîtra avec sa croix pour juger les nations. Heureux alors qui ressemblera à Jésus crucifié! il entendra

ces consolantes paroles : Venez, les bénis de mon Père, dans le royaume qui vous est préparé! Malheureux ceux qui ne ressembleront pas à Jésus crucifié! ils entendront ces paroles foudroyantes : Allez, maudits, aux flammes éternelles! C'est ainsi que le monde sera jugé par la croix comme il a été sauvé par la croix, et que le degré de ressemblance ou d'opposition que nous aurons avec Jésus-Christ sera la mesure de notre récompense ou de notre châtiment. Nous devons donc imiter Jésus-Christ pour mériter le ciel, et j'ajoute que le plus sûr moyen de l'imiter, c'est de travailler à la sanctification des ames.

Le péché, par sa nature, renferme deux grands maux, l'injure qu'il fait à Dieu, et le tort qu'il fait au pécheur; c'est une révolte contre les droits inaliénables d'un maître jaloux de sa gloire, révolte qui mériteroit d'entraîner toujours après elle la perte du coupable. Dieu aime sa créature, mais il veut qu'elle l'honore, et le péché tend à rompre ce commerce sacré qui unit Dieu à l'homme et l'homme à son Dieu. L'homme, parce qu'il est raisonnable, veut être heureux, mais par le péché il se précipite dans un abîme de mal-

heurs ; et voilà les deux grands désordres qu'est venu réparer le Sauveur du monde. Les hommages réunis de tous les peuples ne pouvoient réparer l'outrage fait à Dieu par un seul péché. Jésus-Christ vient ; il s'anéantit devant la majesté souveraine, et la moindre de ses actions la dédommage au centuple des outrages que pourroient faire à sa gloire les iniquités de toute la terre ensemble. Les bonnes œuvres réunies de tous les peuples étoient incapables de satisfaire pleinement à la justice divine pour un seul péché ; Jésus-Christ vient, il meurt, et une goutte de son sang est plus que suffisante pour laver toutes les souillures de la terre. S'il n'y avoit point eu à venger la gloire de Dieu, et les pécheurs à sauver, jamais le Verbe ne seroit sorti du sein de son Père, et nous n'aurions pas connu cet ordre de choses admirable qui rend l'homme plus grand après sa chute, qu'il ne l'avoit été dans son innocence. Ainsi, vous le voyez, Messieurs, le double objet de la mission du Sauveur a été de réparer la gloire de son Père outragé, et de satisfaire pour nos péchés. Mais à qui est-il donné de se rapprocher davantage de ce double ministère que Jésus-Christ est

venu accomplir sur la terre? n'est-ce pas aux prêtres? Ne sont-ils pas, s'ils veulent, d'autres Jésus-Christ ici-bas? ne sont-ils pas les continuateurs de sa mission, ses coopérateurs dans le grand ouvrage de la rédemption des hommes, et ne doivent-ils pas après lui continuer à élever cet édifice de salut dont il a jeté les fondemens, et qu'il a cimenté de son propre sang? *Ad consummationem sanctorum in opus ministerii* (1). Si Jésus-Christ a laissé à son Eglise un trésor de mérites acquis par sa mort, les prêtres doivent en être les dispensateurs, et les distribuer aux fidèles. Si Jésus-Christ a été le Sauveur du monde en donnant sa vie pour nous, les prêtres peuvent à leur manière être les sauveurs des hommes, en faisant fructifier le sang de leur divin Maître; et voilà comme ils consomment cette grande œuvre dont Jésus-Christ est le premier auteur : *ad consummationem sanctorum in opus ministerii*. Le chrétien a oublié son Dieu, il l'insulte, il provoque sa colère, il devient pour ses frères un sujet de scandale; le prêtre par sa charité le rappelle à son Dieu, il le change,

(1) Ephes. IV, 12

le convertit, lui fait réparer ses scandales, et par là Dieu est, ce semble, plus glorifié qu'il n'avoit été offensé. Ce chrétien, s'il eût continué à vivre dans le péché, fût tombé dans l'abîme, où, pendant toute l'éternité, il eût maudit l'auteur de ses tourmens; le prêtre par sa charité le gagne à Jésus-Christ, il lui fait prévenir le châtiment terrible qui l'attend; par là il lui prépare une éternité de gloire, et cette même bouche qui auroit vomi contre Dieu les plus affreux blasphèmes, chantera éternellement les miséricordes et les grandeurs de Dieu. C'est ainsi qu'à l'exemple de Jésus-Christ, le prêtre travaille à procurer la gloire de Dieu et le salut des pécheurs. Suivez-le dans toutes ses fonctions, partout vous retrouverez Jésus-Christ lui-même. Dans la chaire de vérité, c'est Jésus-Christ instruisant les peuples de la Judée. Au tribunal de la réconciliation, c'est Jésus-Christ guérissant les lépreux et ressuscitant les morts. S'il est prosterné au pied du sanctuaire, c'est Jésus-Christ au jardin des Olives, priant pour les péchés des hommes. S'il distribue l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ faisant la Pâque avec ses disciples. Enfin, s'il a le bonheur d'être la victime

de son zèle, c'est Jésus-Christ mourant sur la croix, victime de son amour pour nous.

Je ne parle point ici de ces hommes extraordinaires que le Seigneur suscite dans son Eglise pour annoncer la foi parmi les nations étrangères. Sans doute, s'il est sur la terre un spectacle digne des regards du ciel, c'est celui d'un apôtre, qui, chargé de fers, souffre pour la foi au milieu d'une troupe de néophytes fervens qu'il a engendrés à Jésus-Christ. Que le monde vante tant qu'il voudra le prétendu mérite des héros qu'il admire; je lui demanderai ce qu'ils ont de comparable avec ces héros de la religion, qui, sans avoir d'autres armes que la croix, d'autre secours que le bras de Dieu, d'autre ambition que de conquérir des ames à Jésus-Christ, quittent leurs parens, leurs amis, leur patrie, et volent aux extrémités de la terre, se sacrifier pour le salut des hommes. Partez, ames fortes et courageuses que le ciel appelle à cette vocation sublime; allez éclairer les nations assises encore aux ombres de la mort; allez arracher à l'enfer des milliers de victimes que l'idolâtrie devoit y précipiter. Les travaux, les fatigues, les longues persécutions, peut-être même une mort

cruelle, vous attendent; mais pourquoi trembler? le Dieu fort est avec vous, et il n'est rien qui tienne contre la puissance de son bras. Qu'ils sont beaux les pas de ces hommes divins qui évangélisent les peuples! Qu'elle sera brillante la couronne qui les attend! Faut-il s'étonner que, dans l'impuissance où il est de parler dignement de la gloire qui leur est préparée, le Prophète se serve de ces expressions magnifiques qui semblent leur promettre plusieurs éternités de bonheur? *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates* (1). Qu'ils entendent donc bien mal les intérêts de leur ame, ces prêtres qui négligent de s'amasser des trésors pour le ciel en travaillant à la sanctification des autres! Ah! Messieurs, si nous nous proposons de mener une vie tranquille à l'ombre des autels; si, résolus, il est vrai, de ne pas être ce voleur dont parle l'Ecriture, qui n'entre dans le bercail que pour égorger les brebis, nous ne voulons pas être ce bon pasteur toujours prêt à donner sa vie pour elles; si, sans consentir à imiter les excès et les scandales

(1) Daniel. XII. 3.

des mondains, nous refusons d'imiter les travaux des apôtres, fuyons, fuyons loin du sanctuaire, et n'aspirons plus à un état dont le premier devoir est la charité pour ses frères. Lorsque autrefois le Seigneur alla sur les rives du Jourdain, se faire baptiser par son saint précurseur, les airs retentirent d'une voix qui disoit : C'est ici mon Fils bien-aimé. Et voilà comme le ciel rendit un témoignage éclatant à la divinité de Jésus-Christ. Hé bien, Messieurs, si, dans l'auguste cérémonie de la consécration des prêtres, au moment où le pontife leur impose les mains, le ciel se plaisoit à manifester quelle doit être la destinée de chacun d'eux, y en auroit-il beaucoup dont il annonceroit qu'ils seront le salut des peuples? Quelquefois même, il n'y en auroit peut-être pas un seul dont on pût dire avec vérité : Voici le pasteur que le Seigneur s'est choisi lui-même pour paître ses brebis; peuples, écoutez ce qu'il vous prêchera par ses œuvres et par ses paroles. Mais, chose plus déplorable! on voit des prêtres qui croient pouvoir se dispenser de ce qu'il y a pour eux de plus indispensable; illusion que je vais combattre dans ma troisième réflexion.

Un bon prêtre, dit quelqu'un, n'est pas seulement un homme qui prie Dieu, et qui mène une vie innocente; ce seroit tout au plus un fervent solitaire : il est prêtre pour assister les autres; et comme on ne nomme bon médecin que celui qui guérit beaucoup de malades, on ne devroit nommer bon prêtre que celui qui convertit beaucoup de pécheurs. Telle est la réflexion simple et naturelle du plus judicieux de tous nos écrivains. N'est-ce là qu'une exagération pieuse, une de ces maximes dont la haute perfection semble être une raison de ne pas les pratiquer? Il est facile de vous répondre : et je me contenterai, Messieurs, de faire quelques réflexions qui n'auront besoin pour être senties que d'être exposées, parce que vos cœurs sont disposés d'avance à les goûter et à les suivre. Je demande d'abord : Un prêtre est-il prêtre pour lui ou pour les fidèles? Vous le voyez, il n'est pas permis de balancer; et si à cette demande quelqu'un restoit en suspens, ne donneroit-il pas lieu de soupçonner qu'il n'est pas fait pour l'état auquel il aspire? Pourquoi est-il écrit que les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, qu'un prêtre doit être un homme puis-

sant en œuvres et en paroles? S'il lui étoit permis de mener une vie tranquille au milieu du monde, faut-il donc tant de science pour ne rien faire? Pourquoi, toujours guidée par l'Esprit saint, l'Eglise a-t-elle établi des maisons de retraite pour les élèves du sanctuaire? n'est-ce pas pour nous y faire puiser à la fois et la piété et les lumières qui nous disposent à remplir les fonctions du sacerdoce? Ces asiles ne sont-ils pas cette tour d'où pendent mille boucliers, où nous devons prendre les armes, pour veiller autour du camp d'Israël, et défendre avec courage le dépôt des mœurs et de la saine doctrine? Pourquoi les chefs de ces maisons saintes sont-ils obligés d'éloigner du sanctuaire ceux dont l'indolence et la légèreté feroient augurer raisonnablement que l'étude ne sera jamais une de leurs occupations? sinon parce que la science d'un prêtre est un trésor auquel il doit ajouter sans cesse pour travailler avec plus de succès à la sanctification des ames. Hé! Messieurs, sans aller chercher si loin, croyez-vous qu'on puisse allier l'amour de Dieu avec l'indifférence pour les intérêts de sa gloire? Un prêtre qui seroit rempli de l'Esprit de Dieu, et qui cependant ne seroit pas zélé pour le salut

de ses frères, est un de ces prodiges auxquels sans être incrédule il est permis de ne pas croire. Quoi! un prêtre seroit embrasé de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et il ne chercheroit pas à le répandre! Il seroit touché des scandales qui affligent l'Eglise, et il ne chercheroit pas à consoler cette mère désolée! Il aimeroit Jésus-Christ, et il ne travailleroit pas à diminuer le nombre des outrages qu'il reçoit tous les jours! Il aimeroit ses frères, et de sang-froid, et sans leur tendre une main secourable, il en verroit des milliers tomber dans l'abîme! Autant vaudroit-il dire qu'on peut aimer tendrement son père, et cependant, sans être ému, lui voir enfoncer un poignard dans le sein. Y a-t-il dans le ciel des prêtres qui ayant pu sur la terre prêcher, confesser, catéchiser, ne l'ont cependant pas fait? Dieu le sait, Messieurs; mais ce que nous savons, c'est qu'un prêtre ne sera pas sauvé sans avoir aimé Dieu, c'est qu'il n'aime pas Dieu s'il n'aime pas le prochain, c'est que sa charité pour le prochain ne doit pas être commune, et que sa charité est bien commune, lorsqu'elle ne se manifeste pas au-dehors par les œuvres du saint ministère.

Ici, Messieurs, se présente encore une réflexion dont la vérité se fait sentir d'autant plus aisément qu'il suffit pour cela de se consulter soi-même. Que dans ce moment chacun descende au fond de son cœur; qu'il interroge la voix de sa conscience, et qu'il me réponde. Si nous avions à citer un prêtre qui fût un modèle de vertu et l'ornement de l'Eglise, irions-nous le chercher avec confiance parmi ceux qui négligent les devoirs du ministère? ou plutôt, soyons de bonne foi, toutes nos pensées ne se fixeroient-elles pas sur un prêtre, qui, dans l'état où l'auroit placé la Providence, rempliroit toutes les fonctions du sacerdoce? Un prêtre qui les néglige n'est donc pas dans l'ordre; c'est le cri de la conscience, qui n'égare jamais quand on la consulte sans passion.

Ministres, qui, revêtus des dignités de l'Eglise, n'en prenez pour vous que les titres, et qui laissez porter à d'autres le fardeau, si cette conduite à vos yeux n'a rien de criminel, dites-le; sur quoi vous rassurez-vous? Les livres sacrés, l'exemple des saints parlent-ils pour vous, ou plutôt, si vous n'êtes aveugles, n'y lisez-vous pas votre condamnation? Ce ne

seroit point assez pour vous de gémir sur les iniquités des peuples ; si vous vouliez borner là tous vos services, que n'alliez-vous vous ensevelir dans une solitude? ou plutôt, que n'y allez-vous encore pour y pleurer autant sur vous que sur vos frères? Et que pourront-ils alléguer, Messieurs, pour se justifier? Les uns, environnés de richesses, s'imaginent qu'il faut laisser travailler pour l'autel ceux qui sont obligés de vivre de l'autel : comme si les prêtres devoient chercher autre chose dans leurs travaux que la gloire de Dieu ; comme s'ils n'étoient que de vils mercenaires qui vendissent au poids de l'argent Jésus-Christ et ses mystères. Il en est qui d'une naissance au-dessus du vulgaire, ou, si vous aimez mieux, illustre, croient qu'ils doivent laisser les pénibles fonctions du sacerdoce aux ministres d'un rang plus inférieur. Mais le sang le plus illustre de l'univers ne couloit-il pas dans les veines du chef de tous les pasteurs, de Jésus-Christ, issu selon la chair des antiques rois de Juda? Mais les Charles Borromée, les François de Borgia, les François-Xavier, les François de Sales, n'ont-ils pas été des grands selon le monde, et n'ont-ils pas été des apôtres? Mais

est-il donc plus glorieux de porter un beau nom que d'être revêtu d'un sacerdoce presque aussi ancien que le monde? Quel est le titre qui doit faire oublier celui de prêtre? Fût-il du sang le plus élevé, un prêtre, dès lors qu'il a reçu l'onction sacerdotale, s'est dévoué par-là même au ministère évangélique. De même qu'un chrétien, fût-il roi, ne peut manquer aux engagemens de son baptême sans être un apostat, de même un prêtre, fût-il né à côté du trône, ne peut se dispenser de travailler pour l'Eglise, sans violer ses promesses les plus sacrées.

Enfin, Messieurs, il est encore un point sur lequel je voudrois m'éclairer avec vous. Si un prêtre a reçu de la nature une mesure de talens plus qu'ordinaire, est-ce assez pour lui qu'il consacre son temps à enrichir le public d'ouvrages utiles, ou qu'il soit par ses lumières l'oracle, le guide de ceux mêmes qui sont maîtres en Israël? Est-il bien vrai, Messieurs, qu'un prêtre a rempli toute l'étendue de sa vocation quand il a passé toute sa vie à faire des livres, ou à être par ses décisions l'interprète de la loi? La grâce de l'ordination n'est-elle pas donnée principalement pour faire fructifier les

travaux du ministère? La conduite des ames n'est-elle pas de tous les arts le plus difficile, et celui qui demande le plus de connoissances? Les Pères de l'Eglise n'ont-ils été qu'écrivains ou casuistes? Leurs travaux apostoliques sont-ils moins l'objet de notre admiration que leurs ouvrages immortels? Et n'est-ce pas autant à cause de l'éclat de leurs vertus pastorales que de leurs lumières, que nous pouvons les appeler, avec un concile général, des lampes placées de distance en distance pour éclairer les fidèles : *Lampades semper lucentes, et illuminantes gressus nostros.* Sans remonter jusqu'aux premiers âges du christianisme, dans le dernier siècle, cet homme incomparable dont le nom fait encore trembler l'hérésie, et qui sera éternellement la gloire de l'Eglise de France, ce sublime pontife dont la théologie et les chaires chrétiennes peuvent citer les pensées, comme elles citent les pensées des saints Pères, Bossuet, car ce nom seul vous en dit plus que tous mes éloges, Bossuet dédaignoit-il d'abaisser à la portée des simples toute la hauteur de son génie? Ne sait-on pas qu'avant d'être placé sur le chandelier de l'Eglise, il avoit évangélisé les peuples des campagnes avec

un zèle qui lui mérita de faire des conversions innombrables? Et dans la suite honora-t-il moins l'épiscopat par son zèle pour son troupeau, que par l'étonnante profondeur de ses lumières?

J'en ai dit assez, Messieurs, pour vous convaincre qu'il n'y a rien de plus noble, de plus méritoire, de plus indispensable pour un prêtre, que de se livrer aux travaux du saint ministère. Qu'il me soit permis d'observer que, dans l'ancienne Eglise, on ne distinguoit pas entre prêtres et pasteurs; et j'emprunte ici, en finissant, le langage d'un des plus éloquens pontifes qu'ait eus l'Eglise romaine. Transportons-nous, dit saint Grégoire-le-Grand dans une homélie qui s'adresse à tous les prêtres, transportons-nous au grand jour de la manifestation, où le souverain juge viendra dans sa puissance, entrer en compte avec ses serviteurs sur les talens qu'il leur aura confiés. Dans ce jour, de tous les jours le plus redoutable, seront assemblés tous les hommes, les élus comme les réprouvés, et on mettra devant les yeux de chacun ce qu'il aura fait. Là, paroîtra Pierre, environné de la Judée qu'il a convertie; Paul s'avancera trainant pour ainsi dire après lui

tout l'univers qu'il aura conquis ; Jean se présentera devant son maître au milieu des peuples de l'Asie ; Thomas, au milieu des peuples de l'Inde ; là paroîtront tous les chefs des brebis de Jésus-Christ, au milieu de leur troupeau qu'ils auront sauvé par leurs soins et leur vigilance. Lorsque tant de pasteurs s'offriront aux yeux de leur juge avec leurs troupeaux, misérables, qu'aurons-nous à lui dire, si nous n'avons pas à lui présenter les fruits de notre ministère? Ici nous sommes appelés pasteurs, et là nous n'aurons point de troupeau : *hic pastores vocati sumus, et ibi gregem non ducimus* (1). Fasse le ciel, Messieurs, que ce ne soit pas là notre destinée! Puissions-nous, en travaillant à la sanctification des autres, nous sanctifier nous-mêmes, et mériter ainsi d'entrer dans le séjour de la gloire, au milieu de nos frères que nous aurons sauvés! Ainsi soit-il.

(1) Hom. XVII in Ev. n. 17.

SUR L'ESPRIT DE PIÉTÉ.

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Spiritus est qui vivificat.
C'est l'Esprit qui vivifie.
JOAN. VI, 34.

QU'IL est puissant, qu'il est fécond en merveilles l'Esprit de Dieu! C'est l'Esprit sanctificateur qui depuis l'origine des choses jusqu'à la consommation des siècles devoit imprimer à tout le mouvement et la vie. C'est l'Esprit de Dieu qui au commencement porté sur les eaux, les fécondoit de sa chaleur immortelle, pour leur faire enfanter les miracles de la création. C'est l'Esprit de Dieu qui étoit avec Jacob, avec Moïse, avec tous les prophètes de l'ancienne loi, pour les remplir d'un saint transport, et leur faire annoncer le règne et la gloire du libérateur promis. C'est l'Esprit de Dieu qui couvrit la vierge Marie de son ombre, et lui communiqua une fécondité miraculeuse, qui devoit en faire la mère du Sauveur. C'est l'Es-

prit de Dieu qui étoit avec les apôtres pour enflammer leur zèle, avec les martyrs pour soutenir leur courage, avec les solitaires pour les armer des instrumens de la pénitence. C'est lui qui est encore avec l'Eglise pour la conduire et la diriger; lui qui répand la charité dans l'ame fidèle, et pousse dans le cœur fervent les gémissemens de la prière. C'est lui enfin qui vivifie le saint ministère, qui en assure le succès, fait fructifier la parole sainte au milieu des peuples : et comme dans la nature le soleil qui nous éclaire devoit, jusqu'à la fin des siècles, verser dans l'univers la lumière et la chaleur; ainsi dans l'ordre de la grâce, tout devoit vivre et respirer par le souffle et l'amour de l'Esprit de Dieu. *Spiritus est qui vivificat.* Oui, Messieurs, c'est de la participation plus ou moins abondante à l'Esprit même de Dieu, qui est un esprit de lumière, de sagesse et d'amour, que dépend le succès de nos fonctions. Par lui, le pasteur au milieu de son peuple est l'arbre de vie qui porte des fruits sans cesse renaissans de grâce et de salut; comme sans lui il est à craindre qu'il ne soit un arbre de malédiction et de mort, ou du moins l'arbre infructueux qui se couvre de feuilles et de fleurs inutiles.

Ce n'est pas assez pour un prêtre d'avoir des talens distingués, des connoissances étendues et variées, une conduite régulière en apparence : s'il n'est pas animé de l'Esprit de Dieu, il peut dire malgré ces avantages : Je ne suis rien ; *nihil sum*. Je pourrois examiner ici combien l'esprit de piété lui est nécessaire pour se sanctifier lui-même, et pour ne pas trouver sa perte, pour ainsi dire, dans le salut des autres. Mais en examinant la chose par rapport aux fidèles et à l'édification publique, je me borne à faire voir combien il importe aux ministres des autels d'être animés de l'Esprit de Dieu, s'ils veulent être véritablement édifians et utiles aux ames. Voilà, Messieurs, tout le sujet de cet entretien.

Implorons d'abord pour vous et pour moi, mais sincèrement, mais humblement, mais ardemment, les lumières de l'Esprit divin par l'entremise de celle qui fut son épouse. *Ave, Maria.*

Si je vous parlois ici, Messieurs, d'un prêtre plus jaloux de plaire aux hommes que de plaire à Dieu, délicat sur le point d'honneur, recherché dans ses habits et dans ses meubles, ama-

teur de jeux et de fêtes, léger dans ses discours, sensible aux choses de la terre, peu touché de celles de la religion : à ces traits vous reconnoîtriez non l'esprit de Dieu, mais l'esprit du monde. Si je vous parlois encore d'un prêtre qui fût plutôt régulier que fervent, plutôt exempt de vices scandaleux que riche en vertus; qui, sans omettre l'œuvre de Dieu, la fît négligemment; qui, sans être un prévaricateur manifeste, ne seroit pas un dispensateur fidèle; qui prieroit sans attention, célébreroit les saints mystères sans amour, administreroit les choses saintes sans onction et sans piété : à ces marques vous ne reconnoîtriez pas l'homme de Dieu, mais le prêtre tiède et le pasteur indolent. Mais, si je mets devant vos yeux un prêtre qui aime le silence et la retraite, qui marche tous les jours en la présence de Dieu, qui nourrit l'esprit de piété par la méditation et la prière, qui, ne craignant rien que le péché, travaille tous les jours à se purifier des moindres souillures, et s'applique constamment à faire mourir l'homme terrestre et charnel pour ne laisser vivre et croître que l'homme céleste dont nous avons été revêtus en Jésus-Christ : à ce tableau vous reconnoissez l'esprit de

Dieu, l'esprit de foi, l'esprit de piété, l'esprit intérieur, car ces mots seront synonymes dans mon langage. Or, tel est l'esprit dont un prêtre doit vivre sans cesse, s'il veut être vraiment édifiant, et utile au salut de ses frères.

Et d'abord, considérant le prêtre sous un point de vue général, voyez-le dans la maison de Dieu, au milieu des fonctions mêmes de son ministère. Il faudroit Messieurs, qu'un prêtre parût dans la maison du Seigneur, et devant l'assemblée des fidèles, comme un ange envoyé du ciel pour édifier la terre. Il faudroit que la gravité de sa démarche, la sérénité de son front, la modestie de ses regards, l'humilité de son maintien au pied des autels, que sa présence, en un mot, imprimât dans le peuple un sentiment de profond respect et de piété; que, durant le cours de ses fonctions, le peuple vît constamment en lui le modèle qu'il doit imiter, en sorte qu'on eût le droit de lui dire : Regardez, et faites selon qu'il vous est montré : *Inspice, et fac secundùm exemplar.* Or, cette sainteté extérieure, ces dehors d'une piété touchante, ce je ne sais quoi qui part du cœur, qui éclate sans effort et sans ostentation, qui pénètre

et touche ceux qui en sont les témoins, ne l'attendez guère de celui qui n'est pas rempli de l'Esprit du Seigneur. La bouche parle de l'abondance du cœur, et la conduite n'est en général que l'expression des sentimens qui nous animent. Ce n'est pas que, dans quelques circonstances d'apparat, où l'on est exposé aux regards d'un peuple nombreux, un prêtre sans piété ne puisse se composer un extérieur grave et décent ; mais tout ce qui n'est que d'emprunt ne se soutient pas long-temps ; il est une modestie habituelle que l'art n'imitera jamais ; elle prend sa source dans les sentimens du cœur, on ne peut pas plus la contrefaire que la vertu même.

Quel spectacle ne présenta point autrefois l'assemblée des fidèles à l'empereur Valens, persécuteur de la foi ! Un jour de fête de l'Épiphanie, il affecte d'entrer dans l'église catholique, escorté de ses gardes. Quand il entend le chant des psaumes, qu'il voit un peuple immense dans le recueillement et le respect, des prêtres plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile au pied de l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, il est saisi d'une religieuse terreur.

Le moment arrive où il s'approche du sanctuaire, pour présenter le pain qu'il étoit d'usage d'offrir; aucun prêtre ne s'avance pour le recevoir; alors il se trouble, il chancelle, et si on ne l'eût soutenu, il alloit tomber honteusement : tant l'esprit de piété qui brilloit dans l'assemblée, et surtout dans les ministres de la religion, avoit porté l'effroi et éveillé le remords dans cette ame coupable! Mais au lieu de ce spectacle, hélas! que voyoit-on trop souvent parmi nous, et que ne peut-on pas voir encore, si l'expérience ne nous a pas rendus meilleurs? Des prêtres, dans le lieu saint, avec l'air aussi distrait, un maintien aussi indolent, des manières aussi familières, une conduite aussi désordonnée que s'ils avoient été dans l'intérieur de leurs occupations domestiques. Que voyoit-on encore? Des prêtres dissipés et scandaleux, précipités dans leurs démarches, inconsidérés dans leurs mouvemens. Le rire étoit sur leurs lèvres; l'égarement dans leurs yeux; le silence n'étoit pas plus dans leur bouche que le recueillement dans leur cœur; ils balbutioient plutôt qu'ils ne chantoient les louanges de Dieu, ils omettoient sans scrupule les rites sacrés, ils défiguroient, tronquoient

les cérémonies saintes, selon leurs goûts et leurs caprices ; sans dignité, sans règle, sans recueillement, tout portoit en eux le caractère de la dissipation et d'une légèreté téméraire, et l'on eût dit qu'ils cherchoient plutôt à répandre le trouble et la confusion dans l'assemblée des fidèles, qu'à y maintenir la décence et la paix. Et d'ou venoit donc ce désordre? Ces prêtres étoient-ils entièrement corrompus, impies, et se jouoient-ils par système des choses saintes? On eût été tenté de le penser ; mais souvent il n'en étoit pas ainsi : ils croyoient à la religion, et plus d'une fois il leur arrivoit de la défendre avec une sorte de zèle et de courage. Mais peut-être que, hors de l'enceinte du temple, ils étoient étrangers à la prière, à la lecture, à la récitation de l'Office divin, à toutes les bienséances de la vie cléricale; on eût été tenté de le croire ; mais souvent il n'en étoit pas ainsi : il existoit certains devoirs qui leur étoient chers, il étoit une certaine régularité apparente de laquelle ils n'eussent pas voulu s'écarter. Mais ces prêtres ne se présentoient donc jamais au tribunal de la pénitence, où l'aveu de leurs fautes, les avis d'un directeur, ses tendres reproches, eussent pu les ti-

rer de leur aveuglement et de leurs excès? on eût été tenté de le croire, mais souvent il n'en étoit pas ainsi. Que leur manquoit-il donc? Cet esprit intérieur, qui, en réglant le dedans, règle par là même le dehors ; cet esprit de foi vive, qui, en nous pénétrant de l'auguste majesté de notre Dieu, écarte la familiarité criminelle ; cet esprit de renoncement et de vigilance qui met un frein aux sens indociles ; cette sagesse d'en haut, qui vient du Père des lumières, qui est persuasive, modeste, et que le ciel accorde à ceux qui la demandent dans une fervente et continuelle prière. Que le Seigneur, Messieurs, nous donne des prêtres de ce caractère, et le sanctuaire ne sera jamais déshonoré par la dissipation de ses ministres !

Entrons ici dans le détail des fonctions saintes. Si jamais le prêtre est donné en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes, c'est surtout à l'autel : c'est là qu'il doit s'anéantir devant la majesté suprême, et s'offrir lui-même en holocauste avec la victime sainte ; c'est là qu'il doit avoir la modestie des anges. Prosterné devant le trône de l'Agneau, c'est là que par ses tendres et respectueux hommages il doit

rendre comme sensible au peuple chrétien la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : et sans doute que les fidèles ne cherchent pas moins ce qu'ils doivent croire dans la conduite de leurs pasteurs, que dans leurs discours. Que des instructions vives et touchantes sur la présence de Dieu dans nos tabernacles puissent les frapper, j'en conviens ; mais combien l'exemple d'un saint prêtre fait sur leur cœur une impression plus vive et plus profonde! Peu accoutumé à réfléchir, peu capable souvent de se pénétrer, par la méditation, de la grandeur et de l'excellence des divins mystères, le peuple a besoin de l'autorité de l'exemple pour être soutenu et affermi dans la foi ; mais aussi quelle n'est pas la force et l'impression des exemples d'un saint prêtre! Pour en juger, nous faut-il autre chose que notre propre expérience? Qui de nous n'a pas vu à l'autel de ces prêtres dont la piété touchante est mille fois plus éloquente que tous les discours? L'esprit qui les anime se répand dans toute leur personne ; leur recueillement profond, la douce majesté de leur maintien, de leur voix, de leurs manières, ont je ne sais quoi de ravissant et de divin qui frappe et attendrit

les cœurs les plus indévots et les esprits les plus dissipés. Nous lisons dans la Vie de saint Vincent de Paul, qu'il célébroit les saints mystères d'une manière si tendre et si respectueuse, qu'il inspiroit de la dévotion aux assistans ; et plus d'une fois on les entendit se dire entre eux ces paroles naïves, que rapporte son premier historien, et que je répéterai ici dans toute leur simplicité : « Mon Dieu ! que voilà un prêtre qui dit bien la messe ! il faut que ce soit un saint homme. » Ah ! Messieurs ! si la piété qui animoit ce grand saint ne brille pas en nous avec un éclat aussi vif, du moins faut-il que nous ayons cette décence, cette gravité, cette attention, cette dignité de ton et de manières, qui atteste notre foi et qui soutienne celle des fidèles.

Suivez le prêtre dans les diverses parties du saint sacrifice. Le prêtre, au bas de l'autel, implore la miséricorde du Seigneur ; il se reconnoît indigne d'entrer dans les saints tabernacles, et s'avouant coupable, en son nom comme en celui de l'Eglise, il fait la confession publique de ses fautes et de celles des fidèles. Quelle indécence, si au lieu d'avoir en ce mo-

ment la posture et l'humiliation d'un criminel, il prenoit l'assurance et la légèreté d'un égal qui traite avec son égal! Le prêtre baise l'autel, qui représente Jésus-Christ, et ensuite il se tourne vers le peuple, étend ses bras, les rapproche comme pour embrasser les fidèles dans les affections de son cœur; il leur souhaite la bénédiction et la paix, par ces paroles qui renferment tous les biens ensemble : Que le Seigneur soit avec vous. Quelle indécence, si, par des mouvemens brusques et précipités, il sembloit faire de cette cérémonie touchante une sorte de salutation dérisoire! Le prêtre présente au Seigneur les dons offerts sur l'autel; il élève devant sa face le pain et le vin; il appelle l'Esprit sanctificateur; il bénit les dons mystiques par la croix de Jésus-Christ. Quelle indécence, si, par l'extrême mobilité de sa langue, de ses actions et de ses mains, le peuple avoit à peine le temps de s'apercevoir de ce qu'il fait ou de ce qu'il ne fait pas? Le moment arrive où le prêtre s'adresse à haute voix au roi immortel qui règne dans les siècles des siècles; il élève ses bras, il porte son cœur dans les cieux; il s'associe aux chœurs des anges et de tous les esprits bienheureux;

il chante avec eux le cantique de la louange immortelle. Ensuite, il se recueille, on ne l'entend plus; autour de lui règne un silence mystérieux, qui prépare aux plus étonnantes merveilles. Les cieux s'ouvrent enfin; le Saint des saints est sur l'autel; il est élevé, comme autrefois sur le Calvaire, entre le ciel et la terre qu'il doit réconcilier; il est présenté à l'adoration publique. Quelle indécence, si des choses aussi saintes que terribles se passoient au milieu des agitations sensibles d'un esprit qui semble courir sur la liturgie sacrée, et chercher avec une secrète ardeur la fin d'une action qui l'importune! Le prêtre fait entendre ces paroles : Seigneur, je ne suis pas digne; il répète jusqu'à trois fois l'expression de son indignité, ensuite il consomme l'holocauste. Quelle indécence, s'il paroît répéter ces paroles comme une formule vaine, et s'il participe aux choses saintes avec la même familiarité qu'il prendroit une nourriture ordinaire! Ainsi, les fidèles rapporteroient de l'action la plus auguste et la plus redoutable de la religion, non pas des sentimens de respect et de piété, mais d'indévotion, de mépris et d'impiété peut-être. Ici, dans la retraite,

quand l'esprit est recueilli et pénétré de saintes pensées, ces excès scandaleux paroissent impossibles; mais autrefois ils n'étoient que trop communs, et trop souvent ils faisoient gémir l'Église, trop souvent le sanctuaire étoit souillé par ceux qui devoient faire toute sa gloire. Prêtres du Seigneur, qu'aviez-vous fait? on cherchoit en vous votre ferveur première, et on ne la trouvoit plus. Qu'étoit devenue cette piété, qui, dans les commencemens de votre sacerdoce, réjouissoit le ciel en édifiant la terre? Elle s'étoit évanouie. Vous étiez d'abord si graves, si décens, si recueillis; d'où a pu venir la dissipation, la familiarité, la précipitation criminelle? N'en doutons pas, c'est qu'on a laissé éteindre ce feu qui doit durer toujours. On se flatte que le respect humain, les bienséances, un certain éloignement naturel des excès, un fond de religion qui n'abandonne pas, peuvent suffire; on se trompe : ce sont là de foibles barrières contre les penchans déréglés du cœur humain. Le seul garant de la piété extérieure, c'est la piété du cœur; et toujours il faut en revenir à la maxime du Sauveur : C'est l'Esprit qui vivifie : *Spiritus est qui vivificat*.

De l'autel suivez le prêtre dans la chaire chrétienne. Je ne dirai pas combien le ministère de la parole a de dangers pour ceux qui s'y livrent sans être remplis de l'Esprit de Dieu; combien il est à craindre qu'ils ne se prêchent eux-mêmes au lieu de prêcher Jésus-Christ, qu'ils ne soient plus jaloux d'une réputation éclatante que du salut des ames, et qu'à l'égard de la parole sainte, ils ne se rendent coupables d'une espèce d'adultère spirituel, pour parler avec saint Grégoire-le-Grand, prêchant, dit ce Père (1), bien moins pour engendrer des enfans à Dieu que pour contenter le désir de leur sensuelle vanité. Je me renferme dans mon sujet, pour n'envisager cet honorable et précieux ministère que par rapport aux fidèles et à l'édification publique.

Qu'est-ce qu'un prêtre dans la chaire chrétienne? C'est le ministre de Dieu parlant non pas en son nom, mais au nom de celui qui l'envoie; c'est l'ambassadeur du ciel, chargé d'intimer au peuple ses volontés saintes, usant tour à tour de menace pour ébranler, et de tendresse pour attirer leurs cœurs; déployant

(1) Moral. in Job. lib. xxii, n. 39.

toute la terreur de la justice, et toutes les richesses de la miséricorde; distribuant le lait aux foibles et la nourriture aux forts, catéchisant les ignorans, et parlant le langage de la plus haute sagesse avec les parfaits; ne négligeant rien de ce qui peut faire pénétrer dans les ames la parole de Dieu, y établir le règne du Seigneur, et se faisant ainsi tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il faut que le peuple sorte de ses instructions avec plus de lumières dans l'esprit et plus de sentimens dans le cœur, plus d'horreur pour le vice et plus d'ardeur pour le bien, plus de regret sur le passé, de courage pour le présent, de crainte ou d'espérance pour l'avenir; qu'il en rapporte de bons désirs, s'il n'en vient pas avec d'heureux effets; qu'il soit ébranlé s'il n'est pas changé, édifié s'il n'est pas converti. Or, ces fruits, merveille de la parole sainte, qui les produira? Faites ici le parallèle d'un prêtre qui soit l'homme de Dieu avec un prêtre qui ne l'est pas; donnez à celui-ci bien des avantages naturels que vous refuserez à l'autre; et vous verrez que si l'arbre doit se juger par ses fruits, la solide gloire reste encore au premier.

..

En effet, Messieurs, représentez-vous dans la tribune sacrée un de ces ministres que leur vertu, leur piété, leur zèle, leur désintéressement, leurs travaux rendent vénérables aux yeux des fidèles, et dont le cœur est vivement ému des grandes vérités qu'ils viennent enseigner aux autres. Je veux pour un moment que le ciel ne lui ait départi que des talens médiocres, qu'il ne soit remarquable ni par la beauté de son organe, ni par celle de sa composition, ni par les grâces du corps, ni par la noblesse de ses manières : n'importe, s'il a un esprit solide, si aux qualités ordinaires, aux connoissances suffisantes, nourries par l'étude et éclairées par l'expérience, il joint une haute piété, le succès de son ministère n'est pas douteux. Dans toute sa personne, dans ses regards, dans son ton, dans son maintien, les fidèles apercevront je ne sais quoi de vrai, de sincère, d'édifiant; ils en recevront des impressions dont il leur sera impossible de se défendre. Sa diction pourra bien n'être pas assez châtiée, mais souvent elle sera pleine de sentiment et d'énergie; il pourra ne pas avoir tout l'appareil des formes oratoires, mais il aura des mouvemens affectueux que la piété seule inspire,

des pensées et des expressions qui décèlent le véritable zèle, des sentimens impétueux et tendres qui s'échappent de son cœur pour aller pénétrer celui de son auditoire. Le Seigneur est avec lui, il parle par sa bouche; il donne l'accroissement, tandis que son ministre plante et arrose. Quand vous serez cités devant les tribunaux, ne vous inquiétez pas de ce que vous devez répondre, dit Jésus-Christ à ses disciples; ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de Dieu qui parlera en vous (1); promesse qui s'est accomplie pour un grand nombre de martyrs, dont les réponses divines à leurs tyrans, parvenues jusqu'à nous, sont, après les livres saints, ce qu'il y a de plus sacré pour les chrétiens. Ministres du Seigneur, vous aussi vous avez quelque part à cette promesse; comme les martyrs, vous devez servir de témoins au Seigneur devant le peuple; quand vous paroissez devant lui, que ce soit avec une profonde défiance de vous-mêmes et une grande confiance en Dieu; et si vous êtes remplis de l'esprit qui fait les saints, le ciel saura

(1) Matth. x, 18, 19.

bien mettre sur vos lèvres des paroles capables d'opérer des merveilles de grâce et de salut.

Et qu'étoient-ils autrefois au milieu de nous, ces hommes qui se dévouoient d'une manière plus spéciale à la prédication de l'Évangile, que nous appellions missionnaires, et qui étoient dans l'Église ce que sont, dans les armées, ces troupes légères toujours prêtes à voler où le danger les appelle? Que de bénédict ion répandues sur leur passage dans leurs courses évangéliques! que de scandales arrêtés par eux, ou du moins suspendus! que de paroisses renouvelées par leur zèle, ou du moins changées pour un temps! Je ne prétends pas autoriser ce que le zèle de quelques-uns d'entre eux sembloit avoir de singulier, leur diction de bizarre ou de trop négligé : c'étoit là, si l'on veut, des taches, mais qu'ils rachetoient abondamment par un zèle apostolique; et lors même que l'oreille étoit moins flattée, l'esprit moins satisfait, le cœur étoit si pénétré, que volontiers on leur pardonnoit ce qu'en d'autres on eût repris avec sévérité. Et d'où venoit donc leur succès? C'est, Messieurs, qu'avant de

monter dans la chaire chrétienne, leur prière, comme celle du juste dont parle le Sage (1), avoit pénétré les cieux pour en faire descendre la rosée de la bénédiction ; c'est qu'avant de se présenter devant le peuple en portant dans leurs mains les tables de la loi, ils étoient comme Moïse montés sur la montagne pour converser avec le Seigneur ; c'est que par le jeûne ils avoient commencé de fléchir la colère divine, avant d'invoquer comme Élie le feu du ciel sur les idoles des passions ; c'est qu'à l'exemple des apôtres, ils s'étoient renfermés dans le cénacle pour y attendre l'Esprit sanctificateur ; c'est enfin que nouveaux Étienne, ils étoient pleins de cet esprit d'onction et de force auquel rien ne résiste (1).

Et à côté d'eux, qu'étoient certains prédicateurs renommés qui paroissoient avec éclat dans les chaires de nos grandes villes ? Ils n'étoient, à la lettre, dans l'assemblée des fidèles, qu'un airain sonnant, pour parler avec l'Apôtre. On les écoutoit peut-être avec plaisir ; mais si dans l'auditoire il se trouvoit des ames affligées qui

(1) Eccli. xxxv, 21. — (2) Act. vi, 10.

cherchassent une consolation dans leurs peines, des ames pieuses qui sentissent le besoin d'être dirigées par un guide pieux et éclairé, des pécheurs qui déjà piqués de l'aiguillon du remords éprouvassent le désir de retourner au Seigneur : ô! ce n'étoit point pour l'ordinaire à ces prédicateurs que les fidèles s'adressoient. On louoit leur esprit, leur imagination, leur éloquence même; mais on ne rapportoit pas de leurs discours de vives impressions de respect pour leurs personnes, ni le saint désir de commencer sous leur direction et par leurs conseils une vie meilleure. Toutefois, parmi eux, il en étoit qui avoient de grands talens; leur manière de raisonner et de présenter leurs idées ne permettoit pas d'en douter. Il en étoit qui avoient fait une étude sérieuse des livres saints, et l'on voyoit qu'ils savoient en tirer de grands tableaux et de beaux traits de morale; il en étoit de versés dans la tradition ecclésiastique, et souvent ils embellissoient leurs discours d'ornemens empruntés aux Pères de l'Église : mais ils plaçoient trop leur confiance dans la force de l'éloquence humaine, ils ne s'appuyoient pas assez sur la vertu de la croix, ils oublioient trop cette maxime de saint Augustin :

En vain l'ouvrier travaille au dehors, si le Créateur n'opère secrètement dans les cœurs; ils n'étoient pas remplis de cette piété qui est utile à tout, qui supplée à bien des choses que la nature peut-être a refusées, mais sans laquelle les plus beaux dons de la nature sont presque inutiles.

J'aime à croire, Messieurs, qu'on ne verra plus parmi nous de ces discoureurs qui dégradoient la parole sainte par un langage affecté, remplaçant la noblesse et la dignité du style évangélique par une diction entièrement profane, la chaleur du zèle par les écarts d'une imagination déréglée, et les émotions véritables d'un cœur touché par l'ostentation d'une fausse et puérile sensibilité. Mais ce n'est pas tout; combien d'autres défauts qui n'étoient que trop communs, et qu'eût fait éviter l'Esprit de Dieu! Permettez-moi ici des détails qui pourront avoir leur utilité. Celui-ci, se déguisant à lui-même sa paresse ou sa présomption, sous prétexte de mettre sa confiance en Dieu et de s'abandonner à ses impressions, se permettoit d'annoncer la parole sainte sans y apporter presque aucune préparation; et l'Esprit de Dieu doit nous faire sentir que se conduire ainsi c'est tenter le Sei-

gneur, que pour recueillir dans la bénédiction il faut avoir semé dans la peine, et que si le ciel ne commande pas le succès, il commande le travail. Celui-là disoit des choses si relevées ou si vagues, que le peuple n'y pouvoit atteindre, ou que pas un des auditeurs ne devoit, ce semble, se les appliquer; et l'Esprit de Dieu doit nous faire comprendre que nous sommes redevables à tous, que nous devons proportionner l'instruction aux besoins, les pensées et le langage à la capacité de ceux qui écoutent, devenant simple avec les simples, enfant avec les enfans; supportant les ignorans et les foibles comme Jésus-Christ supportoit ses apôtres, et comme lui renvoyant à un autre temps les vérités que le peuple ne pouvoit porter. L'un se permettoit des détails bas et rampans, avilissoit l'Evangile par des comparaisons grossières, et quelquefois par des paroles indécentes et bouffonnes; et l'Esprit de Dieu doit nous faire comprendre que nous devons traiter saintement les choses saintes, éviter avec soin tout ce qui peut rendre la piété vile et méprisable; qu'on doit être simple sans être bas, populaire sans être grossier, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui s'exprimoit avec une tendre et tou-

chante simplicité, et qui faisoit dire néanmoins que jamais homme n'avoit parlé comme lui (1). Cet autre sembloit craindre pour les mystères et la morale du christianisme les vains jugemens des hommes, déguisant, affoiblissant la vérité au lieu de la présenter dans toute sa force; et l'Esprit de Dieu doit nous apprendre que nous devons prêcher la parole sainte, comme l'Apôtre (2), sans l'altérer, avec sincérité, comme venant de Dieu, en présence de Dieu; que s'il est défendu d'aggraver le joug de la vérité, il n'est pas permis de l'alléger, et qu'un jour le Seigneur rougira devant ses anges de ces lâches ministres qui auront rougi de lui et de sa parole devant les hommes. Combien surtout, qui dans les campagnes paroissoient dans la chaire chrétienne avec un air d'indolence, un désordre dans leur extérieur, une familiarité de manières qui inspiroit l'ennui, le dégoût ou le mépris! Combien qui se permettoient de ces reproches où il entroit plus d'amertume que de zèle, qui disoient plutôt des vérités offensantes que des vérités fortes, qui outrageoient au lieu de corriger; s'ou-

(1) Joan. VII, 46. — (2) II Cor. IV, 2.

blioient jusqu'à dire des personnalités, et sembloient poursuivre le pécheur bien plus que son péché! Combien qui en catéchisant l'enfance s'en montroient plutôt les tyrans que les pères; qui bien loin de ressembler à Jésus-Christ embrassant et bénissant les enfans, les traitoient jusque dans le lieu saint d'une manière aussi brutale que scandaleuse! Je ne dis rien ici que je n'aie été quelquefois dans le cas d'observer, et vous-mêmes vous pourriez peut-être en citer des exemples. Voulons-nous éviter ces défauts dans lesquels on peut tomber insensiblement? il est pour cela un moyen puissant, infaillible, c'est de nourrir en nous l'esprit de foi et de piété. Oui, si par la mortification des sens, le recueillement de l'esprit, la méditation des choses saintes, la prière assidue, la pureté de nos intentions, nous attirons sur nous les bénédictions du Seigneur, alors nous serons ce que nous devons être, puissans en doctrine, zélés, édifians; alors la parole sortira du cœur, et le cœur sera la source d'eau vive d'où jailliront des flots de grâce et de salut sur les fidèles confiés à notre ministère.

Maintenant, Messieurs, considérons le prêtre au tribunal de la pénitence. Là il est à la

fois juge, médecin, et guide dans les voies du salut. Comme juge il doit prononcer entre la lèpre et la lèpre, entre la faute grave et la faute légère, entre la fragilité et la malice; il faut qu'il sache discerner les chutes qui viennent de l'empire des circonstances imprévues, de celles qui viennent des affections du cœur, les dispositions réelles des dispositions apparentes, et la ferveur passagère de la piété véritable et solide. Comme médecin, il doit sonder les plaies de l'ame, y appliquer des remèdes avec un sage tempérament de douceur et de force, sachant verser à propos l'huile et le vin, tantôt usant de condescendance, avançant avec lenteur, exigeant moins pour obtenir davantage, et tantôt appliquant sans pitié le fer et le feu, arrachant l'œil qui scandalise, sans être touché des cris du malade qu'une fausse compassion pourroit conduire à sa perte. Comme guide, il doit montrer le chemin, éclairer le pénitent dans ses démarches, lui découvrir les écueils et les piéges, l'empêcher de décroître dans la piété, lui faire faire sans cesse des progrès nouveaux, en le tenant soumis aux volontés du Seigneur, dont les voies sur les ames sont aussi variées que merveilleuses. C'est là,

Messieurs, comme un triple ministère, aussi pénible, aussi difficile que redoutable, qui demanderoit plutôt un ange qu'un homme, qui exige une science, une capacité plus grandes qu'on ne le croit communément, pour lequel sans doute la piété, car il faut le dire hautement, est bien loin de suffire toute seule, mais pour lequel aussi elle est indispensable afin de le rendre aussi utile qu'il doit l'être.

En effet, Messieurs, avec la science le prêtre sera bien capable de peser dans la balance du sanctuaire le pécheur et sa conscience, de prononcer sur la gravité et le nombre des fautes, de se décider pour le refus ou le bienfait de la réconciliation ; mais sans l'esprit de piété, il court risque de ne pas faire de ses lumières un saint usage, d'être inattentif, inappliqué, précipité dans ses jugemens, de distribuer comme au hasard les trésors dont il est le dépositaire. Ainsi, le défaut de piété, la dissipation d'esprit sont trop souvent les funestes effets de l'ignorance ; et qu'importe à l'innocence que le magistrat qui va la juger ait des lumières, s'il va la condamner par inapplication ou par légèreté? Avec la science, le prêtre

sera capable de connoître la profondeur du mal, de choisir entre les remèdes, de les appliquer avec sagesse; mais sans l'esprit de piété, esprit de force et de courage qui élève au-dessus des considérations humaines pour ne laisser apercevoir que la gloire de Dieu et le salut du pénitent, trop souvent il écoutera des préjugés et des préventions, le respect humain arrêtera son zèle; la crainte de contrister une personne connue, le désir peut-être de s'insinuer dans son esprit, une certaine foiblesse dont il est difficile de se défendre envers les personnes qui nous donnent leur confiance, tout cela fait trahir la vérité, inspire une condescendance molle ou criminelle. Et qu'importe au bien du malade la science du médecin, si celui-ci, au lieu d'employer des remèdes douloureux mais salutaires, n'emploie que des palliatifs doux, il est vrai, mais dangereux ou mortels? Avec la science, le prêtre connoîtra bien en général les règles de la piété chrétienne, la manière de la diriger dans ses commencemens, dans ses progrès et sa perfection même; mais sans la piété aura-t-il ces lumières vives et sûres qui font pénétrer si avant dans les consciences, ce discernement exquis qui fait

apprécier les ames et les divines opérations de la grâce en elles; cet utile talent d'approprier les paroles, les avis, les remèdes aux besoins, aux dispositions, aux caractères; cette juste mesure de douceur et de sévérité qui se tient toujours entre le relâchement qui amollit et le rigorisme qui décourage; ce don surnaturel de faire goûter Dieu et sa loi sainte, Jésus-Christ et sa croix? O heureux les peuples à qui le ciel, dans sa miséricorde, envoie de dignes ministres qui joignent la science à la piété, et qui, pasteurs aussi éclairés que charitables, répandent sur leurs brebis cet Esprit dont ils ont eux-mêmes la plénitude! Les fruits de leur ministère ne tarderont pas à se produire au dehors; car ce n'est pas en vain qu'ils ont reçu la clef de la vie et de la mort. Les tribunaux de la pénitence où ils siégent deviennent véritablement la piscine salutaire où un peuple entier vient se purifier de ses souillures. A leur voix, le démon et les vices prennent la fuite, les maladies les plus invétérées sont guéries, et en signe de leur apostolat ils pourront dire ce que Jésus-Christ disoit en preuve de sa mission divine : Allez dire que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les

muets parlent, que les morts mêmes sont rendus à la vie.

Que si le prêtre n'est pas rempli de l'Esprit de Dieu, combien de défauts sensibles qui nuisent au succès de son ministère! Encore des détails qui sont plus instructifs que de simples maximes. C'est un fidèle ignorant et grossier qui attend de son directeur l'instruction et la lumière; et le prêtre impatient abrége, ou s'épargne entièrement la pénible fonction de lui apprendre les vérités du christianisme. C'est un fidèle timide, qui ne sait pas s'expliquer, et qui attend qu'on daigne l'aider et lui faciliter les moyens de débrouiller sa conscience; et le prêtre brusque et léger le traite avec une précipitation, avec une dureté qui le trouble et le déconcerte. C'est un fidèle pieux et pusillanime livré à des peines intérieures, et qui attend un consolateur dans ses peines; et le prêtre sans douceur et sans pitié, loin de compatir à ses maux, le repousse, l'outrage peut-être, et accroit l'abattement d'une ame déjà trop abattue. C'est un fidèle lâche et tiède, dont il faudroit ranimer les langueurs; et le prêtre tout de glace ne dit pas une parole qui aille réchauffer le cœur de son pénitent

Enfin c'est un pécheur endurci, dont le cœur semble fermé pour toujours au repentir; et le prêtre insouciant ne s'embarrasse guère des moyens de parvenir jusqu'à son ame, pour la toucher, la remuer, la convertir : bien différent du grand saint Ambroise, dont il est dit qu'il pleuroit en écoutant ceux qui lui découvroient le mauvais état de leur conscience. Ce n'est pas tout, Messieurs : qu'arrive-t-il encore? Sans la piété, le prêtre, curieux, entre dans des détails domestiques et profanes, étrangers à son ministère, et fait dégénérer la confession en conversations familières et puériles; indiscret, il fait des questions dangereuses, soulève un voile qu'il falloit tenir abaissé, découvre ou fait soupçonner des mystères d'iniquité qu'il devoit laisser inconnus, et devient peut-être le meurtrier de l'ame qu'il avoit à sauver; indolent, il écoute sans attention et comme par grâce, témoigne du dégoût et de l'ennui, et fait sentir que le ministère qu'il remplit est pour lui un fardeau insupportable. Froid et languissant, après avoir prêté une oreille inattentive sa langue reste muette; il impose une pénitence quelconque, et renvoie le pénitent sans aucune parole d'é-

dification et de vie. Insouciant, il ne témoigne aucun intérêt, aucun zèle pour l'avancement des ames, qui, dirigées par une main habile, auroient fait dans la piété les progrès les plus rapides. Enfin, plein d'humeur et de fiel, il fait quelquefois des reproches accablans, donne hautement des signes de dépit et d'aigreur, semble faire du tribunal de la pénitence le siége de ses vengeances personnelles, parle toujours en père irrité et jamais en père compatissant ; et les fidèles le quittent, non pas édifiés, mais scandalisés de sa conduite et de ses discours. Ce sont là des excès déplorables, mais non certes imaginaires. Puisse le Ciel les éloigner de nous, en nous remplissant de cet esprit qui corrige les vices, affoiblit les défauts, nourrit toutes les vertus, et rend ainsi le ministère aussi édifiant pour les peuples que méritoire pour celui qui l'exerce !

Je viens de relever les défauts qui peuvent déparer ou rendre inutile, quelquefois scandaleux, l'exercice des fonctions du sacerdoce, et nous en avons trouvé la source dans le défaut de l'esprit de piété. Ici se présente une question propre à nous faire rentrer en nous-

mêmes, à nous inspirer une juste défiance, à nous rendre vigilans et précautionnés pour l'avenir. Comment des prêtres en viennent-ils aux excès que nous avons remarqués? Comme nous ils avoient vécu dans des maisons de recueillement et de retraite; comme nous, ils avoient eu sous les yeux des exemples édifians : alors ils gémissoient sur la conduite de ceux qui n'honoroient pas leur ministère, ils sentoient la nécessité de le rendre vénérable aux yeux des fidèles, ils se promettoient bien d'éviter toutes ces déplorables extrémités. Comment donc sont-ils tombés, et par quels degrés sont-ils descendus, peut-être, d'une haute piété? N'en doutons pas; ils avoient abandonné les saintes pratiques qui seules pouvoient nourrir l'esprit de piété, comme seules elles l'avoient fait naître; on a dédaigné des exercices qui paroissoient superflus et minutieux; on a voulu être plus sage et plus savant que les saints, qui avoient mis leur religion et leur piété à y être fidèles. Bientôt plus de méditation des vérités chrétiennes, plus de lecture journalière, plus d'étude de la science ecclésiastique, plus de cet esprit de séparation et d'éloignement du monde et de

ses profanes divertissemens. On étoit sorti de la maison de retraite, homme de Dieu, et avant long-temps on est devenu un homme, avec toutes les foiblesses et toutes les misères ordinaires de la nature.

Écoutons, Messieurs, écoutons saint Paul, ce grand docteur des prêtres comme des nations, instruisant le plus cher de ses disciples, et nous disant à tous en parlant à Timothée : Exercez-vous à la piété, appliquez-vous-y avec plus d'ardeur encore que n'en montrent les athlètes dans leurs combats. Tous ces exercices corporels sont peu de chose; ils n'aboutissent qu'à une récompense fragile et périssable; mais la piété est utile à tout, c'est à elle que sont attachées les promesses et les bénédictions soit de la vie présente, soit de la vie future. Conservez précieusement la grâce et les dons que vous avez reçus par l'imposition des mains; faites-les fructifier; que les effets en soient sensibles; que votre avancement dans la vie spirituelle frappe tous les regards, et édifie tout le peuple chrétien : *ut profectus tuus manifestus sit omnibus.* Veillez sur vous-même, demeurez dans tous les exercices de la piété; en faisant cela, vous

vous sauverez vous-même, et vous sauverez les autres ; *Hoc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt* (1).

(1) I Tim. IV, 7, 8, 15, 16.

SUR L'ESPRIT D'EXPIATION [1].

PLACÉS dans des circonstances extraordinaires, au milieu de conjonctures menaçantes pour notre patrie comme pour la religion, nous avons cru devoir vous réunir, Mesdames, pour nous entretenir quelques momens avec vous de nos craintes et de nos espérances, de nos maux et des remèdes qu'il est en notre pouvoir d'y apporter. Sans doute il ne peut être question ici d'affaires publiques; nous devons en abandonner le soin à ceux que la Providence, tantôt dans sa justice, tantôt dans sa miséricorde, appelle à régler les destinées des nations. Notre politique à nous, c'est de conjurer celui de qui émane toute sagesse de leur envoyer de salutaires pensées, de présider à leurs conseils, d'en écarter les vues incertaines et timides,

(1) Ce discours fut prononcé en 1820, dans une assemblée d'élite, quelques jours après la mort du Duc de Berri.

l'esprit d'illusion et d'erreur, et de bénir leurs efforts pour le bonheur de tous. Notre grande affaire à nous, c'est de nous sanctifier, c'est d'adorer la Providence, soit qu'elle frappe, soit qu'elle guérisse; c'est de puiser dans les malheurs publics, comme dans les infortunes privées, de nouveaux motifs de nous attacher à ce qui ne passe point. Et certes, au milieu des vicissitudes des temps et des tempêtes de la vie humaine, que pouvons-nous faire de plus salutaire que de porter plus haut nos espérances, et de jeter l'ancre de salut dans l'immobile éternité?

Peut-être, depuis le jour d'exécrable mémoire qui est venu augmenter le nombre des funestes jours, qui a rouvert tant de plaies, renouvelé tant de douleurs, peut-être une tristesse décourageante s'est-elle emparée de vos ames. Peut-être ce grand forfait a-t-il, à vos yeux, quelque chose de sinistre qui vous porte à croire que la France est abandonnée de Dieu, qu'elle a comblé la mesure de ses iniquités, que rien ne sauroit arrêter les fléaux de la vengeance céleste, et qu'après avoir été si long-temps une terre de blasphème, elle a mérité d'être à jamais une terre de malédic-

tion. Je conçois aisément ces craintes et ces alarmes. Même, je l'avoue, je ne suis pas du nombre de ceux qui se plaisent à ne voir dans cet immense forfait que la seule main qui l'a commis. La France a le droit de s'honorer de ses grands hommes. Si les vertus d'un Vincent de Paul, le génie d'un Fénelon, les victoires d'un Turenne, sont pour elle des titres de gloire, il est dans l'ordre qu'elle se sente humiliée ; et rougissant des monstres qu'elle a nourris dans son sein, il faut qu'elle porte la honte d'un crime fruit amer des doctrines qu'elle a trop long-temps accueillies. Mais prenez garde de vous livrer à une terreur excessive; si Dieu, pour récompenser la foi de tant de martyrs et de tant de justes, a remué l'Europe entière pour rendre à la France les enfans de saint Louis, que savons-nous si, touché de nos gémissemens et de nos œuvres expiatoires, il ne sera pas disposé à faire de nouveaux miracles en notre faveur? Trop présumer de sa miséricorde seroit une témérité; ne plus y croire, une défiance injurieuse. Que faut-il donc faire? Nous abaisser sous la main de celui qui nous frappe et nous humilie, mais en même temps travailler de plus en plus à la

désarmer. Croyons bien que les méchans, toujours incorrigibles, toujours ennemis de l'autel et du trône, ne cesseront de se liguer pour faire le mal : il faut donc que les bons continuent à s'unir pour faire le bien, et qu'autant ceux-là provoquent la justice divine, autant ceux-ci travaillent à l'apaiser. C'est à vous, Mesdames, à donner d'illustres exemples. Je souhaite plus que jamais que votre courage croisse avec le péril, que vous restiez attachées aux saintes œuvres qui vous occupent, que vous y voyiez un moyen puissant de conjurer l'orage qui gronde sur nos têtes, et dont la foudre pourroit partir encore, et que sur la tombe du prince que vous pleurez, vous vous offriez en quelque sorte comme victimes pour le crime qui lui a arraché la vie.

Dans cette pensée, je viens vous proposer les trois réflexions suivantes : L'esprit de dévouement et d'expiation doit être celui de tout chrétien ; il doit l'être surtout de tout chrétien français ; il doit plus particulièrement encore animer notre association.

C'est une chose bien remarquable dans l'histoire du genre humain, que dans tous les

temps l'homme a senti qu'il étoit coupable, et que, vivant sous un ciel irrité, il avoit besoin d'apaiser la colère divine. C'est de ce sentiment profond que tous les peuples de l'univers ont conçu l'usage des offrandes et des cérémonies expiatoires. Chez les Hébreux, en particulier, que de sacrifices figuratifs de celui qui devoit être offert pour la rédemption de la terre coupable! Oui, le christianisme tout entier n'est qu'une grande expiation commencée au Calvaire, continuée sur nos autels, et qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des temps. L'Église chrétienne est une société spirituelle, au sein de laquelle le pontife et le prêtre ne cessent d'immoler la victime de propitiation pour le salut du monde. Si d'un côté les iniquités de la terre montent jusqu'au ciel pour y allumer la foudre, de l'autre le sang divin qui coule sur l'autel, plus puissant et plus efficace, ne cesse d'implorer la miséricorde divine. Tout chrétien est un adorateur du vrai Dieu, qui, se partageant entre des actions de grâces pour les bienfaits reçus, et des œuvres satisfactoires pour les fautes commises, ne cesse de s'offrir lui-même en holocauste, et d'immoler son corps par la mortification, son cœur

par le détachement, et son esprit par l'humilité.

Et voyez comme l'Église, affligée par de grandes calamités, ou par des outrages faits à la religion, a toujours cherché à pénétrer ses vrais enfans de cet esprit d'expiation. Que de cérémonies pieuses, que de saint pélerinages, que de vœux pénibles, que d'aumônes abondantes, que de salutaires fondations, que de prières publiques, que de mortifications corporelles, que d'abstinences et de jeûnes ont dû leur origine au désir, au besoin de satisfaire à la justice divine! L'histoire nous en présente une foule d'exemples.

Vers la fin du cinquième siècle, des tremblemens de terre et des bêtes féroces répandoient l'effroi dans une de nos provinces. Que fait son saint évêque (1)? Il ordonne, pendant trois jours, des prières solennelles et des œuvres de pénitence; et c'est à lui que nous devons les supplications touchantes qu'on appelle les Rogations.

Dans des temps plus rapprochés de nous, l'hérésie attaque, persécute, outrage la personne adorable de Jésus-Christ dans le plus

(1) S. Mamert, évêque de Vienne.

saint de nos mystères. Que fait l'Église? Elle établit une fête où la sainte hostie est portée en triomphe, et trouve dans des hommages solennels une éclatante réparation des insultes de ses ennemis.

Vous le savez, et vous ne le savez que trop, il est une époque dans le cours de l'année, plus particulièrement marquée par la licence du plaisir, par de bizarres travestissemens, par des divertissemens nocturnes, et l'indécence des costumes. Il est certains jours où le peuple entier semble quitter le christianisme pour retourner aux mœurs païennes; jours, hélas! marqués naguère par toutes les noirceurs du crime et par les pompes lugubres de la mort. Hé bien, durant ces jours de licence et de folie, que fait l'Église chrétienne? Semblable à cet oiseau domestique, qui appelle autour d'elle ses petits dispersés que menace le milan cruel, et qui les cache sous ses ailes jusqu'à ce que l'ennemi ne soit plus à craindre, l'Église, mère tendre et désolée, appelle autour de ses tabernacles ses enfans dociles, pour les mettre à l'abri des piéges de la séduction; elle gémit avec eux sur les excès de ses enfans égarés, et offre ainsi les gémissemens et les sup-

plications des uns pour expier les crimes des autres. Et comment un vrai chrétien seroit-il étranger à ces sentimens? Quel est le fils qui ne seroit profondément ému à la vue de son père bafoué, maltraité, mis à mort? Non, il n'est pas d'adorateur de Jésus-Christ qui ne doive s'affliger des insultes faites à sa doctrine par des opinions téméraires, à ses préceptes par les scandales, à ses grâces par le mépris, à sa mort par l'indifférence, à sa divinité par le blasphème, et qui ne doive s'écrier comme le Prophète : Seigneur, le zèle de la gloire de votre saint nom dévore mon cœur, et tous les outrages qu'il reçoit retombent sur moi comme un poids qui l'oppresse : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (1).

Mais j'ajoute, et malheureusement sans crainte de me tromper, que c'est surtout à nous, chrétiens français, à être pénétrés de cet esprit de componction et de gémissement. Sans doute que, depuis l'origine du christianisme, il n'est point de peuple chrétien qui ne se soit rendu coupable envers Jésus-Christ par ses ingratitudes et ses scandales, qui n'ait plus

(1) Ps. LXVIII, 10.

ou moins outragé ses mystères, sa doctrine : mais si nous voulons rapprocher les nations et les siècles, nous trouverons que les âges passés ne présentent rien de comparable à nos temps modernes; que la France en particulier a l'horrible avantage d'avoir surpassé tous les autres peuples en impiété, en sorte que l'effrayant éclat de ses égaremens demande un plus grand éclat dans ses expiations.

Au milieu de l'Église chrétienne, l'histoire nous montrera bien des schismes qui ont déchiré son sein, des hérésies qui ont corrompu sa doctrine, des vices qui ont flétri sa beauté; mais alors, du moins, on respectoit quelque chose; il étoit certaines barrières, sacrées pour les plus audacieux. Jésus-Christ n'étoit pas insulté, les livres saints étoient révérés, le fond du christianisme n'étoit point attaqué; si les branches étoient mutilées, coupées, arrachées, le tronc de l'arbre étoit du moins épargné. Mais depuis deux cents ans, une secte ennemie du Seigneur et de son Christ s'est élevée parmi nous. D'abord timide, ensuite plus déclarée, enfin tout-à-fait audacieuse, elle a voulu détruire le christianisme tout entier, en effacer, s'il étoit possible, le souvenir sur la terre; et

d'erreurs en erreurs, d'excès en excès, elle a fini par se précipiter dans l'indifférence et l'athéisme. Or, dans cette guerre impie, c'est la France qui a fourni le plus grand nombre de combattans.

Qu'avons-nous vu de nos jours? Les temples démolis, les autels renversés, les signes du salut indignement brisés, les prêtres et les pontifes égorgés, les chrétiens fidèles mis à mort, les animaux immondes revêtus par dérision des vêtemens sacrés, les tombeaux violés, les dépouilles des saints profanées, les jours consacrés au culte de la Divinité abolis, l'impiété hautement professée. Voilà ce qu'on a vu; et si l'on observoit que l'histoire de l'Église présente, en d'autres temps, de semblables excès, je remarquerois, à mon tour, que jamais, à aucune époque, ces abominations n'ont été si universelles ni si multipliées.

Ce n'est pas tout, Mesdames; car il ne s'agit pas de détourner ses regards pour ne pas voir, ce seroit trop de foiblesse : plongeons dans l'abîme pour en sonder toutes les profondeurs. Chez quel peuple cette parole exécrable, Je suis athée, proférée du haut d'une tribune politi-

que, a-t-elle excité les acclamations d'une multitude en délire? Chez quel peuple a-t-on vu tous les temples, sans une seule exception, fermés à la fois sur la surface d'un vaste royaume, et tous les signes extérieurs de la religion complétement anéantis? Chez quel peuple a-t-on osé présenter sur les autels mêmes de Dieu une courtisane vivante? Chez quel peuple a-t-on poussé la démence jusqu'à nier, je ne dis pas la divinité de Jésus-Christ, mais son existence même? Chez quel peuple trouve-t-on un code de lois qui ne met aucune différence entre le simple vol et le vol le plus horriblement sacrilége? Quel peuple a osé dire jusque dans le sanctuaire de la justice : La loi est athée, et doit l'être, parole qui eût fait frémir Athènes païenne? Mesdames, ce peuple, je n'ai pas besoin de le nommer; mais, s'il existe, il est littéralement vrai de dire que nous avons vu quelque chose de nouveau sous le soleil, et qu'il faudroit ici, s'il étoit possible, des expiations nouvelles comme les insultes.

Je veux qu'il y ait des villes où se trouve un aussi grand nombre d'hommes sans Dieu, sans religion, sans foi, sans vertu, que dans l'im-

mense cité que nous habitons; mais il n'en est pas une seule où l'impiété soit si hautement, si solennellement, si impunément professée qu'elle l'est parmi nous. Qu'on me cite une autre capitale d'où partent tous les jours des milliers de feuilles empestées, qui vont porter dans les villes, les bourgs et les villages, la haine de la religion, le mépris de sa doctrine, de son culte et de ses ministres; et si d'un côté notre capitale a l'affreuse gloire d'être la première en impiété, de l'autre, il faut, pour qu'elle ne soit pas condamnée à périr, qu'elle ait le mérite d'être la première en piété, en bonnes œuvres capables d'apaiser le ciel irrité. C'est donc à nous surtout qu'il convient de nous abaisser devant le Très-Haut, d'humilier nos fronts dans la cendre et la poussière. Soyons pénétrés de la douleur du Prophète, et disons avec lui : Pardonnez, Seigneur, pardonnez : *Parce, Domine, parce;* ce n'est pas un peuple étranger qui vous prie, c'est le peuple de saint Louis pour lequel vous avez tant de fois signalé votre puissance, c'est votre peuple, *parce populo tuo;* non, vous ne livrerez point à l'opprobre, à la dérision de vos ennemis, le royaume très-chrétien, cette portion si belle

de l'héritage de Jésus-Christ : *ne des hæreditatem tuam in opprobrium* (1).

Vous sentirez, Mesdames, que cet esprit de foi et d'expiation doit être plus particulièrement le vôtre ; pourquoi ? C'est que par votre condition et votre fortune, vous êtes mieux en état de sentir combien il importe d'honorer la religion, et de la dédommager des outrages qu'elle reçoit ; c'est que, malheureusement, la contagion de l'impiété s'étant répandue dans le dernier siècle par la foiblesse ou la connivence des classes élevées de la société, c'est à elles surtout qu'il appartient d'en réparer les ravages ; c'est que votre rang donne à vos pieux hommages un éclat, une publicité, un empire qui tournent puissamment à l'édification des peuples ; c'est que votre condition, par ses goûts, ses usages, ses habitudes, s'éloignant davantage de l'esprit de la sévérité chrétienne, il faut vous en rapprocher par de bonnes œuvres, et offrir ainsi à la justice divine une sorte de compensation ; c'est enfin que les œuvres saintes auxquelles vous vous livrez ont été établies par leurs pieux fondateurs dans la pensée

(1) Joel. II, 17.

particulière d'expier les crimes de la France, et de faire descendre sur elle les bénédictions de la miséricorde.

Eh! Mesdames, qui plus que vous doit voir un nouveau et lamentable sujet d'expiation dans cette catastrophe dont la mémoire est encore si vive dans vos cœurs? Ce n'étoit pas assez que l'impiété se fût souillée du sang de tant d'augustes victimes, il lui en falloit une nouvelle; et quel épouvantable raffinement n'a-t-elle pas mis dans le choix qu'elle a fait? Il existe donc au milieu de nous une race impie et perverse qui est altérée du sang de nos rois, et qui a tressailli d'une joie féroce le jour où elle a cru le voir tarir jusque dans sa source! Il lui a donc été donné encore une fois de plonger les cœurs français dans un abîme d'amertume et de désolation! O! comme la cruelle mort, secondant ses desseins, est venue tout à coup se jouer de nos pensées; comme elle a su anéantir toutes nos espérances! comme elle se plaît quelquefois à convertir les joies les plus bruyantes en d'inconsolables douleurs! Quelle victime elle immole! dans quelle circonstance! dans quel moment! dans quel lieu! C'est bien le cas de s'écrier avec Jérémie : Qui donnera

à mes yeux une fontaine intarissable de larmes, et je pleurerai la nuit et le jour? *Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum; et plorabo die ac nocte* (1)?

Ayons le courage de contempler le prince mourant. Aussi bien, ses derniers momens nous ont révélé son ame tout entière, et le trésor des qualités héroïques qu'elle renfermoit. Vous verrez tout ce qu'ils ont d'instructif et de consolant. A peine est-il frappé du coup mortel, qu'il demande un ministre de Jésus-Christ. Accourez, religion sainte, avec les ineffables consolations et le courage surnaturel que seule vous pouvez donner; venez remplir les saints désirs de celui qui vous appelle, et rendez-le digne d'être présenté en spectacle aux anges et aux hommes. Quelles expressions de repentir sortent de son ame! quels élans de vive componction pour implorer les divines miséricordes! comme il s'accuse lui-même! qui voudroit maintenant lui reprocher ce qu'il s'est courageusement reproché lui-même? Non, je ne vois plus de taches dans sa vie, elles ont disparu dans la lumière immortelle

(1) Jerem. IX, 1.

de la grâce et de la charité. Un miracle s'est visiblement opéré dans l'ame du prince; pas un murmure, pas un regret donné à la vie, pas une réflexion amère sur sa déplorable destinée. Calme dans les bras de la mort, il est tout entier à son Dieu, à sa famille, à ses amis, à ses serviteurs. Plein d'affection pour sa jeune épouse, il souffre de ses soupirs et de ses gémissemens plus encore que de ses propres douleurs; père tendre, il lève des mains défaillantes sur son enfant au berceau. Chère enfant, dit-il, puisses-tu être moins malheureuse que ta famille! O Dieu! n'aurez-vous pas exaucé ce vœu d'un père mourant? Que j'aime à lui entendre dire ces paroles aussi déchirantes qu'honorables pour celui qui en est l'objet (1): Venez, mon vieil ami, que je vous embrasse avant de mourir.

Que si, dans les ames naturellement élevées, l'humanité peut aller jusque-là, voici un point où seule elle ne sauroit atteindre; voici un homme tout divin. Jésus-Christ sur la croix demande grâce pour ses bourreaux, et semble vouloir les excuser par leur ignorance : Mon

(1) M. de Nantouillet.

Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Hé bien, à l'exemple du Sauveur du monde, notre prince demande grâce pour le meurtrier, et il tâche d'atténuer son crime, en disant : C'est peut-être quelqu'un que j'aurai offensé; parole d'une bonté céleste, qui seule eût été capable de fléchir celui qui a dit : Pardonnez, et il vous sera pardonné.

O France! malheureuse France! ô nation dégradée, abrutie par l'impiété; non, tu n'es pas digne d'être gouvernée par de tels princes. Et toi en particulier, ville insensée, toi qui aujourd'hui t'élèves au milieu de l'Europe comme la capitale du monde impie; toi qui, dans ton fol orgueil, portes ta tête jusque dans le ciel pour braver son courroux; tremble d'être abaissée jusqu'aux enfers. Tu as voulu briser dans la main des Bourbons le sceptre paternel, et tu mérites d'être régie comme l'esclave par une verge de fer; il te faut des maîtres impitoyables, des tyrans qui te dévorent; et quand tu seras foulée aux pieds, broyée comme la paille, alors peut-être tu sentiras l'énormité de ton crime et la folie de ton impiété, et tu seras forcée de rendre hommage à ces royales vertus que tu as maintenant la

basse fureur de méconnoître et d'outrager. Mais non, je me trompe, l'indignation égare ma pensée; cette capitale déteste un crime qui n'est pas le sien; j'en atteste le morne silence de ses habitans, leur sombre tristesse, la cessation des jeux et des travaux, et l'immense concours du peuple consterné autour de la dépouille mortelle du prince infortuné.

Maintenant, me demanderez-vous ce qui a pu attirer à notre prince la grâce du changement surnaturel qui s'est opéré dans son ame; pourquoi, au lieu de succomber au moment même, la vie lui a été comme miraculeusement conservée pendant plusieurs heures; je n'hésiterai pas à répondre que Dieu a voulu, par cette merveille, récompenser son inépuisable charité. Le prince miséricordieux a obtenu miséricorde. O Mesdames, quel encouragement pour vous! quel motif de vous livrer avec un zèle tout nouveau aux œuvres de charité qui vous occupent! Telle est la puissance de cette céleste vertu, qu'elle désarme la justice, qu'elle force en quelque sorte la miséricorde divine. Il est écrit, que Dieu visite l'homme charitable sur le lit de sa

douleur (1); que l'aumône expie les péchés, qu'elle est une grande protection auprès de Dieu, qu'elle délivre de la mort et ne laisse pas tomber l'ame dans les ténèbres (2). Telles sont les propres paroles de la sainte Écriture.

Poursuivez donc avec courage la carrière de charité dans laquelle vous êtes entrées; mais que ce soit avec cette intention plus particulière, plus souvent renouvelée, d'offrir vos œuvres en expiation du crime nouveau qui fait le deuil de la France entière. Quand le moment sera venu pour vous, comme il est venu pour notre prince, de quitter la terre, comme lui vous entendrez, avec une sainte confiance, ces paroles si sublimes dans leur simplicité, que le prêtre adresse au chrétien mourant : Partez, ame chrétienne : *Proficiscere, anima christiana!*

O mon Dieu, vous ne voyez ici que des cœurs français et des cœurs chrétiens, et je me sens pressé d'être leur interprète en vous disant au nom de tous : Dieu de Clotilde et de saint Louis, couvrez du bouclier de votre

(1) Ps. XL, 4. — (2) Tob. IV, 11, 12.

puissance une race qui vous est si chère, et rallumez ce flambeau près de s'éteindre! Environnez de vos anges tutélaires cette princesse que vous venez de condamner si jeune encore à tant de regrets et à tant de larmes; épargnez des jours si précieux, consolez son veuvage, consolez sa famille; consolez-nous en ne cessant de jeter un regard de prédilection sur celle qui est pour ce royaume la dépositaire de tant d'espérances. Ainsi soit-il.

POUR

UNE DISTRIBUTION DES PRIX

AUX ENFANS DÉLAISSÉES DE L'OEUVRE DE MADAME DE CARCADO (1).

Qu'il est beau, qu'il est touchant le spectacle qui frappe en ce moment nos regards, et que la religion de Jésus-Christ se montre ici sous des traits bien propres à lui concilier les esprits et les cœurs !

Nous savons que cette religion sainte n'est que charité, et que le caractère distinctif de ses vrais disciples, c'est l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. Partout où elle a pénétré, elle a su inspirer les sentimens les plus géné-

(1) Adélaïde Raymonde de Carcado, née de Malezieu, mourut à Paris le 25 janvier 1808. Ce discours fut prononcé quelque temps après sa mort.

reux, et rendre les ames plus compatissantes aux maux de l'humanité. Il n'est pas de genre de misères qu'elle ne soulage, point de malheurs qu'elle laisse sans consolation ; elle embrasse tous les besoins comme toutes les conditions et tous les âges, l'enfant au berceau comme la vieillesse sur les bords de la tombe. Tout ce qui souffre, tout ce qui pleure sur la terre est l'objet de sa sollicitude; le monde entier est plein de monumens qu'elle seule a préparés à l'humanité souffrante. Pour rendre le malheureux plus sacré pour nous, elle nous fait envisager en lui Jésus-Christ même. Je me rappelle qu'il existe en Europe une ville, où, sur le frontispice de l'un de ces asiles ouverts à toutes les infirmités de la nature, on lit ces paroles : A Jésus-Christ dans la personne des pauvres ; *Christo in pauperibus.*

Et ne pensons pas que ce feu sacré soit éteint parmi nous. Malgré la dépravation du siècle présent, malgré le vil matérialisme qui flétrit les ames, et le froid égoïsme qui les dessèche, la flamme de la charité brille et brûle encore au milieu de nous. Sans aller en chercher la preuve bien loin, je la trouve dans

cette assemblée même. O combien n'est-elle pas digne des jours les plus purs du christianisme! Comme elle rappelle ces temps de ferveur primitive où les sentimens de charité qui unissoient les petits et les grands, les riches et les pauvres, le troupeau et les pasteurs, ne faisoient de l'assemblée des chrétiens qu'un cœur et qu'une ame! Si les ennemis de l'Évangile étoient présens en ce lieu; s'ils voyoient tout ce que la charité inspire ici de tendresse aux uns, de reconnoissance aux autres, de précieux sentimens à tous, pourroient-ils ne pas déposer les préjugés qui les offusquent, et ne seroient-ils pas tentés de s'écrier, comme autrefois les païens témoins de l'union des premiers fidèles : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres?

Dans les fêtes d'un monde profane, que de bruit, que d'éclat, que de magnificence pour flatter les sens et l'imagination! Ce que les arts ont de plus rare et de plus varié, peut-être même de plus voluptueux, est mis en usage pour tenir les esprits comme dans une espèce d'enchantement : toutefois ce brillant appareil n'écarte pas le dégoût et l'ennui. Bien souvent toute cette pompe fatigue sans rien dire au

cœur, ou le cœur est enivré sans être satisfait. Ici point de vaine ostentation, point de luxe profane : et pourtant le cœur y éprouve les émotions les plus douces; la charité avec ce qu'elle a de plus tendre et de plus touchant, l'amour de Dieu et des hommes, voilà ce qui brille de toutes parts dans cette assemblée; et cela seul porte dans l'ame je ne sais quelles impressions de contentement et de joie.

Que voyons-nous, en effet, autour de nous? Ce sont des dames véritablement chrétiennes, qui font leurs délices de secourir l'enfance délaissée, de la garantir des piéges de la séduction, et de former à la vertu des cœurs, qui, sans leurs soins, seroient trop souvent dévoués au vice et à l'iniquité.

Ce sont des personnes généreuses, qui, sans être associées à cette œuvre si précieuse par leur vigilance et leurs travaux, le sont par leurs pieuses largesses, et qui soutiennent par leur charité ce que la charité seule a fait entreprendre.

Ce sont des enfans dociles, pénétrés de reconnoissance pour les soins qu'on leur prodigue, qui se livrent à des travaux analogues à leur âge, à leur sexe, et dont le cœur ne rece-

vant que d'heureuses impressions, croissent tous les jours dans la solide piété.

Ce sont des maîtresses habiles, dont la bonté égale la sagesse, qui se dévouent à l'éducation de ces enfans avec un zèle sans bornes, et qui ont la consolation si douce de voir leurs efforts couronnés par le succès.

Ce sont enfin des pasteurs, qui ne sont les premiers par leur caractère et leurs fonctions, que pour être aussi les premiers par leur sagesse et leur sollicitude. Ainsi tout est pur, tout est saint dans cette assemblée, tout y porte dans l'ame des sentimens de paix et de vertu. O charité chrétienne, voilà tes pompes et tes fêtes! des ignorans instruits, des pauvres assistés, des malheureux consolés, des enfans arrachés au vice, des cœurs égarés ramenés à la vertu, voilà tes conquêtes et tes trophées! O charité, les hommes auront beau faire, ils ne remplaceront jamais ni ton nom ni tes œuvres! Tu ne fais que des heureux par tes bienfaits, tu ne règnes que sur les cœurs; tes victoires sont douces au vaincu comme au vainqueur; et si quelquefois tu fais couler des larmes, ce sont toujours des larmes de consolation et de joie.

Que vous dirai-je, et à vous, Mesdames, pour encourager votre zèle ; et à vous, enfans chéries de la Providence, pour enflammer votre reconnoissance? Ici vos cœurs vous parleront bien mieux que nous ne pourrions le faire dans nos discours. Tout notre ministère doit se borner à faire des vœux pour la continuation d'une œuvre si méritoire pour celles qui en sont les auteurs, si salutaire pour les enfans qui en sont le tendre objet, si glorieuse à la religion qui seule a pu l'inspirer, et qui seule peut la perpétuer.

Il est écrit dans nos livres saints : O qu'ils sont beaux les pas de ceux qui évangélisent la paix, qui répandent la bonne doctrine, et avec elle les vertus qu'elle fait germer de toutes parts ! paroles qui regardent particulièrement les pasteurs des ames et les propagateurs de la foi, mais qui ne sont pas étrangères aux dames chrétiennes qui remplissent envers ces enfans une espèce d'apostolat. Oui, nous pouvons dire avec confiance : Qu'ils sont beaux, qu'ils sont précieux devant Dieu et devant les hommes, les pas de celles qui vont chercher l'enfant délaissé, l'enfant orphelin, le fils du malheur, pour couvrir leur nudité, réchauffer leurs

membres glacés, jeter dans leurs ames des semences de vertu, leur donner une éducation chrétienne, et former leurs mains à des travaux utiles qui puissent éloigner d'eux les désordres qu'entraînent la misère et l'oisiveté. O véritables mères des pauvres, vous que le ciel a revêtues d'entrailles de miséricorde, vous trouvez dans votre cœur, dans la bénédiction de ces enfans, une bien douce récompense! Surtout vous vivez dans l'attente que les malheureux qui vous devront l'éducation, et peut-être la vie, vous introduiront eux-mêmes dans les tabernacles éternels. Vous savez combien est magnifique celui qui ne doit pas laisser sans récompense le verre d'eau froide donné en son nom, et ces hautes espérances sont bien faites pour animer votre charité; mais croyez aussi que les vœux de tous les vrais chrétiens vous accompagnent en tous lieux, et que la Providence, qui jusqu'ici a visiblement protégé votre entreprise, ne vous abandonnera pas. Poursuivez, femmes chrétiennes, votre carrière avec cette foi qui opère des prodiges; et, s'il le faut, le ciel saura enfanter de nouveaux miracles en votre faveur.

Pour vous, mes enfans, consultez ici votre

cœur, et dites-nous ce que vous sentez de respect et d'amour pour celles qui prennent un si tendre soin de vos premières années. Pourriez-vous ne pas répondre à leur zèle, ne pas les consoler par la sagesse de votre conduite? Oui, toujours vous serez leur couronne et leur joie par des mœurs pures, par votre application au travail, par les sentimens et les œuvres d'une piété sincère. Tout ce qu'elles vous demandent, c'est que vous ne trompiez pas leur attente, c'est que vous soyez fidèles aux sentimens qu'elles cherchent à vous inspirer. Si elles sont vos mères par leur tendresse, soyez leurs enfans par votre docilité; tous les jours élevez des mains innocentes vers le ciel, pour conjurer le Seigneur de bénir celles à qui vous devez le plus précieux de tous les biens, celui d'une éducation chrétienne. Voyez comme en ce jour elles cherchent à encourager vos efforts naissans en vous distribuant des récompenses; recevez-les comme un nouveau gage de leur tendresse pour vous, et sachez y voir un motif nouveau de les honorer, de les chérir toujours davantage.

Sans doute vous aimerez à vous joindre à nous en ce moment pour payer un tribut d'hommages à celle qui posa les fondemens de

cette précieuse institution, et dont la mémoire ne doit jamais s'effacer de vos cœurs.

Douée d'une imagination ardente, d'une sensibilité profonde, d'une élocution abondante et facile, de manières insinuantes et douces, madame de Carcado consacra à l'auteur de tous les biens les dons qu'elle avoit reçus de lui, et les fit servir utilement à l'une de ces œuvres que le christianisme seul fait voir à la terre. Après avoir vu sa fortune dissipée au milieu de nos orages politiques, presque indigente elle-même, ses propres malheurs ne font que la rendre plus sensible à ceux de ses semblables. Elle est surtout vivement touchée de cet état d'abandon où se trouvent ces enfans qu'une destinée cruelle a privées de leurs parens; elle ne pense pas sans frémir aux dangers sans nombre qui environnent leurs tendres années; elle tremble sur le sort de leur ame, en même temps qu'elle s'attendrit sur leurs besoins corporels; son zèle s'enflamme à la vue des maux de ces innocentes créatures, et lui inspire le dessein généreux d'aller à leur secours. Mais où trouvera-t-elle des ressources? O! les amis de Dieu ont des secrets ignorés du reste des hommes; foibles de leur propre na-

ture, mais forts de la force de Dieu même, ils savent triompher de ces obstacles où viendroient échouer la prudence et même la puissance humaine. Madame de Carcado a besoin de coopératrices : le ciel lui en suscitera qui seront dignes d'elle ; elle ne peut se passer de ressources pécuniaires : hé bien, la Providence aura pour elle des trésors toujours ouverts. Les premiers dons qu'elle reçoit pour commencer son œuvre lui sont faits par des personnes qui étoient elles-mêmes presque dans l'indigence, et cette aumône faite par des pauvres, elle la regarde comme un gage de la bénédiction céleste sur son entreprise. Sans présomption, elle se compte pour rien elle-même ; mais aussi, sans pusillanimité, elle ne se refuse pas à devenir l'instrument docile de la divine miséricorde ; elle a une humilité courageuse, pour me servir du langage de saint François de Sales. Sans impatience comme sans orgueil, elle n'est ni rebutée par les contradictions ni enorgueillie par le succès. Sans esprit de domination, elle n'est la première dans cette œuvre sainte, que pour se mettre à la dernière place par sa condescendance. Avec des vertus si pures, que ne devoit-elle pas attendre de la

protection du ciel! Aussi bientôt les effets surpassent ses espérances : son œuvre prend des accroissemens rapides; c'est la semence dont parle l'Évangile, qu'on voit croître, se développer, s'étendre et devenir un grand arbre, sur lequel viennent se reposer les oiseaux du ciel. Parmi vous, mes enfans, il en est plusieurs qui ont eu le bonheur de voir et de connoître celle dont je me plais à vous entretenir, et qui en ce moment ne se rappellent pas sans quelque attendrissement les marques qu'elles ont reçues de sa bonté touchante. Lorsqu'il a plu au ciel de la retirer de ce monde, et de lui donner la couronne due à ses vertus, vos regrets, vos gémissemens, vos prières, ont accompagné son cercueil, et vos pleurs ont fait son éloge. Heureux ceux qui meurent comme elle dans les travaux de la charité, et qui sont ensevelis dans les bénédictions et les larmes des pauvres et des malheureux! Elle n'est plus, cette femme forte, mais elle vivra dans vos cœurs, mais du haut du ciel elle vous voit et vous protége, mais son esprit repose sur la dame généreuse qui a eu le courage de lui succéder, et sur celles qui sont associées à ses fonctions toutes maternelles.

Au moment de sa mort, on sembla craindre pour la stabilité d'une œuvre dont elle étoit l'ame et sembloit être le soutien nécessaire : vaines alarmes; son œuvre étoit celle de Dieu, Dieu sut bien la faire prospérer. Voilà donc quelle est la glorieuse destinée des saints; ils passent au milieu de nous en faisant le bien; mais, plus puissans après leur mort que pendant leur vie, ce qu'ils avoient commencé par leurs travaux sur la terre ils l'achèvent dans le ciel par leur protection. Telle, mes enfans, a été, telle est encore pour vous madame de Carcado.

Tout récemment encore, mes chers enfans, la mort vous a ravi une des dignes coopératrices de madame de Carcado. Le poids de ses années n'avoit pas amorti le feu de sa charité; son zèle sembloit croître avec son âge, et recevoir une activité sans cesse renaissante. Dans les jours douloureux qui ont terminé sa vie, comme elle aimoit à penser à vous! avec quelle confiance elle sollicitoit vos prières! mais aussi avec quelle ferveur vous vous adressiez pour elle au Dieu des miséricordes; avec quelle piété vous avez accompagné sa dépouille mortelle, uni vos supplications à

celles de l'Eglise pour conjurer le Seigneur d'abréger pour elle les jours d'expiation! C'est ainsi que se forme un heureux échange de dettes et de reconnoissance, de soins et de prières, de biens temporels et de bénédictions spirituelles. Mais les bienfaitrices de ces enfans ont la meilleure part, et c'est sur elles que s'accomplit cette parole, qu'il est plus heureux de donner que de recevoir (1).

Que s'il étoit ici des personnes qui jusqu'à ce jour n'eussent pas connu cette sainte entreprise, qu'elles en conçoivent les plus nobles idées, qu'elles en contemplent les fruits salutaires dans cette troupe nombreuse d'enfans réunies, élevées par les soins d'uneasso ciation qui n'a d'autres trésors que ceux de la Providence! Sans elle que seroient devenues ces enfans? que deviendroient-elles encore? Répandues dans cette capitale, placées au sein de la corruption la plus profonde, elles seroient comme des brebis errantes, exposées à toutes les fureurs des loups dévorans; l'ignorance, l'oisiveté, les vices les plus honteux flétriroient leur innocence : combien peut-être finiroient

(1) Act. xx, 35.

dans l'ignominie des jours qu'elles auroient passés dans le vice ! La charité a prévenu tous ces malheurs ; le zèle a recueilli ces enfans, et la religion dirige leurs premiers pas dans la route de la vie. O quel malheur, si l'impossibilité de continuer cette œuvre si sainte forçoit de l'abandonner ; si ces timides colombes que la charité couvre de ses ailes et réchauffe dans son sein alloient être dispersées ! Il n'en sera pas ainsi. Les besoins sont grands, mais la générosité des fidèles sera plus grande encore ; la froide humanité se lasse, la charité est inépuisable comme la bonté de Dieu qui en est la source. Non, ces enfans ne seront pas délaissées ; elles vivront, elles se formeront à la vertu ; et ces enfans et leurs mères selon la grâce, et leurs bienfaitrices généreuses seront toujours le tendre objet de celui qui est plus particulièrement le Dieu des pauvres et des petits, et qui a dit : Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (1).

(1) Matth. v, 7.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE

LE 8 DÉCEMBRE 1819.

Induite vos viscera misericordiæ, sicut electi Dei, sancti et dilecti.

Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés. COLOS. III, 12.

JAMAIS la religion, Messieurs, ne paroît plus belle, plus touchante, plus digne du Père commun de tous les hommes, que dans les soins mêmes qu'elle donne à ce qu'il y a de foible, de délaissé, de pauvre et de malheureux sur la terre. C'est ici qu'elle brille d'une gloire qui n'appartient qu'à elle, et qui dès son origine l'éleva bien au-dessus des cultes aussi stériles que corrompus du paganisme. Aux yeux de l'apôtre, les disciples ne pouvoient être appelés les enfans bien-aimés de Dieu,

qu'autant qu'ils étoient revêtus envers leurs frères d'entrailles de miséricorde : *viscera misericordiæ*. Et que nous apprend leur histoire? C'est que les vieillards, les veuves, les orphelins, surtout les enfans des martyrs, les confesseurs de la foi, devinrent l'objet de la tendre sollicitude de l'Église chrétienne. A ce spectacle si nouveau que donnoient les premiers fidèles, les idolâtres, au rapport de Tertullien, s'écrioient : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres! Ainsi l'Eglise chrétienne, sous le fer des bourreaux, étonna le monde Romain par des miracles de charité comme par des miracles de courage.

Cet esprit de bonté compatissante s'est perpétué d'âge en âge. Partout où l'Évangile a pénétré, il a suscité des hommes puissans en œuvres et en paroles, qui ont conçu les plus utiles desseins pour le bien de leurs semblables, et il a fini par couvrir le monde entier d'asiles publics pour l'indigence et l'infortune. Le christianisme a fait plus encore; il a élevé la nature au-dessus d'elle-même, il a inspiré au sexe le plus foible et le plus délicat le courage magnanime de consumer ses jours auprès du lit des malades et des infirmes pour leur

prodiguer les soins les plus tendres. Héroïsme de la charité chrétienne, qui la sépare de l'humanité autant que le ciel est séparé de la terre! Car pour le dire en passant, dans l'expression la plus simple, si l'humanité peut quelquefois élever des hospices, la charité seule peut former des Sœurs hospitalières.

Heureusement, ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre y brûle encore, et les froides erreurs de l'indifférence et de l'égoïsme du siècle n'ont pu l'éteindre parmi nous : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem* (1). Oui, plus d'un monument apprendra à la postérité que la flamme divine, même durant nos jours mauvais, animoit dans notre patrie des cœurs généreux, d'autant plus français qu'ils étoient plus chrétiens.

Pour en avoir une preuve bien sensible, je n'ai pas besoin de sortir de cette pieuse enceinte. Quelle heureuse pensée que celle de fonder une maison de services et de consolations pour les infortunés de l'ordre le plus touchant, pour ceux dont l'abandon est d'autant plus digne de commisération qu'il est plus

(1) Cant. VIII, 7.

éloigné de leur condition première, et qu'il paroît avoir été moins mérité! Que de familles ont vu leur fortune et leurs espérances emportées au milieu des tempêtes qui ont battu si long-temps la France et l'Europe entière! Que de personnes victimes des calamités publiques, peut-être de leur dévouement personnel, après être nées, ce semble, pour les douceurs et les commodités de la vie, se sont vues condamnées à toutes les rigueurs de l'indigence! Sont-elles frappées de maladie, languissent-elles dans de longues infirmités, combien triste alors est leur destinée! D'un côté, les maux qu'elles souffrent réclament des secours que la pauvreté leur refuse, et de l'autre, le souvenir de leur situation passée les écarte des asiles ordinaires de la misère publique. Hé bien, c'est pour elles que cette maison est préparée; elles y trouveront le soulagement de leurs maux sans y rien éprouver de ce qui pourroit les leur rendre pénibles. Ici règne la charité avec toute sa générosité et toutes ses délicatesses. Ils sont aussi destinés à en ressentir les consolations, quelques ministres de la religion qui peut-être n'ont recueilli de leurs travaux que l'exil et les persécutions, qui sont

bien appelés par les promesses divines à être grands dans le royaume des cieux, pour avoir pratiqué et enseigné tout ensemble, mais qui n'ont pour partage sur la terre que l'indigence et les infirmités. Si, aux yeux du chrétien, le malheur a quelque dignité, quelque chose de sacré, n'est-ce pas en particulier lorsque dans la même personne il se trouve uni à l'âge, à la vertu, aux services, à la sainteté du caractère?

Gloire aux ames généreuses qui ont appris dans leurs propres malheurs à compatir aux malheurs d'autrui, et qui cherchent à se consoler noblement de leurs infortunes en soulageant celles de leurs semblables! Le ciel pourroit-il ne pas verser toute l'abondance de ses bénédictions sur ce précieux établissement? Tout fait concevoir les plus douces espérances pour sa sûreté et sa prospérité. Quels gages en effet n'en avons-nous pas? C'est d'abord le nom même de son auguste protectrice, nom si cher à tout ce qui porte un cœur français, et qui doit rappeler à jamais une héroïne de courage comme de bonté (1). Ce sont encore

(1) Madame, duchesse d'Angoulême.

les vertus du prince de l'Eglise (1) qui se trouve le chef spirituel de cette maison, de ce pontife révéré, qui aux jours de l'infortune a su honorer un grand nom par de grands sentimens, de ce Néhémie de l'Eglise Gallicane, qui tout en gémissant sur les ruines de l'ancien temple, travaille avec zèle à édifier le nouveau, et dont la prévoyante sagesse a légué d'avance à son troupeau un pasteur sur qui reposera son esprit. Ce qui doit rassurer aussi, c'est la liste même de ceux qui doivent soutenir cette maison naissante de leurs sages conseils. Là se trouvent inscrits les plus beaux noms de la France, les noms des héritiers de la foi comme de l'honneur antique, qui mettent avant tout Dieu et le Roi, et qui, comme leurs aïeux, élèvent des asiles au malheur de la même main dont ils sauroient tenir le fer des combats pour la défense du trône.

Quel nouveau motif d'espérance n'avons-nous pas dans le dévouement de celles qui doivent consacrer leurs services à l'établissement, des Filles de saint Vincent de Paul? Pourroit-on trouver ailleurs plus de zèle, plus

(1) Le cardinal de Périgord, archevêque de Paris.

de bonté, plus de tendre sollicitude? L'innocence est dans leur cœur, la modestie sur leur front, la patience dans leurs yeux, la douceur et la paix sur leurs lèvres; leurs mains ne sont actives et industrieuses que pour le soulagement de l'humanité; elles ont pour les malheureux des entrailles maternelles; elles disent comme l'Apôtre : Qui de vous souffre sans que je souffre avec lui? On peut affirmer que le nom qu'elles portent exprime avec autant de simplicité que d'énergie leurs sentimens non moins que leurs devoirs; elles sont Filles de la Charité.

Elle s'élève donc sous les plus heureux auspices, l'infirmerie de Marie-Thérèse; elle se perpétuera, Chrétiens, par vos pieuses largesses. Mes regards tombent ici sur l'élite de cette capitale, accourue à la voix de l'humanité et de la religion, pour s'associer au mérite des fondateurs. Je le dirai ici, pour donner à votre zèle un nouveau soutien; je me plais à voir dans cette maison non-seulement un asile de plus contre le malheur, mais un nouveau gage de sécurité pour cette ville, une nouvelle sauvegarde pour elle contre la colère divine. Car il ne faut pas se le dissimuler, Chrétiens, le

ciel dont nous sommes enveloppés est chargé de vapeurs qui peuvent devenir des tempêtes, et Dieu seul connoit tout ce que recèlent de biens ou de maux les profondeurs de l'avenir.

Je l'avoue ; quand je considère que deux fois entourée d'armées puissantes qui pouvoient porter dans son sein le fer et la flamme, cette capitale a deux fois échappé comme miraculeusement à une ruine entière, et que néanmoins, au lieu de s'abaisser devant la majesté du Très-Haut, et de se répandre par reconnoissance en actions de grâces, elle n'en est devenue, ce semble, que plus insolente et plus audacieuse contre le ciel, que ses murs mêmes étalent aux yeux des passans l'irréligion et le scandale, que ses ateliers et ses presses se prostituent indignement à la reproduction du vice et du mensonge, que c'est du milieu d'elle que partent tous les jours ces feuilles empestées qui font circuler dans la France entière la corruption et la mort ; qu'elle est comme un volcan inépuisable d'imprécations et de blasphèmes contre Dieu et contre son Christ, qui ne cesse de couvrir nos provinces de ses laves impies et brûlantes : quand je considère ces choses, l'effroi, je l'avoue, s'empare de mon ame ; je

tremble que le ciel ne se lasse enfin, que la clémence ne cède à la vengeance, que tous les fléaux ensemble ne tombent sur nos têtes, et que la ville impie et régicide n'éprouve toute la désolation de l'ingrate et perfide Jérusalem. Tel est le sujet de nos alarmes; et qui seroit sans crainte seroit sans prévoyance.

Mais en même temps je me rappelle que, suivant nos livres saints, Dieu est charité; qu'en lui la miséricorde semble surpasser la justice, qu'il doit être plus apaisé par les gémissemens d'un seul juste qu'il n'est irrité par les excès de cent coupables; que si les ennemis de la vérité sont infatigables dans leurs attaques, rien ne peut aussi lasser le courage de ses illustres défenseurs; que dans cette ville, toute criminelle qu'elle est, à côté de chaque désordre je trouve quelque grande vertu; qu'elle est remplie d'associations de charité pour tous les genres de besoins et d'infortunes, associations qui se maintiennent non par des fondations anciennes, mais par les largesses de la génération présente; qu'ainsi la charité y est toujours vivante, toujours féconde en prodiges, comme nous en sommes les témoins en ce moment. Quand je me rappelle tant de choses conso-

lantes, alors l'espérance revient dans mon ame, et je me dis : Non, elle ne périra pas, la cité des Geneviève et des Denis ; Dieu fera surabonder la grâce là où abonde l'iniquité. Si la verge frappe encore, ce sera pour corriger et non pour détruire, et la France verra le triomphe complet de ce que désirent tous les cœurs français et tous les cœurs chrétiens, le triomphe de la race et de la religion de saint Louis. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA NOUVELLE CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE,

LE 19 DECEMBRE 1821.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.
Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.
MATTH. v, 7.

Les écrivains sacrés sont remplis de consolantes et magnifiques promesses pour ceux qui auront exercé envers leurs semblables les œuvres de miséricorde. C'est le Prophète-roi qui s'écrie dans un saint transport : Heureux celui qui a les yeux ouverts sur les besoins du pauvre et de l'indigent; le Seigneur le délivrera lui-même au jour mauvais : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus* (1). C'est le

(1) Ps. XL, 1.

Sage qui nous a laissé cette énergique sentence : Celui qui donne au pauvre prête à Dieu ; son aumône est une dette que le Seigneur lui-même s'est chargé d'acquitter : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis; et vicissitudinem suam reddet ei* (1). C'est l'auteur du livre de Tobie qui nous dit que l'aumône sera un jour une protection puissante auprès du Seigneur, pour tous ceux qui l'auront pratiquée : *Fiducia magna erit coram Deo eleemosyna omnibus facientibus eam* (2). Enfin Jésus-Christ est venu comme apposer le sceau de la divinité aux discours de ceux qui n'avoient été que ses précurseurs, lorsqu'il a proféré de sa bouche adorable ces paroles qui ne passeront pas : Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. *Beati misericordes, etc.*

Aussi, Chrétiens, si au milieu des ravages et des menaces d'une impiété féconde en révoltes comme en insultes, en désastres comme en blasphèmes, quelque chose permet de ne pas désespérer du salut de la religion et de notre patrie, c'est bien selon moi cet esprit de

(1) Prov. xxix, 17. — (2) Tob. iv, 12.

charité qui s'est manifesté de toutes parts : esprit qui est le caractère propre du christianisme, d'après cette parole : On connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres (1) ; esprit de régénération et de vie qui embrasse tous les besoins spirituels et temporels de l'humanité, qui fortifie tout ce qui est foible, ranime tout ce qui est languissant, qui a des secours pour toutes les nécessités comme des consolations pour toutes les douleurs, qui donne des mères à l'orphelin comme des instituteurs à l'enfance, et prépare des asiles au repentir comme à l'infortune. Témoins des prodiges qu'il a déjà opérés, nous nous persuadons qu'ils ne sont pas arrivés pour la France, ces jours de malédiction qui doivent être marqués, suivant nos livres saints, par le refroidissement universel de la charité (2); et nous aimons à croire que le peuple de saint Louis a trouvé grâce devant celui qui fait miséricorde à ceux qui auront fait miséricorde : *Beati misericordes.* Oui, que les politiques développent avec peine, combinent avec effort, mettent en œuvre les moyens hu-

(1) Joan. XIII, 35. — (2) Matth. XXIV, 12.

mains de salut, nous sommes loin de blâmer tous ces soins de la sagesse de la terre ; et sainte Thérèse, cette femme sublime par son génie comme par sa piété, avoit pour maxime qu'il falloit se confier à la Providence comme si elle faisoit tout, et employer les moyens humains comme s'ils devoient seuls nous sauver. Mais aussi nous avons appris de la sagesse du ciel que les pensées des hommes sont timides, et que leurs desseins les mieux concertés sont bien incertains : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ* (1). Dieu n'entend pas que les affaires humaines marchent au hasard, sans conseil et sans prévoyance : enfans de la Providence, c'est vers elle que nous devons tourner nos regards ; nous nous plaisons à nous jeter dans le sein de celui qui semble toujours garder dans les trésors de sa puissance un miracle en réserve pour nous sauver, qui tient dans ses mains le cœur des peuples et des rois, qui dispose les esprits, prépare les événemens, fait naître en leur temps les hommes nécessaires, et nous nous abandonnons à cette douce pensée, que vaincu

(1) Sap. IX, 14.

par la charité de la France chrétienne, le ciel épargnera ou changera la France coupable. Heureux donc les miséricordieux, parce que même sur la terre ils obtiendront miséricorde pour eux et pour leurs frères : *Beati misericordes.*

Mais ne sommes-nous pas ici le jouet de consolantes illusions? Avons-nous à citer des exemples de cette charité universelle, nationale pour ainsi dire, et sur laquelle nous puissions appuyer nos espérances? Oui, Chrétiens, et les voici.

La mort avoit frappé des victimes sans nombre dans tous les rangs de la hiérarchie sacrée; pontifes, prêtres, lévites, toute la tribu sainte avoit été en butte à des persécutions qui rappeloient et souvent surpassoient en cruauté celles des premiers temps. Un grand nombre avoient péri dans les fers, dans l'exil ou sur l'échafaud; la tombe restoit toujours ouverte pour engloutir, et rien ne réparoit les pertes du sanctuaire. Douze années s'étoient écoulées dans cet état de ruine et de désolation : plaie profonde, que le temps est bien loin d'avoir guérie, si même, dans quelques provinces, elle n'est incurable. Enfin l'Eglise de France res-

pire ; son premier sentiment est celui de la disette des ministres des autels, et son premier besoin est celui de former des écoles pour les élèves du sanctuaire, ressource unique de la religion, depuis que les autres écoles forment si peu de sujets pour le sacerdoce. Ces premiers établissemens sont nécessaires d'un bout de la France à l'autre ; mais qui les a créés? qui les a soutenus? qui les soutient encore? C'est en très-grande partie la charité publique.

Au milieu de toutes nos discordes impies, des générations entières avoient été élevées comme sans religion et sans Dieu ; le peuple lui-même, infecté d'impiété et de corruption, étoit abandonné à une espèce d'athéisme, source inépuisable de désordres et de ruines. A cet aspect le zèle s'est animé ; on a vu croître, se multiplier les modestes institutions des écoles chrétiennes, pour sauver les générations naissantes ; on a vu revivre ces congrégations de Filles de la Charité, qui, dans les cités et les campagnes, se dévouent à l'instruction de l'enfance ; même on en a vu se former de nouvelles : mais encore ici, sans vouloir méconnoître ce qui est dû à l'autorité, voilà bien l'ouvrage de la charité.

Si vous parcourez les villes de toute grandeur dans les diverses provinces, vous y trouverez des associations qui ont pour but de préserver l'innocence, de secourir les malades, de visiter les prisonniers, de découvrir et de soulager les misères cachées. Or, si la simple humanité n'y est pas entièrement étrangère, avouons toutefois que c'est surtout la charité chrétienne qui les inspire.

Dans cette capitale, que de saintes entreprises pour le bien de la religion ou de l'humanité souffrante! A quelques pas de cette enceinte, d'un côté que trouvez-vous? Cette maison des Missions de France, d'où sortent des ouvriers évangéliques, qui, comme autrefois les apôtres sortant du cénacle, pleins de l'Esprit de Dieu, renouvellent ces prodiges qu'opéroit au milieu du dernier siècle le père Brydaine, dont l'éloquence plus qu'humaine sembloit enchaîner à sa parole les villes entières. Plus loin, vous trouvez cet asile ouvert au repentir, dont le nom rappelle, inspire la miséricorde, la maison du Bon-Pasteur. Or, ici, n'est-ce pas encore la charité qui a tout fait? Enfin, je n'ai pas besoin de sortir de cette assemblée. Est-il ici une seule personne qui

n'appartienne à quelque société mue par les sentimens de la foi chrétienne, dont le but est de soulager ses semblables dans les infirmités de l'ame et du corps?

O Eglise de Paris, réjouis-toi dans ta vieillesse! Le sang du glorieux martyr qui t'a fondée a été pour toi une rosée immortelle, qui, après quinze siècles, te féconde encore, et te fait porter des fruits de grâce et de salut. La foi a compté dans tes murs un grand nombre de martyrs, malgré la décadence des esprits; et la charité y compte encore des héros et des héroïnes, malgré l'égoïsme des cœurs. Voilà, Messieurs, ce qui me fait espérer pour la France. Je sais bien qu'on ne doit pas être sans alarme; qu'un corps malade, travaillé d'une fièvre brûlante d'impiété, tantôt peut se présenter comme agité de convulsions, tantôt comme assoupi dans un sommeil léthargique qui le mine et le consume; qu'après tout, nul n'a assisté aux conseils de Dieu pour nous les révéler; mais, sans vouloir pénétrer ce qui est impénétrable, il est permis d'étudier l'avenir dans le présent. Je m'approche, j'observe, je trouve que son cœur, animé par la charité, qui est un feu divin, bat encore avec

force. Alors je me rassure sur les symptômes sinistres. Dût-elle passer par des crises nouvelles, j'attendrois avec confiance celle qui doit la sauver.

Surtout, Messieurs, je dois le dire, je me réjouis en particulier du bien qu'inspire et que fait la charité dans cette capitale; et voici toute ma pensée à ce sujet.

On ne peut se dissimuler l'influence qu'exerce cette immense cité sur la France; ce n'est pas assez dire, sur l'Europe entière. Non, les autres peuples, en secouant le joug de notre domination, n'ont pas secoué celui de nos doctrines; nous régnons encore par nos opinions et par nos mœurs là où nous ne régnons plus par les armes. Un sceptre plus ancien que celui qui pesoit naguère sur l'Europe est encore étendu sur elle, et ce sceptre c'est le sceptre de Louis XIV : c'est depuis ce grand roi, qu'en recevant et parlant notre langue, l'Europe est devenue Française. Nous pouvons bien dire que Paris est l'Athènes des temps modernes. O Athéniens, disoit Alexandre, qu'il m'en coûte pour être loué de vous! Et quel est, chez les étrangers, le capitaine, le politique, le prince, l'homme de lettres, le savant, qui ne

tourne ses pensées vers la France, mais en particulier ne les fixe sur la capitale, comme sur le premier organe de la renommée, de la louange ou du blâme, et qui ne soit jaloux de son suffrage? Les autres peuples semblent en quelque sorte attendre de nous leur salut ou leur ruine. Je le dirai, non par enthousiasme, mais par conviction : Paris est le centre de l'Europe ; sauvons Paris, et l'Europe est sauvée.

Honneur donc à tout ce qui peut attirer sur cette capitale les bénédictions du ciel. Rendons grâces au Père des miséricordes d'avoir inspiré à des ames généreuses la pensée d'ajouter à tant de saintes entreprises de charité celle qui nous réunit en ce moment, et de nous donner ainsi un nouveau gage de sécurité pour l'avenir.

Pourroit-il ne pas prospérer un si précieux établissement? Tout ici inspire la confiance. Il a été élevé par les soins de ce que cette capitale a de plus illustre et de plus généreux; il est confié aux soins de ces Filles de saint Vincent de Paul, qui sont en même temps des anges de piété devant Dieu, et d'humanité auprès des malades ; il porte un nom qui seul

est pour lui le gage des bénédictions du ciel, puisqu'il rappelle ce que la bonté a de plus touchant et le caractère de plus élevé; il attire les regards de tout ce que la France a de plus cher : et ne voyons-nous pas ici cette autre princesse (1) à qui nous devons le gage miraculeux de nos espérances, et qui si jeune encore a su se montrer si forte dans des circonstances où tant d'autres succombent?

Pontife du Seigneur, hâtez-vous d'appeler de votre voix sainte et pure toutes les faveurs célestes, et soyez consolé dans les commencemens de votre épiscopat par une œuvre de votre charité paternelle, comme vous êtes honoré d'un peuple fidèle aux yeux duquel vous réalisez les douces et grandes espérances qu'il a conçues de vous (2).

Cet établissement est placé sous les auspices de la Vierge protectrice, dont l'image offerte à nos yeux rappelle quelque chose du céleste

(1) Madame la duchesse de Berri.

(2) M. de Quelen étoit devenu archevêque de Paris par la mort du cardinal de Périgord, arrivée le 20 octobre précédent.

pinceau de Raphaël (1). Une administration gratuite et vigilante préside à tout.

Il s'agit de l'agrandir pour le rendre plus utile, comme aussi pour en assurer la durée. Encore quelques efforts, et l'œuvre sera couronnée.

Par le but même qu'elle se propose, l'Infirmerie de Marie-Thérèse est consacrée au soulagement de malheurs d'autant plus respectables qu'ils ont été moins mérités, d'infortunés qui peut-être sont pour cela dans un plus grand dénuement, ou de ministres des autels qui succombent sous le poids des années et des infirmités, et qui de nos jours ne voient au bout de leur carrière que l'abandon et la misère.....

(1) Ce tableau est de Guérin, qui en avoit fait don à la chapelle.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

PRÉFACE. . . . . page 1

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES. 1

I. Depuis la régence un grand nombre d'écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils appeloient eux-mêmes philosophie. 9

II. Cette fausse philosophie avoit infecté toutes les classes de la société. 23

III. C'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause de la révolution. 38

LA RÉVOLUTION CONSIDÉRÉE DANS SON COURS ET DANS SES RAVAGES. 49

I. Ravages de la révolution dans l'ordre civil et politique. 52

II. Dans l'ordre moral et religieux. 68

LA RÉVOLUTION CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES ET DANS SA FIN. 85

I. Ses suites : regne de Buonaparte. 89

II. Sa décadence et sa fin. 105

SUR LES MISSIONS. 119

Réponse aux reproches qu'on leur fait,

1° d'être inutiles ; 123

2° d'être nuisibles ; 136

3° d'être infructueuses. 144

SUR LA FOI PRATIQUE. 152

I. La foi doit être effective. 155
II. Elle doit être ardente dans le bien. 165
III. Elle doit être courageuse. 169
Sur l'imitation de jésus-christ. — Pour le jour de Noël. 182
I. Obligation d'imiter Jésus-Christ. 185
II. Que devons-nous faire pour réussir dans cette imitation? 202
Sur l'excellence des fonctions du saint ministère. 218
I. Rien de plus noble que ces fonctions. 221
II. Rien de plus méritoire. 232
III. Rien de plus indispensable pour un prêtre. 243
Sur l'esprit de piété. 252
L'esprit de piété nécessaire aux prêtres pour être édifians et utiles aux ames; 254
1° à l'autel; 260
2° dans la chaire chrétienne; 266
3° dans le tribunal de la pénitence. 276
Sur l'esprit d'expiation : prononcé dans une assemblée d'élite après la mort du duc de Berri. . . . 287
Pour une distribution des prix aux enfans de l'œuvre de Madame de Caicado. 307
Pour la bénédiction de la chapelle de l'Infirmerie de Marie-Thérèse, le 8 décembre 1819. . . . 321
Pour la bénédiction de la nouvelle chapelle du même établissement, le 19 décembre 1821. . . . 331

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.